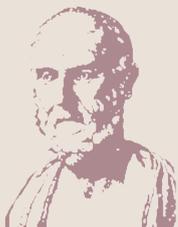


Décembre 2021



## Libre expression 2

Ch. Virenque  
P. Valdigué  
Ch. Hebral  
F. Natali  
R. Tolédano-Attias  
L. Pietra  
E. Attias  
C. Boutet  
P. Léophonte  
J. Pouymayou

Quand les soignants viennent du ciel  
L'hydrogène source d'énergie

---

Site internet :  
[medecineetculture.com](http://medecineetculture.com)

Association Médecine et Culture :  
9, rue Alsace Lorraine  
31000 Toulouse  
Directeur de la publication :  
E. Attias





## Sommaire

<i>Elie Attias</i>	
Editorial, .....	5
<i>Christian Virenque</i>	
Quand les soignants viennent du ciel .....	7
<i>Paul Valdiguié</i>	
L'hydrogène source d'énergie.....	16
<i>Charlotte Hebral</i>	
La maison, cet obscur objet du désir.....	31
<i>Florence Natali</i>	
Peut-on vivre sans exister ? .....	44
<i>Ruth Tolédano Attias</i>	
La dialectique platonicienne comme forme de <i>purification</i> du <i>Logos</i> .....	54
<i>Laurent Pietra</i>	
La connaissance éthique .....	68
<i>Elie Attias</i>	
A la rencontre d'Aristote .....	84
<i>Clara Boutet</i>	
Co-construire la prévention en santé à partir des représentations sociales.....	99
<i>Paul Léophonte</i>	
Portrait de femmes .....	114
<i>Jacques Pouymayou</i>	
A l'ombre des géants .....	133
Le dernier condotierre .....	150
<i>A lire</i>	
<i>Ruth Tolédano Attias</i>	
Platon : Le mythe d'Er : la responsabilité de choix.....	156
<i>Elie Attias</i>	
Aristote : La vertu .....	161
<i>Nous remercions tous les intervenants</i> .....	189
<i>Sommaire de tous les articles de la revue</i> .....	193



# EDITORIAL

**Dr Elie ATTIAS**

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

L'année s'achève avec ce satané virus qui perturbe notre quotidien, freine nos projets, nos rencontres et nos loisirs. Le nombre de contaminations explose encore et, parmi les patients infectés, 90% ne sont pas vaccinés. Comment éviter cette propagation ? Doit-on donc rendre la vaccination obligatoire ? Cette situation angoissante n'a que trop duré ! Heureusement que la lecture et l'écriture nous accompagnent.

La médecine héliportée, née en 1950, lors de la guerre d'Indochine, adaptée vingt ans plus tard à la médecine civile par des médecins hospitaliers de Toulouse, au sein de l'arsenal des techniques de médecine d'urgence, elle occupe aujourd'hui, en France, une place prépondérante.

L'énergie de nos cellules vient aussi de l'hydrogène. L'hydrogène décarboné sera utilisé dans un futur proche et l'avenir est dans le développement de réacteurs civils à fusion d'hydrogène.

Dans la partie culturelle, nous avons opté pour une libre expression. Les confrères et amis que vous lisez régulièrement traitent le sujet de leur choix.

**Bonne et heureuse année 2022**



# Quand les soignants viennent du ciel

**Pr Christian VIRENQUE**

Professeur émérite Université Paul Sabatier

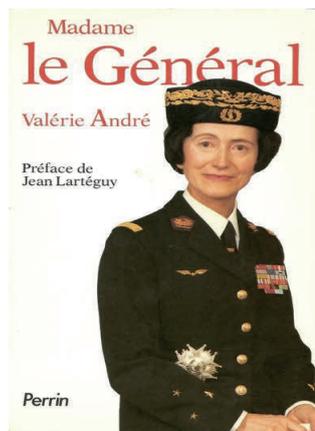


**Née en 1950, lors de la guerre d'Indochine, adaptée 20 ans plus tard à la médecine civile par des médecins hospitaliers de Toulouse, au sein de l'arsenal des techniques de médecine d'urgence, la médecine hélicoptérée occupe aujourd'hui en France une place prépondérante. Désormais, les soignants « viennent du ciel ». Et nul ne s'en étonne plus !**

**Tout commence en 1950, en Indochine, il est souvent impossible d'évacuer les blessés par voie de terre. C'est une femme, Valérie André, exceptionnelle à tous égards, médecin-capitaine...et pilote, formée en partie par un instructeur, le capitaine Alexis Santini qu'elle épousera, procède à des évacuations « par les airs ».**

**Elle aura le courage de piloter elle-même son appareil Hiller au-dessus des lignes ennemies jusqu'aux hôpitaux où les**

blessés pourront recevoir des soins appropriés. Transport à hauts risques cependant pour deux blessés, qui était transporté dans un « panier », nacelle arrimée au flanc de l'hélicoptère, à l'extérieur donc de l'appareil. Seule à bord, elle devait à la fois maîtriser l'appareil, éviter les tirs et surveiller ses passagers !



L'aide médicale était en fait réalisée avant le vol. C'est ce que nous appellerons par la suite la mise en condition. Au cours de la guerre d'Algérie, Valérie André poursuit les évacuations sanitaires avec des hélicoptères plus puissants, Sikorski H 34 à bord desquels il est alors possible de pratiquer surveillances et soins efficaces. Cette pionnière sera reconnue par l'institution militaire qui la nomme médecin générale, la première Médecin Générale de l'Armée française et lui confère la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

En 1968, 19 ans après, le SAMU a été créé à Toulouse il y a un an, Michel Debré, ministre des Armées, rencontre à l'occasion d'un déjeuner « républicain » le professeur Louis Lareng. Entre poire et fromage, les deux hommes décident d'une expérience originale, le détachement d'une Alouette III de l'Aviation Légère de l'Armée de Terre (ALAT). Cette machine, ses deux pilotes et un mécanicien venant de Pau

nous sont affectés chaque année, 4 mois par an. C'est initialement dans une caravane que l'équipe militaire est hébergée ! La DZ est en fait une grande croix rouge mise en place au sol pour tenter de protéger l'hôpital Purpan des bombardements au cours de la seconde guerre mondiale ! Cette opération est l'occasion pour nos médecins urgentistes de faire l'apprentissage d'une nouvelle forme de médicalisation des interventions sanitaires. L'héli-SMUR est né, il complète le SMUR routier.

Prenant en quelque sorte le relais de nos collègues du Service de Santé des Armées (SSA) et profitant de leur expérience, nous effectuons le transport de malades graves, jugés intransportables par voie routière, des hôpitaux de la région sur le CHU de Toulouse. L'efficace collaboration avec les secouristes Sapeurs-Pompiers autorise très vite des missions primaires « au pied de l'arbre ». En effet, à cette période, notre clientèle est faite essentiellement d'accidentés de la route.

Grâce à la contribution exceptionnelle du Conseil Régional de Midi-Pyrénées (le sanitaire ne fait pas partie des attributions de la structure), le SAMU 31 s'équipe en 1986 d'une machine « hospitalière » blanche (!) en signant un marché trisannuel avec une société pour la mise à disposition H24 d'un puis de 2 Ecureuil et aujourd'hui de 2 H-135. 35 ans plus tard, ce dispositif est toujours en place ainsi que dans la quarantaine de SAMU dotés de ce type de véhicule. La Sécurité Sociale rembourse d'une part le prix du transport au prestataire et d'autre part l'acte médico-paramédical du convoi au CHU.

**La médecine hélicoptérée est désormais une technique parfaitement au point qui représente un progrès considérable pour la médecine d'urgence.**

- C'est le moyen de projeter une équipe de soins, loin et rapidement,

- C'est, ensuite, la possibilité d'un transport à la fois rapide et sécurisé de patients en état instable qui supporteraient difficilement un transfert par la route,
- C'est, enfin, l'intégration à la chaîne de secours et de soins qui permet de réduire les inégalités « géographiques ».

### **Avant d'aller plus loin, il est bon de comprendre la constitution et le fonctionnement d'un hélicoptère.**

C'est un aéronef sans aile, muni de 2 rotors. Un rotor horizontal à pales orientables et inclinables assure la sustentation et la progression. Le rotor placé verticalement à l'arrière est dit anti-couple ; il empêche la machine de tourner autour d'elle-même et permet d'effectuer les virages. Le pilote dispose de 3 commandes : le manche est tenu par la main droite. Il agit sur l'inclinaison du rotor, incliné vers l'avant, la machine avance, vers l'arrière, elle recule. Le pas général est un levier manipulé par la main gauche pour faire varier le pas du rotor et donc monter ou descendre. Les palomiers sont poussés par les pieds du pilote pour commander le rotor arrière et un virage.

**L'AIRBUS H-135** est actuellement, l'appareil le plus répandu. Doté de 2 turbines, il pèse près de 2 tonnes, vole à 260 km/h sur une distance maximale de près de 700 km. Sa longueur hors-tout dépasse 12 m mais sa cellule sanitaire ne mesure que 3m de long, 2m de large et 1m de haut. La position assise est donc obligatoire. L'aménagement est en gros celui d'une ambulance avec autour de la civière appareillage de surveillance et de soins. A noter l'absence de séparation physique avec la partie « pilote ». Depuis la pandémie, un dispositif de séparation entre la zone pilote et la zone sanitaire est mis en place. Les produits et procédures

de désinfection contre le coronavirus sont utilisées comme dans les ambulances.

Dans les 13 départements de la région Occitanie, les SAMU disposent de 7 machines. Elles effectuent chaque année 4500 missions, soit 3300 heures de vol. De plus, les médecins urgentistes peuvent utiliser les appareils de la Sécurité civile et ceux de la Gendarmerie après les avoir armés en conséquence. Sur tout le territoire métropolitain, 45 SAMU disposent d'un appareil.

La mise en œuvre d'un hélicoptère sanitaire impose dans le Centre hospitalier où il est rattaché une **hélistation** réglementaire, la DZ (Dropping Zone). Chaque DZ comprend une aire de prise de contact matérialisée par un énorme H orienté nord-sud. Au CHU de Toulouse, à l'hôpital Purpan, deux aires de stationnement sont connexes pour nos 2 machines, reliées à l'aire de poser par des taxiways. Située en terrasse, à 18 m. de hauteur, l'hélistation comporte aussi des équipements complémentaires tels que dispositifs anti-incendie, de dégivrage, de balisage, d'avitaillement, et, bien sûr, de recharge des appareillages médicaux.

Au même niveau, un local de préparation de vol et la chambre des pilotes. Une véritable organisation !

### **Voyons à présent comment s'organise un vol sanitaire hélicopté.**

La décision d'emploi d'un héli-SMUR est prise par le médecin régulateur du SAMU. Il peut s'agir de transférer un patient déjà hospitalisé vers une structure plus technique en traumatologie, cardiologie, neurologie, toxicologie...ce sont des malades graves dont l'état circulatoire, en particulier, ne permet pas de rester sur place ni de supporter le transport par voie routière. Dans près de la moitié des cas, le choix de

l'hélicoptère est fait pour une mission primaire sur les lieux de l'accident ou à proximité d'une structure où se trouve une victime en urgence absolue. Faute de pouvoir évaluer précisément la gravité, le médecin estime le gain de temps potentiel, fonction de l'éloignement et l'isolement. Une 3<sup>ème</sup> occasion d'emploi sont les collectifs de victimes où un système de noria amène personnel et matériel puis ramène les victimes.

Une fois validée, la décision définitive est prise par le pilote, en fonction de la météo.

Intéressons-nous au **déroulement de la mission** assumée par une équipe.

L'équipe de 4 personnes : pilote, assistant de vol, médecin et infirmière prennent place à bord. Le décollage se fait au bout de 2 à 3 minutes après la prise de régime des turbines et rotors. Il s'effectue en marche arrière pour permettre au pilote de conserver le contact visuel avec le sol. Il faut en moyenne, en primaire 15 minutes pour atteindre les lieux soit une quarantaine de kilomètres. En secondaire, c'est dans un rayon de 300 km autour de Toulouse. Le poser en primaire se fait sur route, autoroute, champs, cours, stades, sécurisé par les pompiers et les gendarmes.

Sur place, l'équipe SMUR prend le relais des secouristes et ou ambulanciers, celle des personnels hospitaliers pour les missions secondaires, assure la mise en condition du malade, veille à sa sécurité en vol et pendant le transfert depuis l'hélicoptère jusqu'à son lit d'hôpital.

### **Des caractéristiques spécifiques**

***Caractéristique principale*** de la médecine héliportée, la ***mise en condition***. Déplacer un patient, c'est le soumettre à une série de stress potentiellement aggravants. Vibrations, niveau sonore élevé, effet stroboscopique des pales, effets de l'altitude, mauvaise isolation thermique de la cellule

sanitaire sont susceptibles de complications sur des patients en état précaire. Pour réduire ce que l'on appelle la « maladie du transport », il faut obtenir un état aussi stable que possible avant le décollage au plan respiratoire et circulatoire. La mise en place d'une ou plusieurs voies veineuses et de perfusions est un geste réflexe. L'injection de substances anti-douleur est très souvent nécessaire de même que l'apport d'oxygène. Il faut parfois plusieurs minutes pour « techniquer » le patient et vérifier l'efficacité des choix thérapeutiques. En vol, il ne sera souvent possible que de procéder à des adaptations. Notons le point fort de ce type d'évacuation, malgré la vitesse élevée du déplacement, l'absence quasi totale d'accélération, si dangereuses au plan physiopathologique quand on utilise la voie routière.

**2ième caractéristique**, la spécificité du convoyage médico-paramédical. Le volume disponible de la cellule sanitaire et l'obligation de sécurité obligent à surveiller et soigner en **position assise et sanglé** ! La pratique des gestes techniques diagnostic et thérapeutiques est plus ou moins difficile. Nous sommes parfois amenés à nous poser en cours de route pour exécuter certains gestes, impossibles en vol. Le niveau sonore nécessite le recours au micro-casque pour les communications entre soignants, le malade, le pilote et la régulation du SAMU.

En fonction de l'évolution de l'état du patient, c'est parfois en vol que la destination de l'accueil est décidée, organisée voire modifiée.

**3ième caractéristique** de la médecine hélicoptérée, la nécessité du **transfert** de la DZ au service d'accueil. Dans certains cas, c'est un circuit court en utilisant le brancard de l'hélicoptère sur quelques dizaines de mètres. Le plus souvent, il y a nécessité d'utiliser une ambulance sur quelques centaines de mètres voire kilomètres ! Les manipulations, les trajets dans les couloirs les ascenseurs, à

cette occasion sont toujours trop agressives et perturbent surveillance et soins. C'est une phase éminemment dangereuse, tout comme le déchargement dans le lit « définitif ». L'équipe Héli-SMUR passe le relais et livre un patient avec son dossier, quelquefois déjà transmis par voie électronique par le SAMU.

### **Pour la prise en charge des nouveau-nés et les nourrissons, s'est créé l'Héli-SMUR pédiatrique**

Certains prématurés et les nouveau-nés en détresse respiratoire doivent être placés en maternité niveau 3. En Occitanie à Toulouse, Montpellier, Nîmes et Perpignan. Les SAMU de ces 4 villes possèdent des kits spécifiques construits autour d'un incubateur qui apporte la protection thermique, anti-infectieuse, la nutrition et l'oxygénation. Une monitorisation sophistiquée renseigne médecin pédiatre et Infirmière puéricultrice, équipage de ce SMUR pédiatrique pouvant indifféremment se déplacer à bord d'une ambulance ou d'un hélicoptère. Ce système fonctionne aussi bien en primaire : accouchement dans une ambulance, domicile ou sur la voie publique ! qu'en secondaire, la maman se trouvant dans une clinique ou un hôpital. Le bébé est transféré à son arrivée dans un incubateur hospitalier et y restera jusqu'à sa stabilisation.

La médecine hélicoptérée permet de résoudre les problèmes d'intervention **en milieu hostile, en mer**

Grâce à des formations universitaires spécialisées et à des entraînements physiques particuliers médecins et infirmiers peuvent intervenir en accompagnant les secouristes spécialisés : Peloton de Gendarmerie de Haute-Montagne (PGHM), CRS de montagne, Groupe d'intervention en milieu périlleux (GRIMP) des Sapeurs-Pompiers, plongeurs de la Marine Nationale... ces soignants pour la plupart hospitaliers, interviennent à bord des hélicoptères de l'Etat :

Sécurité Civile, Gendarmerie, Aéronavale , tous équipés d'un treuil. Ils embarquent un kit sanitaire pour des soins simplifiés. Leur intervention est parfois hélitreuillée en montagne, en canyon, à proximité d'un gouffre ou sur une embarcation. La durée de la mission est très souvent courte du fait des conditions météo fréquemment instables. En milieu hostile, le risque d'hypothermie important doit être pris en compte. Pourtant, dans tous les cas, les gestes effectués le sont en rendant compte à la régulation SAMU qui organise l'hospitalisation. Le médecin est de ce fait équipé d'un moyen de télécommunication personnel. Il est bien sûr équipé vestimentairement comme les secouristes. 98% des interventions en milieu hostile se font aujourd'hui en hélicoptère.

Comme la médecine de catastrophe, la médecine hélicoptérée civile rendue possible par l'expérience de la médecine militaire est, aujourd'hui, une discipline enseignée sur le terrain (Alpes, Pyrénées) avec la participation des secouristes spécialisés par l'Université de Toulouse couplée à celle de Grenoble et sanctionnée par le Diplôme de Médecine d'Urgence de Montagne (DUMUM). Elle fait l'objet de publications, de congrès et de travaux de recherche multidisciplinaire. En lien avec les industriels, de nouveaux appareillages de soins spécifiques sont développés, embarquables en hélicoptère.

**C'est ainsi que, née dans des conditions dramatiques durant la guerre d'Indochine, puis adaptée à la médecine civile par une équipe de médecins toulousains, la médecine hélicoptérée est, aujourd'hui plus que jamais, une arme thérapeutique sûre et rentable et un élément essentiel de notre système de santé.**

# **L'hydrogène, source d'énergie**

## Du moteur cellulaire à la transition énergétique

**Pr Pierre VALDIGUIE**

Professeur Honoraire des Universités

### **Préambule**

#### **L'énergie solaire**

La fusion d'atomes d'hydrogène provoque une énergie considérable qui permet sur terre une chaleur tempérée où l'eau est liquide et où les photons permettent le déroulement de la photosynthèse végétale, indispensable à la vie.

#### **L'énergie de nos cellules vient aussi de l'hydrogène**

Dans les mitochondries des cellules vivantes, l'hydrogène présent dans les substances carbonées de nos aliments est utilisé, grâce à un gradient électrochimique qui le conduit à l'oxygène, pour produire de l'énergie chimique sous forme d'un nucléotide à adénine l'ATP. Celui-ci sera ensuite utilisé par les cellules sous forme d'énergies variables.

#### **L'hydrogène décarboné sera utilisé dans un futur proche**

L'hydrogène utilisé actuellement dans l'industrie provient essentiellement du vaporeformage du gaz naturel riche en méthane. Il est donc associé à du CO<sub>2</sub> qui doit être éliminé. Il y a donc grand intérêt à produire par électrolyse de l'eau un hydrogène décarboné où la grande quantité d'électricité nécessaire à l'électrolyse provient des énergies renouvelables...

Cet hydrogène « vert » sera alors disponible pour l'industrie en remplacement du pétrole, pour être mélangé au gaz de ville, pour la mobilité enfin (trains, camions, bus, bateaux, autos et vélos)...

## **L'avenir : les réacteurs de fusion de l'hydrogène**

Au-delà de la bombe thermonucléaire existant déjà, l'avenir est dans le développement de réacteurs civils à fusion d'hydrogène (projets ITER et General Fusion).

## **L'énergie solaire**

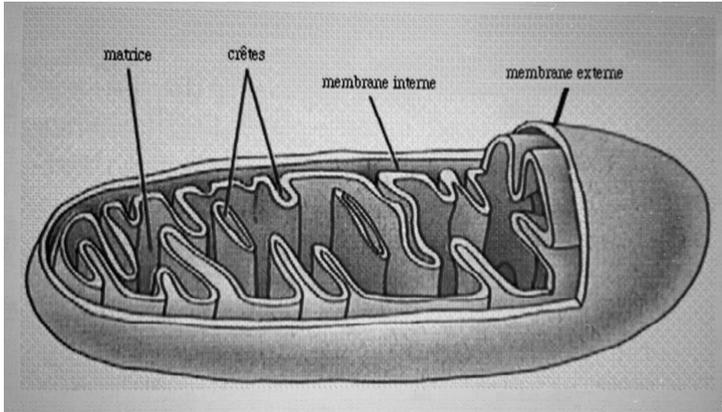
Dans le soleil la fusion des atomes d'hydrogène entraîne l'apparition d'hélium et d'une énergie considérable. Ainsi chaque seconde 619 millions de tonnes d'hydrogène génèrent 614 millions de tonnes d'hélium et, du fait de la perte de masse (loi d'Einstein), une énergie énorme sous forme d'un rayonnement électromagnétique dont la lumière n'est que la partie visible. Ce rayonnement, en grande partie absorbé par l'atmosphère, nous apporte chaleur tempérée avec eau liquide et flux photonique qui permet le fonctionnement de la photosynthèse végétale laquelle, grâce à la photolyse de l'eau libère l'oxygène que nous respirons, et produit des glucides à la base de notre alimentation.

Ainsi apparaît déjà le rôle majeur de l'hydrogène dans la vie sur terre qui, de plus, permet à nos cellules de fonctionner en libérant sous forme d'ATP l'énergie nécessaire à leur fonctionnement. Notre moteur cellulaire utilise en effet l'hydrogène comme combustible et il n'est pas sans intérêt de noter que la pile à combustible (fuel cell) de notre future mobilité électrique fonctionne exactement comme notre moteur cellulaire mitochondrial qui est aussi pratiquement une pile à hydrogène.

## **L'énergétique cellulaire**

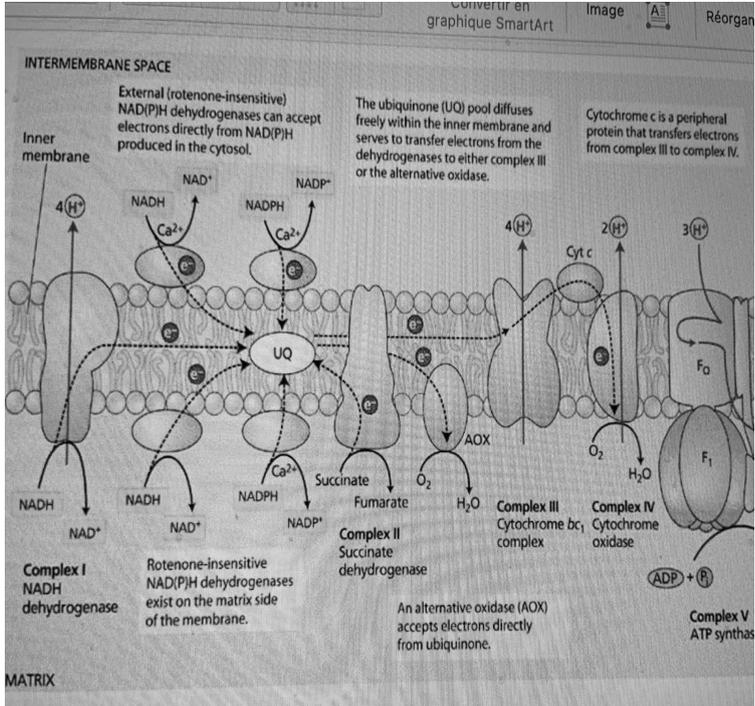
Les aliments que nous consommons (glucides, lipides, protéines) sont de nature chimique hydro- carbonée. Les processus de la digestion les décomposent en éléments plus petits (oses, acides gras, acides aminés) puis le métabolisme cellulaire les réduit encore en plus petites molécules à 3

(acide pyruvique) ou à 2 carbones (acide acétique), substrats terminaux qui vont être utilisés dans le moteur cellulaire situé dans les mitochondries. (**Figure 1**)



Ces organites, universellement répandus chez les animaux, ont pour rôle d'arracher les atomes d'hydrogène des substrats terminaux dans un cycle métabolique (cycle citrique), véritable carburateur du moteur cellulaire, pour les fixer sur des coenzymes accepteurs qui les conduiront aux chaînes enzymatiques voisines, où l'énergie électrochimique de l'hydrogène sera récupérée.

Cet ensemble complexe d'enzymes incorporés à la membrane mitochondriale et ses replis internes (**Fig. 2**) permet, par gradient électrochimique partant de l'hydrogène (un proton  $H^+$  et un électron), porté par un coenzyme nicotinique dont le potentiel est de  $-0,32v$ , de le conduire par sauts successifs de potentiel d'oxydo-réduction (OR) jusqu'à l'oxygène à  $+0,81v$ . Ces dénivelés de potentiel (à la manière d'une chute d'eau faisant tourner un alternateur) sont générateurs d'énergie, qui apparaît, non sous forme électrique, mais sous forme chimique, l'ATP (adénosine triphosphate) source de toute énergie de la cellule.

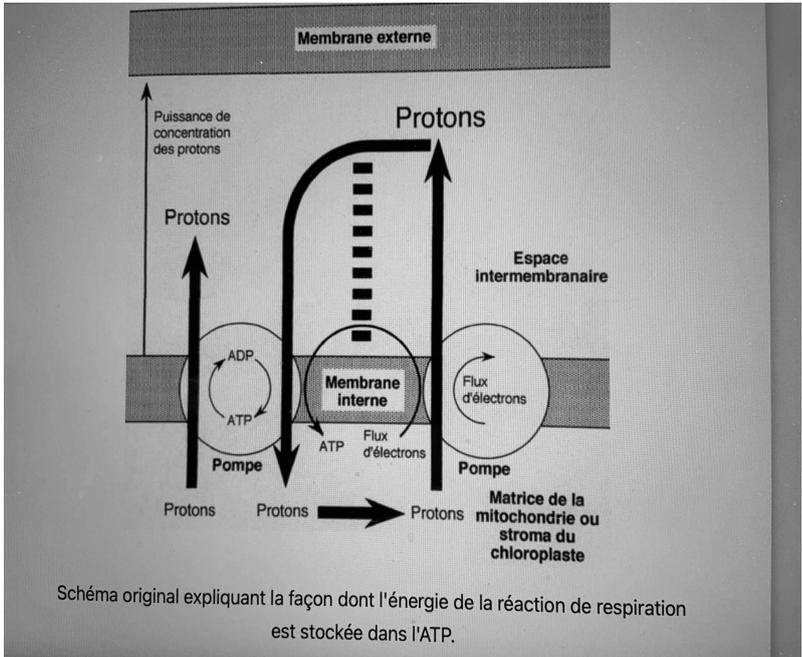


**Fig. 2** Les divers systèmes enzymatiques successifs sont des systèmes d'oxydo-réduction capables d'échanger des électrons (les réducteurs cèdent des électrons, les oxydants les captent). Le départ est au complexe I où NADH libère ses hydrogènes (protons  $\text{H}^+$ ) et les électrons passent au complexe III composé de cytochromes où  $\text{Fe}^{++}$  et  $\text{Fe}^{+++}$  assurent la transition électronique vers le complexe IV ou cytochrome oxydase (celui qui est bloqué par les cyanures) qui active l'oxygène par utilisation des électrons disponibles et fixe dessus les protons disponibles pour obtenir  $\text{H}_2\text{O}$ , le produit final du moteur cellulaire.

Le complexe II, de potentiel d'OR plus faible que celui du complexe I, accepte les hydrogènes d'un substrat particulier, le succinate.

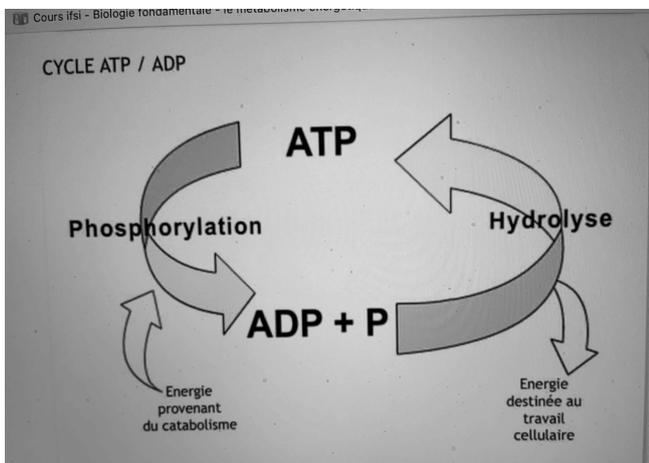
Enfin le complexe V ou ATP synthase utilise le flux énergétique des protons pour générer l'ATP, énergie

chimique finale du processus. Pour simplifier, on peut dire que le flux d'électrons active l'oxygène alors que le flux de protons  $H^+$  permet la synthèse de l'ATP (**Figure 3**)



**Figure 3.** Le flux de protons vers la matrice puis son retour génère l'énergie nécessaire à la phosphorylation de l'ADP en ATP. (Théorie chimio-osmotique).

Cet ATP, généré par la phosphorylation de l'ADP (d'où le nom de phosphorylations oxydatives donné au processus énergétique, (**Fig. 4**) permettra les synthèses, les transports transmembranaires, l'énergie mécanique dans le muscle etc...



**Figure 4.** La fixation d'un phosphate minéral sur l'ADP pour synthétiser l'ATP, nécessite l'énergie issue des protons.

Au total, le moteur cellulaire des mitochondries est donc une pile à hydrogène, produisant de l'eau et de l'énergie, non pas électrique, mais chimique.

Tentons maintenant d'apprécier la quantité d'énergie fournie par le plus classique de nos nutriments : le glucose de formule  $C_6H_{12}O_6$ . Nous avons vu que ce n'est pas l'oxydation des 6 Carbones qui produit de l'énergie, comme le ferait la combustion d'une bougie pour un total de 688 kCal...mais l'utilisation des 12 Hydrogènes dans les mitochondries. Là le passage de l'acide pyruvique à l'acide acétique libère NADH ; puis le déroulement du cycle citrique produit encore NADH.

L'entrée de chaque coenzyme NADH dans la chaîne respiratoire voisine produira 3 ATP (seulement 2 ATP lorsque l'entrée des  $H^+$  se fait sous forme d'un coenzyme flavinique  $FADH_2$ ). Au total chaque molécule de glucose produira 36 ATP, correspondant à environ  $15 \text{ kCal} \times 36 \# 576 \text{ kCal}$ .

La dégradation d'un acide gras à 16 carbones, le palmitate, fournit dans les mitochondries 130 ATP, expliquant la haute valeur calorique des graisses...

*Ainsi le rendement théorique du moteur cellulaire est supérieur à 75% ce qui est tout à fait remarquable pour un moteur !*

Rappelons qu'un moteur thermique à essence a un rendement de l'ordre de 36%, 42 % pour un diesel, alors que les moteurs électriques de type synchrone atteignent 90% !

## **L'hydrogène décarboné, énergie du futur**

### **Propriétés de l'hydrogène**

Sous forme moléculaire  $H_2$ , c'est un gaz transparent très réducteur, réagissant avec l'eau pour donner du peroxyde d'hydrogène  $H_2O_2$ .

En réagissant avec l'oxygène il donne de l'eau par une réaction lente à température ambiante mais qui peut être violente, explosive, avec un catalyseur ou à température élevée.

### **Utilisation**

Autrefois utilisé pour gonfler ballons et dirigeables (jusqu'à l'explosion du Hindenburg en 1937), il est maintenant remplacé par l'hélium. Il est très utilisé dans l'industrie pour la fabrication d'ammoniac et d'engrais ammoniacaux, ainsi que de nombreux composés organiques.

Dans les moteurs de fusées à propergols liquides, dihydrogène et dioxygène liquides sont de puissants carburants.

Les expériences de fusion de son noyau, à l'image des réactions solaires, sont en voie de développement pour un usage civil (la bombe thermonucléaire existant déjà) comme dans le programme ITER (*International Thermonuclear*

*Experimental Reactor*) de Cadarache ou dans le programme de la start-up canadienne GENERAL FUSION à Culham (UK) soutenu par Jeff Bezos, propriétaire d'Amazon...

L'utilisation comme combustible direct (c'est un gaz très énergétique avec un rendement de 33 kWh/kg, soit deux fois et demi plus que le gaz et trois fois plus que le gazole) peut se faire en mélangeant 0,5 à 1% d'hydrogène au gaz de ville et aussi dans les moteurs à explosion (BMW 2005) où son usage reste délicat, bien qu'il n'émette pas de gaz à effet de serre ni de polluants ou particules fines mais seulement de l'eau.

C'est donc dans la « fuel cell » ou pile à combustible qu'il générera de l'électricité, utilisée pour la mobilité du futur...

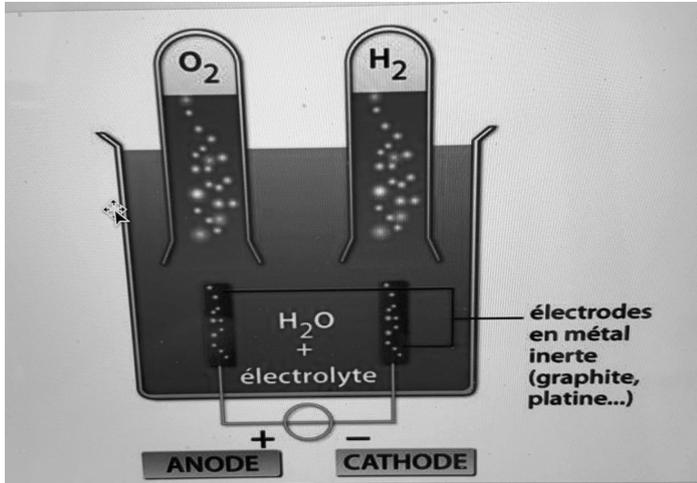
### **Production d'hydrogène**

Elle est encore dominée par le « *vaporeformage* » du gaz naturel, riche en méthane  $\text{CH}_4$ .

A une température comprise entre 700 et 1100°C, la vapeur d'eau réagit avec le méthane pour donner de l'hydrogène et du  $\text{CO}_2$  dont il faudra se débarrasser.

***L'électrolyse de l'eau (Fig. 5)***, bien que très énergivore, est donc la solution à privilégier en particulier lorsque l'énergie électrique est fournie par l'énergie non permanente du solaire ou l'éolien...

L'hydrogène devient alors un relais dans la production d'énergie verte à grande échelle.



**Figure 5** - Schéma de l'électrolyse de l'eau additionnée d'électrolytes pour la rendre conductrice

### **Stockage**

Le stockage, rapidement réversible et sécurisé de quantités importantes d'hydrogène est encore un défi technologique. La molécule d'hydrogène, très petite, est parmi les plus difficiles à contenir.

### ***Sous forme liquide***

Une technique de pointe pour stocker un maximum d'hydrogène dans un volume restreint consiste à transformer de l'hydrogène gazeux en hydrogène liquide en le refroidissant à très basse température. Ainsi, à  $-252.87^{\circ}\text{C}$  et à 1,013 bar, l'hydrogène liquide possède une masse volumique de près de  $71 \text{ kg/m}^3$ . À cette pression, on peut stocker 5 kg d'hydrogène dans un réservoir de 75 litres. Le stockage de l'hydrogène sous forme liquide est pour l'instant réservé à certaines applications telles que la technologie spatiale.

### ***Sous pression***

La méthode la plus simple permettant de diminuer le volume d'un gaz, à température constante, est d'augmenter sa pression. Ainsi, à 700 bars, l'hydrogène possède une masse volumique de  $42 \text{ kg/m}^3$  contre  $0.090 \text{ kg/m}^3$  à pression et température normales. À cette pression, on peut stocker 5 kg d'hydrogène dans un réservoir de 125 litres. Aujourd'hui la majeure partie des constructeurs automobiles a retenu la solution du stockage sous forme gazeuse à haute pression. Cette technologie permet de stocker la quantité d'hydrogène nécessaire à une voiture alimentée par une pile à combustible pour parcourir de 500 à 600 km entre chaque plein.

### ***Sous forme d'hydrures solides***

Les méthodes de stockage de l'hydrogène sous forme solide sont des techniques mettant en jeu des mécanismes d'absorption ou d'adsorption de l'hydrogène par un matériau. Un exemple est la formation d'hydrures métalliques solides par réaction de l'hydrogène avec certains alliages métalliques. Cette absorption résulte de la combinaison chimique réversible de l'hydrogène avec les atomes composant ces matériaux. Les matériaux parmi les plus prometteurs sont les composés à base de magnésium et les alanates. Seulement une faible masse d'hydrogène peut être stockée dans ces matériaux, c'est donc pour l'instant l'inconvénient de cette technologie. En effet, les meilleurs matériaux permettent à ce jour d'obtenir un rapport poids d'hydrogène au poids total du réservoir ne dépassant pas 2 à 3%.

### **Utilisation pour la mobilité future**

C'est essentiellement sous forme d'énergie électrique grâce à *la pile à combustible* ou « fuel cell » que l'hydrogène est déjà et sera utilisé pour remplacer le pétrole, en compétition avec les batteries au lithium qui sont à ce jour les plus

communément employées pour des usages multiples, de de l'aspirateur ménager aux voitures de tous les constructeurs...

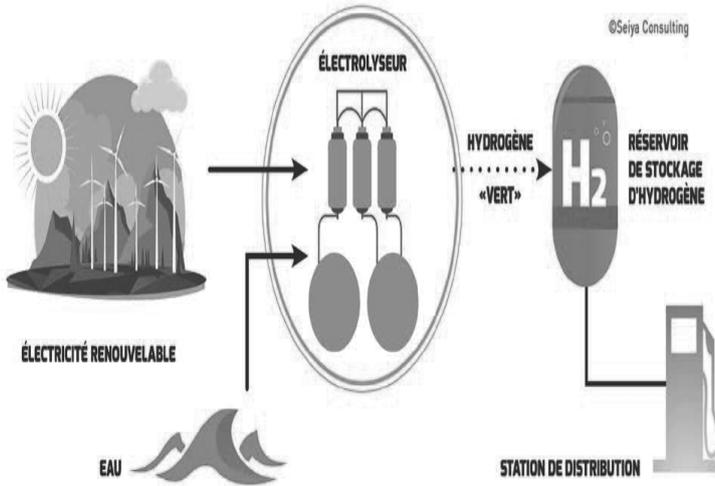


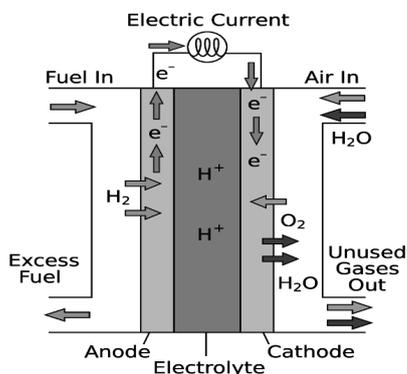
Fig. 6

### *Description d'une pile à combustible.*

C'est une pile hydrogène-oxygène rejetant de l'eau et fournissant entre deux électrodes un courant électrique.

En France HF Industry fabrique des piles de forte puissance mais la majorité provient du Japon ou de Corée du sud qui alimentent des voitures Toyota ou Hyundai, celles qui constituent la société de taxis parisiens Hype avec environ 600 exemplaires à ce jour. Cependant la diffusion de ces véhicules est actuellement limitée par leur prix et surtout par le petit nombre de stations de recharge en hydrogène, expliquant la suprématie actuelle des voitures à batteries, malgré leur poids, leur faible autonomie, la dépendance chinoise, leur prix excessif et leur bilan carbone médiocre si l'on considère l'ensemble de la vie d'une batterie au lithium depuis sa fabrication jusqu'à son recyclage problématique.

## Fuel Cell ou Pile à combustible



L'avenir est donc probablement dans l'utilisation des piles à combustible d'abord dans des véhicules lourds type autobus, camions et camionnettes, engins de chantier, navettes fluviales ou trains. Ainsi l'un des premiers trains à hydrogène, fabriqué par Alstom à Tarbes, roulera bientôt en Occitanie... mais le développement prévu de stations de recharge sur tout le réseau autoroutier français (société Macphy Energy, combinant sur place électrolyseur, réservoir de stockage et pompes distributrices) reste un gros défi relevé par de grandes sociétés nationales comme Air liquide, Total, Faurecia, Michelin etc... En effet en raison du très bon rendement d'une pile à combustible sur un véhicule, l'hydrogène produit après électrolyse de l'eau par l'électricité fournie par 70 m<sup>2</sup> de panneaux solaires, permettrait de rouler pendant 20.000 km ! en éliminant seulement de la vapeur d'eau.

Les perspectives sont donc extrêmement favorables si notre pays parvient à suivre cette nouvelle évolution technologique dont le coût sera très important, en attendant les réacteurs à fusion de noyaux d'hydrogène que nous laissons espérer le programme ITER. Iter, le chemin en latin, emprunté par Homo Sapiens pour devenir *Homo Deus* ??



## **Libre expression 2**



# La maison, cet obscur objet du désir

## *Petites pensées sur la notion de maison*

**Charlotte HEBRAL**

Professeure agrégée de Lettres Modernes

La maison est un monde. C'est le complément le plus fin que j'ai pu trouver - c'est dire ! - tant la définition de ce mot a évolué au cours du temps. C'est bien la première fois que cette même définition me semble obscure, voire incomplète, tant le prisme du mot « maison » résonne dans des espaces divers.

Essayons tout de même :

Le mot « maison », qui vient du lat. *mansionem*, accus. de *mansio* «séjour, lieu de séjour, habitation, demeure, auberge» - est lui-même issu de *manere* : « rester, demeurer », qui a donné manoir. Mais voilà : il n'existe au sens de « maison » qu'en gallo-roman et dans les parlers septentrionaux. Il devient vite le concurrent de « casa », ce mot fonctionnant à la fois en espagnol, en italien et en portugais, pour signifier « la maison ». A cela s'ajoute encore des désignations plus anciennes. Le latin classique par exemple donne *aedes* « foyer, pièce où l'on fait le feu » et *domus*, plus connu, passé en français par l'intermédiaire de l'italien dans « dôme », avec cette fois un sens spécialisé.<sup>1</sup>

Cette première définition atteste d'un sens du mot lié au lieu, à la géographie, et à l'espace. A cela, il faut ajouter un aspect plus proprement domestique, lié aux tâches et réunions – pas

---

<sup>1</sup> Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, sous la direction d'Alain Rey, 2019, tome 2, p 2074.

<sup>2</sup> Ming-T'ang : édifice symbolique jouant un rôle important dans les pratiques impériales de la Chine historique.

<sup>3</sup> Géomancie : art divinatoire qui prédit l'avenir à partir de l'examen d'une poignée

encore de famille – qui pouvaient avoir lieu dans une maison. C'est le cas par exemple de l'article « maison » dans le dictionnaire des symboles :

« Comme la cité, comme le temps, la maison est au centre du monde, elle est l'image de l'univers. La maison traditionnelle chinoise (Ming-T'ang<sup>2</sup>) est carrée ; elle s'ouvre au soleil levant, le maître s'y tient face au sud, comme l'Empereur dans son palais ; l'implantation *centrale* de la construction s'effectue selon les règles de la géomancie<sup>3</sup>. Le toit est percé d'un trou pour la fumée, le sol d'un trou pour recueillir l'eau de pluie : la maison est ainsi traversée en son centre par l'axe qui joint les *trois mondes*<sup>4</sup>. La maison arabe est aussi carrée, fermée autour d'une cours carrée, qui comporte en son centre jardin ou fontaine : c'est un univers clos à quatre dimensions, dont le jardin central est une évocation édénique, ouverte en outre à l'influence céleste. La yourte mongole est ronde, en relation avec le nomadisme, car le carré orienté implique la fixation spatiale ; le mât central, ou seulement la colonne de fumée, y coïncide avec l'Axe du monde.<sup>5</sup> »

La maison, par la forme qu'elle prend, par son orientation, par les symboles qui la constituent, peut donc engager, en plus de la notion d'espace, une idée de langage, une façon d'être au monde.

---

<sup>2</sup> Ming-T'ang : édifice symbolique jouant un rôle important dans les pratiques impériales de la Chine historique.

<sup>3</sup> Géomancie : art divinatoire qui prédit l'avenir à partir de l'examen d'une poignée de terre.

<sup>4</sup> Les trois mondes : désigne selon la diplomatie maoïste la division en trois groupes de relations internationales après la seconde guerre mondiale : les Etats-Unis et l'URSS, les pays dits « développés » et les pays dits « sous-développés » dont la Chine fait alors partie.

<sup>5</sup> Dictionnaire des symboles, article « Maison », éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », 1969.

C'est ce lieu-langage que représente la maison que j'ai envie d'interroger aujourd'hui, pour essayer de comprendre comment - à travers certains prismes littéraires - la maison se constitue comme un monde, monde de l'individu singulier, ou monde du collectif, collusion des deux bien souvent, et dialogue entre un lieu et les êtres qui le peuplent.

### ***La maison comme lieu, symbole de notre matérialité au monde***

La maison aujourd'hui, quelque soit sa forme – appartement, maison traditionnelle, cabane, hutte, bateau etc. est d'abord un lieu. Ce lieu, nous le peuplons et c'est bien l'envahissement de cet espace par notre individualité qui en fait un lieu singulier. Quoi de plus neutre qu'une maison vide, aussi belle soit-elle, et quoi de plus vivant qu'une maison remplie d'objets et de traces ?

Pour autant, si la maison peut être un lieu-trace, une preuve de l'existence en son sein d'une ou de plusieurs personnes, son reflet peut être tantôt positif tantôt négatif. Le maître en la matière est bien sûr Honoré de Balzac, qui a la capacité, dans son œuvre *Le Père Goriot*, de nous dégouter à jamais d'un lieu – la fameuse « Pension Vauquer ». En voici un extrait, parmi les plus célèbres, pour notre plaisir :

« Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peint en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres (...) Là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son ronron matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînant ses pantoufles grimées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne<sup>6</sup>.»

Dans ce texte se trouve un des chiasmes les plus célèbres de la littérature française<sup>7</sup> : « Toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne ». Il suffit à lui seul, lorsque l'on imagine madame Vauquer, à dire que la maison peut être un repoussoir, un lieu sordide, à donner une idée de l'enfer de vivre dans un lieu sale et en compagnie d'une femme si repoussante. La maison peut donc être un lieu qui constitue la personne qui y vit, il peut être alors, à l'image de son propriétaire, l'abject reflet d'une condition, d'une époque, d'une souffrance.

La maison, pourtant, est souvent vue de manière positive dans l'imaginaire collectif. Lieu de repos, lieu personnel, il engage une autre forme de temporalité, relative au

---

<sup>6</sup> Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Editions Gallimard, collection folio classique, p 24.

<sup>7</sup> La figure du chiasme consiste à inverser deux groupes de mots dans la même phrase. Il est souvent schématisé avec l'enchaînement de lettres ABBA.

quant-à-soi, illusion de paix intérieure, au double sens du terme. C'est peut-être Mona Chollet dans son essai *Chez soi* qui assume le mieux le rapport à son intérieur, qui peut se constituer, se construire, comme un nid douillet, un antre personnel, intime et décomplexé, où le temps s'arrête pour nous laisser penser que notre rapport au monde est contrôlé. Elle raconte, avec humour, la façon dont ce livre est censé la venger de tous ceux qui ne conçoivent la vie que comme une escalade de découvertes et de grands espaces :

« J'appartiens donc à cette espèce discrète, un rien honteuse : les casaniers, habitués à susciter autour d'eux la perplexité, voire la pitié ou l'agressivité, et qui, avec le temps, apprennent à s'accommoder stoïquement des sarcasmes de leurs proches. Un soir où des amis étaient venus dîner, mon compagnon a déchaîné l'hilarité en prétendant que les vacances avec moi, c'était du boulot, car il était obligé, pour éviter que je sois trop perturbée, de reconstituer fidèlement sur notre lieu de séjour le décor de notre salon. Je les ai laissés rire, tous, et je me suis promis de jouer les justicières, - une justice en pantoufles de feutre suédoises, ce qui nous change agréablement des excités masqués chevauchant de noirs destriers. J'ai fomenté ce livre comme une vengeance, à la fois pour moi et pour mes semblables, ceux que j'avais repéré depuis longtemps parmi mes connaissances, mais aussi ceux que mes confidences sur mon travail en cours m'ont permis de débusquer<sup>8</sup> ».

A l'image de Mona Chollet, qui considère que les petits espaces sont avant tout des moyens de stimuler la créativité, de faire avec les contraintes, et même, de se distin-

---

<sup>8</sup> Mona Chollet, *Chez soi*, « Une odyssee de l'espace domestique », Editions de la Découverte, Paris, 2016, p 17.

guer, nous pouvons donc penser que la maison, lorsqu'elle est habitée avec passion, avec amour, peut devenir un endroit agréable, un véritable *lieu de vie*, capable alors de nous faire vivre tout entier, sans autre besoin que celui d'être. C'est Xavier de Maistre qui, avec un humour lui aussi délicieux, nous livre son voyage intérieur, voyage qui a duré quarante-deux jours – ni plus ni moins – pour faire le tour de sa chambre, au gré du vagabondage de sa pensée. Une des idées principales du livre est la suivante : le voyage implique le détour, et le lieu, finalement, importe peu :

« Aussi lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite : je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin ; de là je pars obliquement pour aller à ma porte ; mais, quoiqu'en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. – C'est un excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour un homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux, et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. – Un bon feu, des livres, des plumes ; que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis ! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage<sup>9</sup>. »

Nous le comprenons avec Honoré de Balzac, Mona Chollet et Xavier de Maistre : la maison peut être un lieu qui nous constitue, et le lieu, en fonction du regard que nous

---

<sup>9</sup> Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, Editions Garnier Flammarion, Paris, 2003, p 48-49.

portons sur lui, de l'entretien dont nous sommes capables à son égard, provoque une sensation agréable ou détestable, il signifie quelque chose de nous, de manière indirecte.

Pourtant, la maison peut-elle être constituante pour tous ? Fait-elle toujours partie de nous au point que nous l'aimions, aussi affreuse soit-elle ? N'existe-t-il pas des cas où la maison, parce qu'elle représente une contrainte, une prison, nous étouffe, nous asphyxie, nécessite une échappée belle, immédiate et libératrice ? Je continue de parler de littérature, mais notre expérience et nos souvenirs du premier confinement peuvent raviver quelques menus moments où nous aurions bien franchi le pas de la porte, le kilomètre autorisé, la ligne ville/campagne, la frontière interdite !

### ***Maison, oh ma maison, es-tu un lieu prison ?***

Faisons fi des convenances, et allons du côté de la question qui fâche : la maison peut-elle être notre prison ? La question pourrait d'ailleurs se poser dans l'autre sens, et nous pourrions alors développer l'idée selon laquelle la prison, le lieu clos qui vient punir l'individu, est aussi l'espace de sa maison, son lieu de vie, pour un temps déterminé par la loi.

Une œuvre emblématique de cette relation entre maison et prison est la pièce de théâtre *La Dispute* de Marivaux. En effet, un prince, aristocrate, décide, en fin de soirée, d'amener la femme qu'il courtise dans un lieu bien étrange. Il s'agit d'une sorte de maison, de laquelle les deux protagonistes se gardent bien de s'approcher, car, en son sein, depuis plus de 15 ans, sont élevés des enfants jusqu'à l'adolescence. Arrachés très jeunes à leurs familles, ils ne se connaissent que par deux, s'aiment donc infiniment, et vivent dans ce lieu, mi-clos mi-ouvert sur une nature luxuriante, jusqu'au jour où les deux premiers jeunes élevés ainsi rencontrent les

deux autres jeunes, élevés eux aussi en autarcie. La rencontre est volontaire de la part du prince qui se vante auprès de celle qu'il espère conquérir, Hermiane, de lui prouver que ce sont bien les femmes qui ont le sexe le plus inconstant. La confrontation des quatre jeunes adolescents n'a qu'un seul objectif : prouver que l'amour peut se défaire en une rencontre.

Ce qui est signifiant dans cette pièce, c'est la structure opératique du lieu, qui rappelle un théâtre bien sûr, et qui intrigue à juste titre la jeune femme quand le prince l'y amène :

#### SCÈNE PREMIÈRE.

Le prince, Hermiane, Carise, Mesrou.

#### HERMIANE.

« Où allons-nous, Seigneur, voici le lieu du monde le plus sauvage et le plus solitaire, et rien n'y annonce la fête que vous m'avez promise.

#### LE PRINCE, en riant.

Tout y est prêt.

#### HERMIANE.

Je n'y comprends rien ; qu'est-ce que c'est que cette maison où vous me faites entrer, et qui forme un édifice si singulier ? Que signifie la hauteur prodigieuse des différents murs qui l'entourent : où me menez-vous ?

#### LE PRINCE.

À un spectacle très curieux ; vous savez la question que nous agitâmes hier au soir. Vous souteniez contre toute ma cour que ce n'était pas votre sexe, mais le nôtre, qui avait le premier donné l'exemple de l'inconstance et de l'infidélité en amour<sup>10</sup>. »

---

<sup>10</sup> Texte 3 : Marivaux, *La Dispute* (1744), acte I scène 1, extrait.

Un bien étrange lieu, qui suscite d'abord la méfiance de la jeune femme, et si elle qualifie ce lieu de « maison », elle la trouve singulière, notant immédiatement « la hauteur prodigieuse des différents murs qui l'entourent », de sorte que le spectateur comprend, dès la première scène, que cette maison – qui constitue l'unique lieu de vie des personnages, jeunes et naïfs, est une prison. La pièce se déroule ensuite autour de cette idée selon laquelle l'enfermement n'est jamais gage de l'innocence conservée, et s'achève même sur une fuite d'Hermiane, épouvantée par ce qu'elle vient de voir.

La maison ne préserve pas des vices, ni des tentations, ni même de l'amour. Ceci est vrai chez Marivaux mais aussi chez d'autres dramaturges comme Molière par exemple. Agnès dans la pièce *L'École des femmes* est elle aussi à bien des égards prisonnière d'une maison, et tous les efforts du monde du vieux Arnolphe pour la garder pour lui seul n'auront aucun pouvoir contre l'amour et la jeunesse d'Horace, qui trouve toujours un moyen de briser la prison, physique ou symbolique, que constitue la maison.

La maison peut donc être une véritable prison, un espace matériellement contraignant, chez Marivaux et Molière, mais elle peut aussi, même lorsque la porte n'est pas fermée à clé, constituer une prison symbolique. Pensons aux symboles que nous pourrions trouver dans les contes pour enfants ; ils sont foisonnants, et la petite Raiponce, le personnage Disney enfermé dans une tour et ne pouvant s'en extraire qu'en utilisant sa longue chevelure, en dit long sur cette condition féminine emprisonnée dans une maison. Le prisme de Marguerite Duras est tout aussi signifiant, pour aborder cet aspect de l'enfermement que peut constituer une maison.

Dans *La vie matérielle*, Marguerite Duras cristallise la question du rapport de la femme au foyer et à sa maison. Elle alterne les moments où elle idéalise la femme dans son foyer et les moments où le foyer revêt un aspect enfermant.

Dans le passage que j'ai choisi, elle soulève une question centrale lorsque l'on pense à la maison : n'est-ce pas le symbole de notre envie de posséder ? Le lieu de notre propre finitude, qui ignore son nom, et le moyen, bien évanescent et inessentiel, d'essayer de retenir un temps qui, de toute façon, nous glisse entre les doigts. Garder ou jeter, voici la question pour Marguerite Duras :

« Il y a beaucoup de femmes qui ne résolvent pas le désordre, le problème de l'envahissement de la maison par ce que l'on appelle le désordre dans les familles. Ces femmes savent qu'elles n'arrivent pas à surmonter les difficultés incroyables que représente le rangement d'une maison. Mais de le savoir ou non, rien n'y fait. Ces femmes transportent ce désordre d'une pièce à l'autre de la maison, elles le déplacent ou elles le cachent dans des caves ou dans des pièces fermées, ou dans des malles, des armoires et elles créent comme ça, dans leur propre maison, des lieux cadencés qu'elles ne peuvent plus ouvrir, même devant leur famille, sans découvrir une indignité (...) Le désordre, c'est-à-dire l'accumulation de biens, doit être résolu d'une manière extrêmement pénible, par la séparation d'avec les biens (...) J'ai jeté, et j'ai regretté. On regrette toujours d'avoir jeté à un certain moment de la vie. Mais si on ne jette pas, si on ne se sépare pas, si on veut garder le temps, on peut passer sa vie à ranger, à archiver sa vie<sup>11</sup>. »

Comment faire alors, pour que la maison ne soit pas une archive géante de sa propre vie ? Comment penser cette ambivalence de la maison, à la fois lieu refuge, à l'image du fauteuil ami de Xavier de Maistre qui saura reconforter nos

---

<sup>11</sup> Marguerite Duras, *La vie matérielle*, Editions Gallimard, collection folio, p 56-57.

hivers symboliques, et lieu prison si le mouvement s'arrête, si elle devient le musée de notre propre vie ?

### ***Faut-il fuir sa maison pour mieux l'aimer ?***

Certains écrivains, souvent dit « voyageurs », considèrent le monde comme leur maison, et ouvrent ainsi l'espace définitionnel du mot, en lui appliquant une dimension supplémentaire, celle du choix de vie. Bien sûr, une maison peut être choisie, mais elle implique – sauf pour les nomades – une temporalité longue. Habiter une maison, c'est la remplir ; et donc l'envahir de soi, avant d'en changer, éventuellement.

L'écrivain voyageur n'a pas ce genre de questionnement. Sa maison est partout, elle n'existe plus que par lui, et c'est sa personne qui reconstitue la maison. La notion de lieu-maison tend donc à s'effacer, ou presque, au profit de la sensation-maison. Pour le dire différemment, ce ne sont plus les murs qui sont la maison, mais l'idée de maison, qui voyage avec la personne qui transporte sa représentation de la maison. Ainsi, Nicolas Bouvier par exemple dans *L'Usage du monde* arrive à se délester d'une certaine métaphysique, d'une charge existentielle générationnelle, pour ne garder que l'espace :

« La mobilité sociale du voyageur lui rend l'objectivité plus facile. Ces excursions hors de notre banlieue nous permettaient, pour la première fois, de porter un jugement serein sur ce milieu dont il fallait s'éloigner pour distinguer les contours. Ses habitudes verbales, ses ridicules et son humour, sa douceur et - lorsqu'on avait montré patte blanche - son naturel, fleur rare dans tous les terrains. Son sommeil aussi et cette incuriosité qu'engendre une vie déjà meublée jusque dans ses moindres recoins par les générations précédentes, plus avides et plus inven-

tives (...) Au retour, nous retrouvions notre baraque chauffée à blanc par le soleil de la journée. En poussant la porte nous retouchions terre. Le silence, l'espace, peu d'objets qui nous tenaient tous à cœur. La vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir<sup>12</sup> ».

Nicolas Bouvier nous invite à penser que la maison est un luxe qui serait apprécié à sa juste valeur si nous en étions, pour un temps, privé. Cette idée, que l'on retrouve dans tous ses textes - se dépouiller de ses possessions pour s'enrichir de son humanité – afin de devenir plus sage, plus conscients de nous-mêmes et de la vacuité de notre existence, se renforce autour de l'idée de maison.

Penser la maison, c'est en effet penser à la fois le lieu, l'apaisement qu'il suscite, la douceur qu'il procure, mais c'est aussi penser son enfermement, le rapport quasi-claustrophobique qui peut naître en son sein, et c'est enfin penser le besoin d'en partir -pour mieux y revenir sans doute- et avec une conscience accrue de soi dans le monde. Si la maison est un monde, c'est justement parce que c'est un lieu qui représente notre microcosme, notre individualité, qui la mime, qui en est remplie, mais c'est aussi un lieu accueil, une maison n'a de sens que remplie, et un lieu refuge pour les familles, les amis, les êtres humains.

Il suffit de penser la dureté de la vie de ceux qui n'en ont plus pour dire que la maison est aussi une chance, une voie d'accès libre à soi et au monde, en faisant pour un temps, peut-être, ce petit pas de côté qui consiste à s'y enfermer. Mais si la démarche de recul - de reclus ? - est forte, une porte close ne vaut que pour le jour de son ouverture, et la maison, par la poétique de l'espace qui s'y joue, comme le rappelle Gaston Bachelard, est avant tout un lieu monde, un

---

<sup>12</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Editions de la découverte, 2014, p. 147.

lieu personnel, intime, géopoétique, à l'image de ce très beau poème de Pierre Seghers :

« Une maison où je vais seul en appelant  
Un nom que le silence et les murs me renvoient  
Une étrange maison qui se tient dans ma voix  
Et qu'habite le vent.  
Je l'invente, mes mains dessinent un nuage  
Un bateau de grand ciel au-dessus des forêts  
Une brume qui se dissipe et disparaît  
Comme au jeu des images. »<sup>13</sup>

### ***Bibliographie :***

Bachelard, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Presse Universitaire de France, 1957.

Balzac, Honoré de., *Le Père Goriot*, Editions Gallimard, collection folio classique.

Bouvier, Nicolas, *L'Usage du monde*, Editions de la découverte, 2014.

Chollet, Mona, *Chez soi*, « Une odysée de l'espace domestique », Editions de la Découverte, Paris, 2016.

Duras, Marguerite, *La vie matérielle*, Editions Gallimard, collection folio

Maistre, Xavier de., *Voyage autour de ma chambre*, Editions Garnier Flammarion, Paris, 2003.

Marivaux, *La Dispute*, 1744.

### ***Dictionnaires :***

Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, sous la direction d'Alain Rey, 2019

Dictionnaire des symboles, article « Maison », éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », 1969

---

<sup>13</sup> Pierre Seghers, *Le domaine public*, Paris, Seghers, « Poésie 45 », 1945, p 70, citée dans l'essai de Gaston Bachelard *La Poétique de l'espace*, Presse Universitaire de France, 1957, p 118.

# Peut-on vivre sans exister ?

Une lecture d'*Une mort très douce* de Simone de Beauvoir

**Florence NATALI**

Professeure agrégée de Philosophie

*« Le simple fait de vivre est, de toute évidence, une chose que l'homme partage en commun même avec les végétaux ; or ce que nous recherchons, c'est ce qui est propre à l'homme. Nous devons donc laisser de côté la vie de nutrition et la vie de croissance. Viendrait ensuite la vie sensitive, mais celle-là encore apparaît commune avec le cheval, le bœuf et tous les animaux. Reste donc une certaine vie pratique de la partie rationnelle de l'âme, partie qui peut être envisagée, d'une part, au sens où elle est soumise à la raison, et, d'autre part, au sens où elle possède la raison et l'exercice de la pensée. »*

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, I, 6

En philosophie, une distinction est opérée entre vivre et exister. Vivre, c'est rester en vie : c'est agir pour que les fonctions vitales soient assurées. En cela, rien ne nous différencie des plantes ou des animaux : comme êtres vivants, nous avons la vie en commun.

Cependant, vivre, pour un être humain, est nécessaire mais pas suffisant : en tant qu'être intelligent, il y a un besoin de penser. L'accomplissement de soi passe par l'exercice de la conscience et de l'intelligence, ce que les grecs appelaient « logos ». Aristote considère qu'une vie accomplie, pour un être humain, ne peut pas en faire l'économie. Les philosophies plus contemporaines qualifient d'existence cette capacité humaine à penser sa vie, à faire de sa vie un projet.

Mais comment faire de sa vie un projet quand on sait que la mort en est l'issue inéluctable ? A quoi bon ?

## 1. La vision grecque

### **La vie biologique comme enracinement, la vie contemplative comme accomplissement**

Dans la vision grecque, la mort est, soit vue comme une issue, soit comme un passage. Socrate se réjouit de mourir, car son âme sera libérée de son tombeau (le corps). Il pourra enfin contempler les vérités éternelles.

Chez Aristote, la vie pleinement humaine est celle qui accomplit, chaque jour, ce qu'elle a en propre. Comme l'indique l'extrait ci-dessus, Aristote identifie cette vie pleinement accomplie par l'exercice de la vertu, qui est à la fois la capacité de savoir ce qui est bien et l'action conforme au bien. Or comme le bien peut différer selon les circonstances, il préconise de saisir le bien en soi de manière à être capable de l'identifier quelle que soient les situations. Pour Aristote, cela nécessite une vie contemplative tournée vers le bien, indissociable de la pratique philosophique. Cette connaissance du bien doit permettre de juger au mieux de l'action à mener selon les circonstances. Vivre humainement, c'est donc aussi être capable de discerner ce qu'il convient de faire, au bon moment. La vie humaine accomplie allie la sagesse, la tempérance et la prudence, ainsi que la sagesse et l'amitié.

Fondamentalement tournée vers la vie, la philosophie grecque envisage la mort pour ce qu'elle est : la fin de la vie, étape commune à tous les vivants. Epicure pousse l'idée plus loin : la mort n'est pas une affaire de vivant, car elle privation de la vie. Nulle angoisse ici : le plus important est de vivre, et de vivre bien (indissociable de vivre selon le bien). La vie humaine accomplie n'est pas végétative : elle s'efforce à chaque instant d'accomplir son excellence propre.

## **2. De la vie accomplie à la conscience malheureuse**

C'est avec une toute autre vision des choses que la pensée moderne s'empare du problème de la vie. L'homme a bien en propre l'intelligence. Mais celle-ci lui fait prendre conscience que la vie humaine n'a pas de sens, qu'il est perdu entre deux infinis, l'infiniment petit et l'infiniment grand, comme le souligne Pascal. Le cosmos n'est plus un Tout rassurant où chaque chose a sa place, obéit à des fonctions et à des cycles. L'univers est froid, infini. La mort emporte tout, laissant le vide derrière elle. La souffrance est le lot de l'humanité.

Face à ce constat, la conscience ne peut être que malheureuse. Pourtant c'est la conscience qui sauve la dignité de l'homme : l'homme se sait impuissant ; l'univers est infini mais n'en sait rien. C'est la conscience qui sauve l'homme, qui lui octroie une dignité.

Pour Pascal, ce qui peut sauver l'homme de sa misère, c'est la foi en Dieu. Même les libertins ont plus à gagner à y croire : c'est le fameux pari pascalien. L'autre alternative, c'est le divertissement : la fuite devant cette condition humaine malheureuse et misérable. Dans tous les cas, c'est la conscience de la condition humaine qui signe la distinction de l'homme d'avec le reste du monde.

## **3. L'ek-sistence comme sortie de soi**

Mais peut-être faut-il prendre le problème à l'envers. C'est parce que nous savons que la mort est au bout du chemin, que la vie n'a pas de sens en elle-même, que la mort transforme notre vie en existence. C'est parce que nous savons que la vie est finie et que peut-être, il n'y en a qu'une, qu'il y a urgence à vivre. Cette conscience de la mort angoisse, mais en même temps elle est la condition première, fondamentale de notre existence.

Heidegger le souligne dans *Etre et temps* : le *Dasein* (traduit d'ordinaire par « être-là ») est un être de projet. Ce *Dasein* est

un être projeté dans le monde, à double titre : il naît sans rien demander, il est projeté dans ce monde à sa naissance. Il doit porter une vie qu'il n'a pas choisie. En revanche, Heidegger note qu'il est aussi un être de projet : il est tendu vers ce qu'il n'est pas, ce qu'il n'a pas. Le *Dasein* est un être tourné vers l'à venir, vers la possibilité. Or la mort signe la fin de tout projet, de toute possibilité. Elle est l'impossibilité de toute possibilité. La mort contrarie fondamentalement l'essence du *Dasein* : elle est le point de non retour qui annule toute possibilité, tout projet.

Or cette impossibilité de toute possibilité est précisément ce qui donne du sens, ce qui fait que le *Dasein* *ek-siste* : au sens littéral, il sort de lui-même, il est toujours « hors de ses gonds » comme le dit Heidegger. Ex-ister, c'est se mettre à distance de soi-même pour en même temps se penser dans un projet. Le *Dasein* ne coïncide avec lui-même que précisément quand il se pense comme hors de lui-même. Pas d'*ek-sistence* sans projet, donc : mais comment faire quand il n'y a plus de perspectives, ou qu'elles sont réduites ?

#### **4. L'existentialisme sartrien**

Lecteur de Heidegger qu'il contribue à populariser en France, Sartre en reprend de grands thèmes. La vie humaine se vit sous le mode de la conscience, qui s'ouvre sur un « grand vent », une « néantisation » d'elle-même quand elle cherche à s'observer elle-même.

De plus, si Dieu n'existe pas, il ne faut attendre de salut de ce côté-là. L'homme est esseulé. Cela implique qu'il a une profonde liberté d'action, mais dont il doit porter l'entière responsabilité. Ne pas la reconnaître, c'est se cacher derrière les circonstances, c'est être un « salaud ». L'existence au contraire demande à exercer sa liberté, en toute conscience, en faisant des choix et en assumant les responsabilités de ces choix. Les situations ne doivent pas être des excuses, même si elles conditionnent l'action. Ainsi Sartre soutient que même le

malade est encore libre : il peut choisir la suite de sa vie, comment il va se comporter. Il va même plus loin : la liberté n'est pas la simple capacité de faire des choix. Elle surgit avec l'obstacle. L'action décide de ce qui va définir l'individu : on ne naît pas lâche, ou courageux. Il n'y a que des actes lâches ou courageux. Celui qui agit s'auto-détermine comme lâche ou courageux. Exister, c'est donc choisir. En choisissant, l'individu se choisit lui-même. Exister a donc une dimension fondamentalement pro-active : il ne s'agit pas de se laisser vivre, ni de se laisser porter par les événements. Ce qui définit le sujet est bien plus que sa volonté : c'est son action.

## **5. Le temps de l'incertitude : assumer jusqu'au bout ? Une lecture d'*Une mort très douce* de Simone de Beauvoir**

En ces temps d'incertitude, nous pourrions nous demander si nous pouvons encore être des êtres de projet, tournés vers l'avenir, choisissant librement les actions qui nous déterminent et par là nous définissent ? Peut-on encore exister, quand c'est l'urgence vitale, l'impératif de santé qui prend le dessus ? Se maintenir en vie peut-il valoir comme projet d'existence authentique ? Faut-il s'adapter aux événements, quitte à ne plus garder le cap qu'on s'était fixé ?

### **Vivre à tout prix**

La vie elle-même porte son propre projet : vivre encore, pour vivre, pour sa descendance.

Dans *Une mort très douce*, Simone de Beauvoir relate les dernières semaines de sa mère mourante à l'hôpital. Jusqu'aux derniers instants, sa mère garde l'espoir de la guérison et d'un retour à la vie normale. Même dans les moments les plus difficiles, elle ne peut se résigner et crie « *Vivre ! Vivre !* » (p.92). Les médecins eux-mêmes s'étonnent de sa vitalité : « *Le docteur P. était perplexe : « Avec elle on ne peut faire*

*aucune prévision : elle a une telle vitalité ! » (p.83). Ils estiment même qu'elle peut tenir deux à trois mois de plus. Elle-même s'accroche : « Dans son visage desséché, ses yeux étaient devenus énormes : elle les écarquillait, elle les immobilisait ; au prix d'un immense effort, elle s'arrachait à ses limbes pour remonter à la surface de ces lacs de lumière noire ; elle s'y concentrait toute entière ; elle me dévisageait avec fixité dramatique : comme si elle venait d'inventer le regard : « Je te vois ! » Il lui fallait chaque fois reconquérir les ténèbres. Par lui elle s'agrippait au monde, comme ses ongles s'étaient agrippés au drap, afin de ne pas sombrer. » (p.91-92).*

A aucun moment elle n'envisage réellement sa propre mort, déplorant qu'une journée passée à dormir est une journée perdue : « *La samedi maman a dormi tout le temps : « C'est bien, lui a dit Poupette. Tu t'es reposée. » Maman a soupiré : « Aujourd'hui, je n'ai pas vécu. » (p.93).*

Ce sont les autres qui envisagent sa disparition, la voyant déjà comme un cadavre en sursis, une moribonde avec un corps en décomposition. Simone de Beauvoir voit elle-même des cliniques et des mourants partout, angoissée par l'idée que sa mère souffre et parte seule.

### **Le paradoxe du vivant**

Où est l'existence ici ? Dans sa ténacité à vivre, sa mère fait l'expérience de la densité du monde. Le moindre détail révèle une transcendance au-delà de l'immanence : « *L'espoir était le premier de ses besoins » (p.78) ; « ce qui nous a émues, ce jour-là, c'est l'attention qu'elle portait aux moindres sensations plaisantes : comme si à 78 ans elle s'éveillait à neuf au miracle de vivre » (p.60). Même âgée et se savant très malade, elle éprouve sentiment de révolte devant la mort, car elle ne sent pas prête à disparaître : « *Maman aimait la vie comme je l'aime et elle éprouvait devant la mort la même révolte que moi. » (p.108).**

Mais à quoi bon se révolter contre l'inéluctable ? Tandis que leur mère s'éteint, perdant peu à peu conscience, ses proches font l'expérience d'un entre-deux : le corps de leur mère toujours là, mais sa présence s'efface peu à peu. Devant l'inéluctable, l'idée de la disparition prend sens : « *Le soir, je l'imaginai morte, et j'avais le cœur chaviré* » (p.89). Simone de Beauvoir envisage aussi sa propre mort, la disparition de sa mère la renvoyant à la sienne.

### **La rencontre à la croisée des chemins**

Pourtant, cette expérience partagée, a priori dramatique, est le lieu d'une vraie rencontre : elle scelle la réconciliation de cette mère et de ses filles, qui retrouvent dans ces dernières semaines le lien étroit qui les unissait enfants. « *Je m'étais attachée à cette moribonde. Tandis que nous nous parlions dans la pénombre, j'apaisais un vieux regret : je reprenais le vieux dialogue brisé pendant mon adolescence et que nos divergences et notre ressemblance ne nous avaient jamais permis de renouer. Et l'ancienne tendresse que j'avais crue tout à fait éteinte ressuscitait, depuis qu'il lui était possible de se glisser dans des mots et des gestes simples.* » (p.90). La mort prochaine rapproche cette mère et ses filles, sous le signe de l'accompagnement bienveillant. Elles sont là les unes pour les autres, de manière indéfectible.

Leur mère est dans une dépendance totale vis-à-vis de ses filles et du corps médical, qui la veillent jour et nuit. Mais même dans cette situation, leur mère les soutient. Elle force l'admiration de ses filles par son courage et son abnégation, car jusqu'au bout, sa mère assume ce qui lui arrive : « *C'était aussi une forme de courage, chez cette spiritualiste guindée, que d'assumer avec tant de décision notre animalité.* » (p.65)

## Culpabilité et responsabilité face aux choix

Sans être responsables de ce qui arrive à leur mère, ses filles portent le poids d'une culpabilité et d'une responsabilité qui ne dit pas son nom : non pas sur sa mort, puisqu'on ne peut rien face à elle, mais sur les choix opérant sur ce qu'il convient de faire ou non par rapport à sa situation.

Choix médicaux en premier lieu : faut-il l'opérer ou pas ? Ce sera le choix de l'opération, mais qui se soldera par un échec. Simone de Beauvoir en retire un sentiment de culpabilité. Elle a l'impression d'avoir dupé sa mère, d'autant qu'elle lui a tu la gravité de son état : « *Son acharnement à guérir, sa patience, son courage, tout était pipé. Elle ne serait payée d'aucune de ses souffrances. Je revoyais son visage : « Puisque c'est bon pour moi. ». Je subissais avec désespoir une faute qui était mienne, sans que j'en sois responsable, et que je ne pourrais jamais racheter. »* (p.69).

Choix sociaux en second lieu : qui autoriser à venir la voir ? Comment organiser ses obsèques à venir... ?

Choix spirituels en troisième lieu : faut-il faire venir le prêtre pour son extrême onction, comme elle est très croyante et pratiquante ? Pourtant, à la surprise générale, elle ne veut pas le recevoir. Ses filles sont alors garantes de sa volonté et doivent répondre pour elle face aux autres de ce refus. Simone de Beauvoir essaie de comprendre ce paradoxe : « *La religion ne pouvait pas plus pour ma mère que pour moi l'espoir d'un succès posthume. Qu'on l'imagine céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort. »* (p.108).

Finalement, c'est un travail d'acceptation et non pas de renoncement qui se lit à travers ce récit. C'est aussi un rapport au respect : la mère force le respect de ses filles par son courage et son abnégation ; les filles se demandent en permanence comment respecter au mieux la dignité et la volonté de leur mère. Par là elles signent un lien d'affection et de bienveillance réciproques.

## **Ce que ce récit nous apprend : Exister par le regard de l'autre : conscience et mémoire**

Paradoxalement, dans ces derniers instants, la moribonde fait l'expérience de la valeur de la vie et de l'attention à l'autre, tandis que les vivants prennent conscience de la béance prochaine laissée par la mort de leur proche. La morte garde l'espoir de la guérison, tandis que les vivants angoissent des modalités et de la temporalité de la mort comme issue fatale. Les uns comme les autres, dans leurs perspectives, font l'expérience qu'exister est bien *ex – ister* ; être en dehors du lieu où on se trouve par une projection de la conscience réfléchissante.

La mémoire est elle aussi cruciale : Françoise de Beauvoir survit à sa propre mort par le récit de sa fille qui continue à la faire exister à travers la mémoire collective. Elle ne disparaîtra tout à fait lorsque plus personne ne se souviendra d'elle.

## **L'hôpital comme lieu d'expérience cruciale**

En même temps, ces perspectives sont le lieu d'une « expérience cruciale », au sens propre du mot : une rencontre de chemins, qui s'étaient séparés, se retrouvent « *hic et nunc* », ici et maintenant, à ce moment-là et à l'hôpital, avant d'à nouveau diverger. C'est peut-être pour cela que les séjours à l'hôpital sont si denses du point de vue existentiel : il y a une tension, une expérience cruciale qui s'y joue à chaque hospitalisation. Les risques sont plus ou moins élevés, mais l'hôpital est bien le lieu d'une arène, d'un combat de la vie contre la mort. Mais ce combat, où la vie accompagne la mort, la souffrance, en réalité c'est l'existence qui se rencontre elle-même dans la rencontre des différentes consciences qui se placent chacune sous le regard de l'autre, avec le même projet : que de cette rencontre naissent la guérison du corps et la paix de l'âme, conditions de la vie heureuse dans les philosophies antiques. Après tout, « *ex istere* », c'est aussi

sortir de, naître de, se montrer.

## 6. Le cap de bonne espérance

Au final, qu'attendons-nous de vivre, si ce n'est de vivre bien, jusqu'au bout, à tout instant ? Que l'issue soit certaine pour chacun d'entre nous, ce n'est finalement pas ce qu'il y a de plus important. Ce qui importe est comment nous écrivons ce chemin, en toute conscience, avec les données qui sont les nôtres, de manière à accomplir les qualités que nous portons au plus profond de nous. Car la vie ne suffit pas : encore faut-il exercer pleinement notre vertu, notre puissance d'agir. Cela ne peut se faire qu'avec du discernement et une relation affective et bienveillante les uns pour les autres, ce que les Grecs appelaient « *philia* ». Si les Grecs n'avaient le concept d'existence, ils en avaient déjà le sens.

### Bibliographie :

- Platon, *Phèdre* : le corps comme tombeau de l'âme
- Platon, *Phédon* : sur la mort de Socrate
- Aristote, *Ethique à Nicomaque*, I, 6 : sur la vie heureuse
- Aristote, *Invitation à la philosophie* : lettre qui synthétise sa vision de la vie bonne
- Augustin, *Confessions* : les affres de la conscience humaine face à sa finitude
- Pascal, *Pensées* : la misère de l'homme
- Spinoza, *Ethique* : sur le « conatus », l'effort du vivant pour persévérer dans son être ; le bonheur est atteignable par le déploiement maximum de la puissance d'agir, où le corps et l'esprit sont l'être vus sous deux points de vue différents.
- Heidegger, *Etre et temps* : sur ce qu'est être un *Dasein* », un « être-là »
- Sartre, *L'être et le néant* : notamment sur l'expérience du regard, lieu de l'intersubjectivité
- Simone de Beauvoir, *Une mort très douce* : le récit des dernières semaines de sa mère mourante à l'hôpital
- Simone de Beauvoir, *Pyrrhus et Cinéas* : réflexion sur la condition humaine d'un point de vue existentialiste

# La Dialectique platonicienne comme forme de *purification* du *Logos*

**Ruth TOLEDANO-ATTIAS**

Dr en chirurgie dentaire

Dr en Lettres et Sciences Humaines, DEA de philosophie

Cette étude concerne le travail effectué sur le langage par Platon dans la Grèce antique. La Cité est en train de se mettre en place avec son arsenal juridico-politique : une société neuve s'installe à côté de l'ancienne. De nouveaux concepts apparaissent. C'est dans le prolongement de ces bouleversements que la réflexion philosophique va opérer. Pour apprécier les apports inédits de la philosophie platonicienne, il faut conduire la recherche à « la frontière de l'ancien et du nouveau<sup>14</sup> ». Platon dénonce les pratiques purificatrices relevant de la superstition et de la magie. Aux 'souillures de l'âme' répondent des rituels qui auraient le pouvoir de la 'purifier' et de la soulager. C'est à partir de ce lieu que Platon entreprend « le procès de laïcisation de la parole » selon Marcel Detienne<sup>15</sup> ou « procès de neutralisation du langage et de la pensée » selon Henri Joly. Platon sera donc le philosophe qui purifie son « âme » **sans** le secours d'un rituel.

Dans le souci de passer d'une « parole de vérité » de type magico-religieux à un « discours vrai », Platon opère un véritable « renversement » de la Raison grecque, soumettant le *Logos* traditionnel au crible des méthodes cathartiques. Il tente ainsi de « purifier » le discours en dégageant le *Logos*

---

<sup>14</sup> Henry JOLY, *Le renversement platonicien*, Vrin 1994

<sup>15</sup> Marcel Detienne, *Les Maîtres de vérité* dans la Grèce archaïque. Agora. Pocket, 1994

de la gangue du sensible, du magique, de l'illusion et de la *doxa*<sup>16</sup>.

Les concepts d'âme et de *katharsis* hérités de la tradition magico-religieuse vont subir une transformation radicale et acquérir un nouveau statut. Platon reprend ces notions à son compte et les retravaille en en déplaçant le sens : il les vide de leur charge émotionnelle, passionnelle et les neutralise en leur conférant une nouvelle signification relevant du domaine intellectuel.

### **La « laïcisation » des concepts d'âme, divin et *katharsis***

Platon met en place une nouvelle technique de pensée en faisant subir à ces concepts une intellectualisation dont la connaissance constitue le moyen et l'enjeu. A partir de la notion de « dissociation de l'âme et du corps », Socrate et Platon font subir une véritable mutation au concept d'âme, d'abord, puis au concept de *katharsis* en se référant au *Logos* et à l'âme rationnelle. Le concept de *divin* sera réélabore pour en déplacer le sens.

#### ***L'âme = pensée***

L'âme doit déployer tous ses efforts pour se séparer du corps parce qu'il est le siège des sensations et des désirs, de la douleur et des plaisirs qui sont trompeurs et peuvent l'induire en erreur. Par ailleurs, Platon compare le corps à un « tombeau<sup>17</sup> ». Aussi l'âme doit-elle s'en dégager, se défaire de la gangue du sensible et se libérer pour acquérir son autonomie : « l'âme doit rompre autant qu'elle en est capable toute association comme tout contact avec le corps<sup>18</sup> ». En effet, « le corps suscite tumulte et confusion et

---

<sup>16</sup> La *doxa* est définie comme étant l'Opinion, changeante et fluctuante. Ce n'est pas une référence constante à laquelle on pourrait se fier.

<sup>17</sup> Platon, *Phèdre* 250c

<sup>18</sup> Platon, *Phédon* 65c

rend incapable de discerner le vrai<sup>19</sup> ». Or, une des raisons d'être du philosophe, c'est la recherche du vrai et la capacité de le discerner. Délivrée de la prison du corps, l'âme acquiert une autonomie qui la transforme en « *sujet de la connaissance* ». Elle va donc définir le lieu de son activité. C'est ce qui est précisé dans le *Phedon* : « quand c'est l'âme elle-même et seulement par elle-même qui conduit son examen, elle s'élançait là-bas vers ce qui est pur et qui est toujours, qui est immortel et toujours semblable à soi (...) dans la proximité de ces êtres (...) cet état de l'âme, c'est ce qu'on appelle *phronèsis*<sup>20</sup> ». Dans le registre platonicien, la *phronèsis*, c'est la pensée devenue sujet de la connaissance.

### ***Le divin, activité intellectuelle suprême***

L'âme qui examine les réalités immortelles et immuables s'apparente au *divin*. Par la voix de Socrate, le divin est défini comme « un objet pour l'intelligence qui possède une forme unique, qui est indissociable et toujours semblablement même que soi-même, voilà ce avec quoi l'âme offre le plus de ressemblance<sup>21</sup> ». L'âme est invisible mais stable au voisinage de l'intelligence, commente la philosophe M. Dixsaut. Dans un autre dialogue, Platon précise davantage sa conception de l'âme ainsi que le domaine d'activité qui l'attire. Il faut, ajoute-t-il, « porter nos regards sur la direction de son amour pour la *sophia* et réfléchir aux objets auxquels elle s'attache, à quelles sortes de fréquentations elle aspire en raison de sa parenté avec le divin comme avec l'immortel et avec l'éternel<sup>22</sup> ».

L'on sait désormais que son domaine d'activité est purement intellectuel puisqu'il fait référence à la *sophia* qui une activité noétique, intellectuelle et elle est, pour l'âme, « un objet d'étude suprême », son *mégiston mathèma* (en grec).

---

<sup>19</sup> Platon, *Phedon* 66a

<sup>20</sup> Platon, *Phedon* 79d

<sup>21</sup> Platon, *Phedon* 80b

<sup>22</sup> Platon, *République* X, 611 d-e

On aura reconnu que le « *mathèma* » appartient au registre des réalités intellectives abstraites, faisant de l'âme un principe de connaissance qui lui donne la capacité de vivre dans la proximité des *êtres réels*. Le statut des êtres réels est lui-même redéfini : bien qu'invisibles, ces êtres ont une réalité, ils ont acquis un statut ontologique.

Par ailleurs, le glissement de sens s'opère aussi sur la notion de *divin* : ce qui est divin est immortel et il est objet pour l'intelligence. Désormais, *divin* signifie *Nous* ou *Intellect* qui n'a d'amour que pour la *Sophia*, la science théorétique.

L'équivalence âme-pensée, intellect-divin accomplit le procès de laïcisation de ces concepts.

### ***La Katharsis : 'purification'***

Le concept de *katharsis* subit également une intellectualisation qui consiste en un véritable « renversement » de cette notion. Le point crucial est repéré autour de la mort : à la dénomination de la mort comme *thanatos* est substituée une « définition rationnelle dépathétisante de la mort comme séparation<sup>23</sup> », « déliaison (...) action de séparer<sup>24</sup> ». Socrate met l'accent sur la conduite du processus de la nouvelle « purification lorsqu'il reprend : « Mais une purification (...) n'est-ce pas justement ce qui se dit dans le *Logos* : séparer le plus possible l'âme du corps, l'habituer à se rassembler elle-même, en elle-même, en elle-même autant qu'elle le peut (...). Donc, ce que précisément, on nomme mort, c'est une *déliation* et une séparation de l'âme d'avec le corps ?<sup>25</sup> ». Par conséquent, « la fonction de purification et le sens de la mort convergent en un même *Logos* qui prononce la séparation de l'âme d'avec le corps<sup>26</sup> ». Cette séparation est « la condition de toute connaissance » : ainsi, l'âme saisit la vérité dans l'acte

---

<sup>23</sup> Platon, *Phédon* 64c

<sup>24</sup> Platon, *Phédon* 67d

<sup>25</sup> Platon, *Phédon*, 67d

<sup>26</sup> Platon, *Phédon*

de raisonner. La purification n'est plus une affaire de pratiques et de rites, mis une affaire de réflexion *purifiée*, de parenté avec l'intelligence et l'intelligible : sous sa nouvelle acception, elle appartient désormais au domaine philosophique.

La pensée doit se débarrasser de tout ce que le corps induit en elle de fausseté et non plus d'impureté.

La « **purification**<sup>27</sup> » est cet effort constant pour rester au contact des vérités intelligibles : c'est « un exercice de pensée qui trie les données, discerne, discrimine entre le vrai savoir et le pseudo-savoir. Le *vrai* constitue en réalité une purification de la pensée par elle-même, un moyen de purification<sup>28</sup> ». Elle est devenue une technique de pensée puisqu'elle réside dans l'acte de raisonner et de discerner le vrai. L'équivalence entre *pur, sans mélange, vrai* est posée. L'énoncé est encore plus clair lorsque le philosophe relie les différents concepts auxquels il a attribué une nouvelle définition : « le vrai, le divin, c'est cela que l'âme recherche et la connaissance sur les êtres réels, *ce qui est*, les *eidè*<sup>29</sup> ». Les *Formes* sont des objets de connaissance. En *République* V, Socrate explique que le philosophe se distingue par le fait que sa préoccupation ne porte que sur « la beauté elle-même<sup>30</sup> » et il distingue entre la 'forme unique' et les choses multiples qui y participent. Julia Annas explique que « la connaissance ne porte que sur *ce qui est* et l'opinion sur ce qui n'est pas<sup>31</sup> ».

---

<sup>27</sup> Remarque concernant les termes de 'purification' et 'discrimination' : dans le contexte contemporain, ces termes sont chargés très négativement d'autant plus que leur emploi est lié à des êtres humains. Mais, attention ! Au moment où la philosophie rationnelle se met en place, les termes concernent le domaine de l'Intellect. C'est sur le **langage** que le travail intellectuel opère pour donner une nouvelle définition à des concepts hérités de la tradition puritaine dont les philosophes cherchent à se dégager.

<sup>28</sup> Platon, *Phédon* 69c

<sup>29</sup> Platon, *Phédon* 84a

<sup>30</sup> *République* V, 476d

<sup>31</sup> Julia Annas, *Introduction à la République de Platon*, p248, PUF 1994

On constate que la notion de *katharsis* s'est déplacée du domaine religieux au domaine philosophique. Le « renversement platonicien » a fait de la purification une technique de pensée qui est un mouvement de reprise de la pensée par elle-même. La dialectique est alors un exercice de purification de la pensée par elle-même et la « faculté dialectique est la « faculté d'aimer le vrai<sup>32</sup> ».

### **La dialectique platonicienne est une recherche du vrai et de la définition**

C'est d'ailleurs autour de la recherche du *vrai* et de sa « discrimination » que s'articulent les dialogues qui présentent la dialectique platonicienne comme une méthode cathartique. Discriminer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, le réel du simulacre et de l'illusion : telle est la tâche du philosophe quand il pratique la science la plus haute : la Dialectique. L'analyse des différentes méthodes de purification du *Logos* s'accomplit par la recherche de la « notion commune », la théorie des *Formes* comme « causes » pour démontrer « l'immortalité de l'âme ». La discrimination entre le vrai savoir et le faux consiste à trouver une définition au sophiste pour le distinguer du philosophe, la différenciation entre le sophiste et le politique afin de trouver une définition de ce dernier. La discrimination et la différenciation seront faites à partir de l'analyse de la *mimèsis*, l'analyse des ressemblances et différences. Les différentes méthodes de purification du discours ou *Logos* sont repérées à partir de l'étude de quelques dialogues.

- *L'Hippias majeur* est un modèle de dialogue réfutatif dans lequel Socrate pratique la réfutation ou *Elenchos*. L'objet du dialogue réside dans les multiples tentatives de définir le

---

<sup>32</sup> Platon, *Philèbe* 58d

Beau. Socrate s'oppose à un sophiste nommé Hippias qui prétend enseigner « l'art de la parole » à des jeunes gens riches. Il l'invite, non sans ironie, à rechercher « ce qu'est le beau<sup>33</sup> ». Socrate ouvre l'alternative entre l'être et l'apparence de l'être<sup>34</sup> mais il se rend compte que son interlocuteur est incapable de sortir du paraître. La recherche du « qu'est-ce que c'est » ou *Ti esti* (en grec) s'enlise à cause de l'incompétence de l'interlocuteur ou, peut-être, à cause de Socrate lui-même qui s'auto-réfute par le biais de son *daïmon*<sup>35</sup> parce que ses démonstrations s'engagent dans de fausses bonnes pistes ou que ses idées s'avèrent être fausses. Il semble que ce dialogue représente une démonstration, par l'absurde, de la nécessité qu'il y a à éliminer l'ignorance qui s'ignore et à se rendre compte des fausses bonnes idées ou pistes.

- Dans le *Phedon*, il s'agit de démontrer l'immortalité de l'âme, devenue « pensée ». En posant l'équivalence entre *pur, sans mélange, vrai, immortel, divin*, l'âme acquiert un nouveau statut qui la propulse dans le domaine des réalités intelligibles, domaine d'activité *noétique* ou théorétique. Si la mort est *déliation* de l'âme et du corps, le philosophe recrée les conditions de cette déliation en se détachant le plus possible de la sphère sensible. Il exerce une purification de sa pensée par l'exercice même de sa pensée, au contact du vrai.

---

<sup>33</sup> Platon, *Hippias*, 286d

<sup>34</sup> Platon, *Hippias*, 294a

<sup>35</sup> Remarque concernant le *daïmon* et particulièrement le *daïmon* de Socrate : ce *daïmon* est un « soi occulte », un double intérieur hérité de la tradition chamanique antérieure et retravaillé par le philosophe. C'est une espèce d'esprit directeur sublime, une forme de double intérieur rationnel et non une puissance extérieure qui dicterait ses actes à un homme, le rendant irresponsable de ses actes. Platon postule que l'âme choisit son propre guide.

Dans ce dialogue, Socrate déclare que « ceux qui philosophent droitement s'exercent à mourir<sup>36</sup> ». Cette phrase n'est pas une invitation au suicide ; le philosophe se préparant à la mort s'efforce de délier son âme du corps parce que « l'âme se laisse conduire par le *Logos* et n'en sort jamais : le vrai, le divin, ce qui n'est pas objet d'opinion, c'est cela qu'elle considère<sup>37</sup> ». Le *divin*, on le sait, est assimilé à l'intelligible et ici, il est articulé avec le *vrai*. Pour accéder au vrai, Socrate le philosophe, « l'amoureux de la pensée le réfugie dans les *logoi*<sup>38</sup> » car « le vrai constitue en réalité une purification et la pensée par elle-même un moyen de purification<sup>39</sup> ». La fuite vers les *logoi* a affecté les choses d'une vérité qu'elles n'avaient pas au départ. Qui plus est, « les *logoi* saisissent les *êtres réels* dans leur vérité », c'est à dire les « discours rationnels et signifiants ».

C'est là que s'opère le « renversement » : Selon A. Jaulin, « le *logos* est au centre du dialogue, le discours sur l'âme est un discours sur le *logos*. L'immortalité de l'âme ne vaut que par le discours su *logos*<sup>40</sup> ». Le passage du *percevoir* au *concevoir* impliquait une perception sensible et aboutissait à une reprise conceptuelle par le biais de l'anamnèse. Est donc posée l'hypothèse des *Formes* intelligibles comme objets de pensée et seuls êtres intelligibles. La *katharsis* a opéré : il en a résulté un puritanisme de la connaissance, évident dans le *Phedon*.

Ce dialogue pose l'hypothèse des *Formes* (ou *Eidè*) comme « causes » ; par sa fuite vers les discours rationnels et à la recherche de la cause, Socrate détermine de *choix de la position intellectualiste* qu'il effectue. C'est pourtant ce dialogue qui prête le plus le flanc aux interprétations spiritualistes à cause du mythe de la réincarnation qui y est exposé.

---

<sup>36</sup> Platon, *Phedon*, 67c

<sup>37</sup> Platon, *Phedon*, 84 a-b

<sup>38</sup> *ibid* 99e

<sup>39</sup> *ibid*, 69c

<sup>40</sup> A. Jaulin, « L'âme et les éléments », Cours SED, 1993-1994, Toulouse le Mirail

Les dialogues suivants, le *Sophiste* et le *Politique* présentent des modes de définition par discrimination et différenciation des notions par la méthode dichotomique des divisions à laquelle il adjoint l'emploi de *paradigmes*. Si la différenciation du philosophe et du politique s'accomplit par l'analyse de la *mimésis* qui les fait ressembler au plus redoutable des imitateurs, la méthode dialectique par divisions par « genres et par espèces » aussi longue et fastidieuse soit-elle, vise à trouver la définition et à rendre meilleur dialecticien.

- Dans le *Sophiste*, l'objet essentiel est de discerner le genre sophiste du genre philosophe par le jeu des apparences ; la *doxa* les confond, bien que soit affirmée la différence de valeur entre eux. La question du 'qu'est-ce que c'est' est mise en rapport avec la question du *logos*. Le sophiste appartient au genre 'imitation', il convient de le distinguer de ceux avec lesquels il pourrait être confondu. Un modèle réduit sera utilisé dans l'intention de faciliter la recherche : le paradigme. La chasse est le premier modèle choisi. Les dichotomies visent à définir par éliminations successives. Le sophiste pratique la chasse à l'homme, c'est un vendeur de connaissances qui propose une forme de savoir qui s'apparente plus à « l'ignorance qui s'ignore » qu'au véritable savoir scientifique. Le second paradigme est pris dans le secteur des métiers qui s'exercent dans le domaine domestique tels que « cribler, filtrer, vanner, carder, trier » ; tous ont pour finalité l'art de trier, discerner, discriminer, distinguer. L'objet de cette recherche est de la « séparer distinctement » des autres formes de purification. Il y a là une transposition du vocabulaire de l'épuration des métaux au domaine philosophique. Ce qui est précieux est ce qui reste quand tout ce qui est mauvais ou inutile est éliminé. L'analogie entre l'épuration des métaux et l'épuration de la pensée opère à ce niveau : il s'agit de débarrasser le savoir

ou les formes de raisonnement de toute forme de fausseté. La purification la plus indispensable vise à éliminer l'ignorance. Entre le sophiste et le philosophe, il existe une ressemblance que le sophiste exploite avec beaucoup d'habileté : là apparaît le danger de confusion et l'impérieuse nécessité de les distinguer, débusquer l'imposteur sous le faux-semblant. D'où la nécessité d'utiliser un troisième paradigme qui sert à analyser la notion de ressemblance et va exprimer la distinction entre 'l'image' et le 'simulacre'. La discrimination se fera après un détour par la question de l'*Être* : il s'agit de démontrer que le *faux* existe. Le faux est alors le sophiste qui sévit dans la Cité athénienne et il convient donc de le distinguer du vrai philosophe qui, lui, n'a qu'une seule certitude, 'savoir qu'il ne sait pas'.

- Dans le *Politique*, le détour consiste à faire être la *juste mesure* qui caractérise le vrai politique et le définit. La définition de l'homme politique comme « pasteur du troupeau humain » s'engage à partir d'une classification des techniques ou sciences pour préciser celle qui est propre au politique. L'on procède par une série de dichotomies à la suite desquelles on constate que des fautes logiques ont été commises ; il importe donc de diviser « par espèces ». Une définition est obtenue mais elle est jugée insuffisante. Platon convoque alors une série de mythes<sup>41</sup> pour tenter de corriger

---

<sup>41</sup> Remarque sur le statut du mythe dans l'œuvre de Platon : Les mythes sont des récits fictifs, des fables qui ne doivent pas être pris au sérieux mais ne doivent pas être utilisés dans l'éducation des enfants. Dans le dialogue, *le Politique* 277c, Platon précise que le mythe s'adresse à ceux qui ont besoin « d'une représentation matérielle » et sont donc incapables de conceptualiser. Cependant, est porteur de sens même si ce sens est véhiculé par des images ; ce sens doit être interprété car il suggère du « probable », selon G. Droz. Le mythe définit le domaine du vraisemblable, de la croyance par rapport à la certitude de la science, selon J.P. Vernant. Platon rejette les mythes mais il les réutilise en les détournant à ses propres fins, les vide de leur sens et leur donne une nouvelle interprétation en accord avec les nouvelles théories qu'il met en place.

la dichotomie mal faite puis il les révoque tous au motif qu'ils ne sont pas pertinents pour poser la question du politique. Ni les premières dichotomies ni le recours aux mythes n'ont fait progresser la recherche de définition. La recherche se poursuit avec la proposition d'une nouvelle méthode, l'utilisation d'un paradigme.

Lorsqu'on traite de sujets difficiles, la règle du paradigme consiste à transposer la difficulté en s'exerçant sur des sujets plus faciles. C'est là que l'un des personnages du dialogue propose le 'paradigme des paradigmes', l'exemple des *lettres et des syllabes*. C'est le modèle de base auquel se réfèrent les auteurs dans l'élaboration de leur pensée. L'auteur précise que « ce qui constitue un paradigme, c'est le fait qu'un élément, se retrouvant le même dans un groupe nouveau et bien distinct, y est interprété et identifié dans les deux groupes, permet de les embrasser dans une *notion unique et vraie*<sup>42</sup> ». D'après le *Théétète*, (un autre dialogue platonicien), la lettre est le paradigme de l'élément et la syllabe, celui du tout. Ce sont ces deux groupes qui permettent d'aboutir à « une théorie de la définition désignée ici comme 'notion unique et vraie'<sup>43</sup> ».

Dans le *Politique*, le paradigme du tissage facilite la recherche par « l'art d'assembler et de séparer » qui le caractérise. Par l'emploi de cette métaphore, on aura reconnu les deux opérations essentielles de la *dialectique* : la synthèse et l'analyse, c'est à dire les deux opérations essentielles de la dialectique, les deux modes du raisonnement logique. Des dichotomies et de l'usage du paradigme, il résulte une définition du tissage comme « *l'art d'entrelacer la chaîne et la trame*<sup>44</sup> ». A cette définition du tissage, il semble opportun de rappeler ce qui est dit à ce sujet dans le *Théétète* : « De même les noms des éléments deviennent, une fois tissés ensemble, une définition : car des

---

<sup>42</sup> Platon, *Politique*, 278c

<sup>43</sup> Cf A. Jaulin, « L'âme et les éléments ». *ibid.*

<sup>44</sup> Platon, *Politique* 283b

mots tissés ensemble, c'est ce qu'est une définition<sup>45</sup> ». La distinction de la chaîne et de la trame puis leur assemblage par le royal tisserand préparent la définition du roi, « grand assembleur<sup>46</sup> ». Quant à la définition du « royal tisserand », elle est donnée en faisant un détour pour faire être la « juste mesure ». Scientifiquement, elle est la source de légitimité du politique.

*La méthode dialectique comme méthode cathartique* a éliminé le pseudo-philosophe et le pseudo-politique par la méthode de divisions et de paradigmes et surtout par l'analyse des ressemblances et différences résultant de l'analyse mimétique qui a permis l'ultime différenciation.

- Le **Banquet** est le dialogue donné comme l'exemple classique de la dialectique platonicienne. La dialectique de l'*Amour* (ou *Eros*) en tant que méthode philosophique va montrer la dialectique platonicienne comme méthode cathartique. Pressé de faire l'éloge de l'Amour, Socrate s'engage à définir l'Amour par la voix de Diotime, la prophétesse. Ce statut l'apparente au *divin* dont on sait que, pour Platon, c'est le domaine du *Nous* c'est à dire de l'intelligible. C'est donc par la voix de l'intelligence que ce discours va être prononcé.

Le lieu de son discours est repéré dans le domaine de la connaissance dont elle détermine les différents modes : le savoir, l'ignorance et, entre les deux, le mode intermédiaire qui n'est pas encore un savoir, lequel consiste à « juger droit et rendre raison de ce jugement<sup>47</sup> ». C'est alors que s'engagent les différentes étapes de la recherche de définition de l'Amour. Il y aurait une analogie entre les différents modes de la connaissance et l'Amour faisant de ce dernier « quelque chose d'intermédiaire entre les deux contraires », ni bon ou beau, ni mauvais ou laid. A la

---

<sup>45</sup> Platon, *Théétète* 202b

<sup>46</sup> *Politique*, 305e

<sup>47</sup> Platon, *Banquet* 202a

deuxième étape de la définition, Amour est intermédiaire entre mortel et immortel<sup>48</sup> ». Or, il s'avère que « Amour désire ce qui lui manque », c'est donc un chercheur parti à la recherche de ce qui lui manque. Quel est donc l'objet de son désir ou de sa recherche ?

Dans le but d'élucider la nature intermédiaire d'Eros, Diotime-Socrate va faire un détour par le mythe dans le but d'expliquer en quoi Amour est un « grand *daïmon* » et dans lequel elle évoque le mythe de la naissance d'*Eros* et sa généalogie. De son père, *Poros* ou Expédient et de sa mère, *Penia* ou pauvreté, il semble qu'il ait une nature intermédiaire entre ces deux pôles. En dressant son portrait, il apparaît qu'il présente de grandes ressemblances avec le sophiste dont il va falloir le différencier. Hormis l'objet de ses recherches, « les choses belles et bonnes », c'est tout le portrait du sophiste.

L'opération de purification intéresse alors la caractérisation du chercheur, « chasseur habile, « embusqué », appelé *Eros*, « intermédiaire » entre les deux pôles de la connaissance, entre savoir et *doxa* mais néanmoins « passant sa vie à philosopher<sup>49</sup> ». La détermination par la connaissance singularise ce chercheur, apparentant la dialectique d'Eros à celle du philosophe dont l'activité consiste à épurer le discours par la recherche du Vrai. Amour doit philosopher pour s'ouvrir l'accès à la *sophia* ou connaissance théorique. Elle est le moyen par lequel il pourra atteindre l'objet de son désir : l'immortalité selon l'âme par la création d'œuvres selon l'esprit.

La dialectique de l'Amour ou « initiation au Beau » passe par trois étapes : le travail de rénovation des connaissances par l'étude, réparatrice de l'oubli ; le rapport à la pensée et l'initiation proprement dite vers la connaissance de l'Idée unique ou Essence du Beau. On revient ici sur des thèmes importants, l'immortalité de l'âme ou de la pensée, la théorie

---

<sup>48</sup> ibid, 202d

<sup>49</sup> Platon, *Banquet*, 203 d-e

des *Formes* ou *Eidè*. La conception de l'*Idée unique* est l'étape ultime de l'*ascension érotique* ou *dialectique* qui n'a été rendue possible que par l'exercice de purification du *Logos*. Il en résulte que l'initié à la dialectique amoureuse authentique est identique au vrai philosophe parce que leur activité s'exerce dans le domaine théorique, le domaine intelligible, domaine de la pensée abstraite et de l'intelligence, traquant le faux sous ses multiples aspects et le dissociant du vrai, du réel.

Le portait d'Eros philosophe ressemble à celui de Socrate dont la préoccupation principale est la recherche du Vrai et dont la seule certitude consiste à savoir qu'il ne sait pas.

# La connaissance éthique

**Laurent PIETRA**

Docteur en philosophie

Membre associé au Sophiapol de l'Université Paris-Ouest Nanterre-La - Défense ;

Intervenant pour l'Institut Emmanuel Lévinas

Le déchaînement des persécutions et des massacres au XX<sup>e</sup> siècle a engendré une vaste réflexion sur les processus victimaires et une mise en œuvre d'actions, de politiques de préservation des droits humains universels, qui ont en commun un souci des victimes. Les crises qui secouent nos sociétés en ce début de siècle, les périls qui se profilent font redouter des réactions qui engageraient des masses d'individus dans de nouveaux processus d'accusations mensongères, de persécution, dans de nouvelles quêtes de boucs émissaires, là où l'imagination de maux futurs fait chercher les auteurs de mal. Lutter contre ces processus nécessite de les comprendre, de les expliquer pour en désamorcer les mécanismes, car on ne peut agir adéquatement qu'à la mesure d'une connaissance adéquate. La connaissance, même relative, de ce qui est appelé bien et mal est alors requise. Mais bien et mal sont-ils des concepts ou des dénominations qui recouvrent une illusion ? Si on souhaite élaborer des concepts de bien et de mal, il faudra tout au moins écarter les représentations qui empêcheraient leurs définitions. Ces concepts ressortissent à une connaissance éthique ou morale, vocables interchangeableables, dans la mesure où le terme latin est la traduction cicéronienne du terme grec.

Plusieurs opinions opposées font obstacle à une élaboration des concepts de bien et de mal : pour ceux qui pensent qu'on peut discerner avec certitude le bien et le mal, si on connaît le bien et le mal, cela signifierait qu'il existe un bien et un mal en soi, absolus ; à l'inverse, si le bien et le mal sont des anthropomorphismes, il n'y aurait ni bien, ni mal,

tout au plus pourrait-on parler de bon et de mauvais. En outre, s'il existait un sens ou une conscience moraux, les êtres humains devraient être incapables de commettre les atrocités que nous connaissons ; enfin, s'il existe des comportements moralement qualifiables, pouvons-nous être assurés d'une spécificité du domaine moral ? Si une universalité et une nécessité sont attachées aux définitions morales, éthiques, ces définitions doivent pouvoir être retrouvées, sous une forme ou une autre, tout au long de l'histoire de la philosophie et plus généralement des sagesses humaines.

Si on se rapporte alors au commencement de la philosophie et si on suit le modèle de définition donné par Platon dans le *Ménon*, le bien ou le mal vont toujours avec une action : ils ne peuvent être ni des choses, ni des personnes, ni des actes ; ils ne s'expriment ni comme noms, ni comme verbes mais adverbialement. C'est dire qu'ils sont toujours relatifs à un acte, une personne, des circonstances, des buts, des intentions, des causalités : en tant que tels, on peut les établir avec une relative certitude, dans chaque cas. Cette singularité des cas nous renverrait alors à une contingence, à une éthique où on pourrait théoriser des principes d'une grande généralité, sans jamais pouvoir trancher *a priori* pour chaque cas singulier. Ce caractère mixte des réalités morales rendrait compte des éléments irréfutables d'une théorie morale comme du caractère nécessairement relatif des jugements, des choix qui s'exercent singulièrement dans le domaine moral.

En revanche, pour intégrer dans une conception générale des sciences les éléments irréfutables d'une philosophie morale, on peut certes suivre le modèle d'une éthique aristotélicienne, en reprenant l'hypothèse d'une contingence locale et d'un ordre global, mais cette contingence ne peut évidemment plus être liée à un système ptolémaïque géocentrique ; cela suppose alors d'élaborer une définition de la science où on parviendrait à concilier les

exigences d'universalité et de nécessité avec l'histoire des sciences et les concepts de contingence et d'évolution. Cette définition devrait se confronter aux définitions de la science élaborées par Aristote, Popper et Bachelard en remplaçant « réfutable » par « discutable », dans le but d'intégrer toutes les formes de sciences, laissant place à la certitude comme à l'incertitude, là où ce qui est discuté peut s'avérer soit réfuté, soit irréfutable.

## **La définition de la science**

La philosophie ne peut plus séparer comme Aristote le faisait le domaine du contingent de celui du nécessaire pour séparer théorie et pratique ; c'est l'univers entier qui est devenu l'équivalent du monde sublunaire, mais à l'inverse, la contingence peut désormais être théorisée et mathématisée. La relativité du mouvement, de Galilée à Einstein, a renversé le principe interne d'explication des Anciens (*l'eidos*), comme l'avait noté Henri Poincaré, la « loi » est devenue une relation constante entre des éléments modélisables, quantifiables ; comme l'a souligné Ernst Cassirer, la « fonction » a remplacé la « substance ». La contingence aristotélicienne supposait certes l'ordre global, la nécessité, introduisant seulement des bifurcations locales pour les séries causales, résultant seulement de l'encombrement inhérent à la zone cosmique centrale, sublunaire ; ces bifurcations n'empêchaient pas la constitution d'une véritable science de la nature, d'une physique, mais la réduisaient pour l'essentiel à une science discursive, non mathématique. Les outils logiques, mathématiques, les modèles et les puissances de calcul nouveaux ont permis de logiciser, de mathématiser des domaines entiers, censés relever naguère du « hasard », du « chaos » ; en droit, aucun domaine ne peut être *a priori* soustrait à la logicisation, ni à la mathématisation, fussent-elles partielles.

Les découvertes scientifiques, les refontes, les réfutations des théories nous contraignent ainsi à penser un univers comprenant différents niveaux, différentes échelles, où les phénomènes sont réversibles ou irréversibles suivant les niveaux, évolutifs à différents rythmes selon les échelles ; si nous observons la relativité d'un niveau à un autre, nous peinons souvent à comprendre cette relativité et comment un niveau s'articule à l'autre à partir de principes hétérogènes ; ceci rend nos connaissances incertaines ; elles contiennent toutes un « doute potentiel ». La décomposition du complexe en simple nous fait découvrir une nouvelle complexité d'un autre ordre. On pourrait arguer que la science antique, qui croyait détenir une vérité définitive sur la structure du cosmos, renvoyant les progrès de la connaissance à une descente dans les détails innombrables, avait une conception assez simple et fixe du réel, alors que notre conception d'une réalité évolutive est conjointe à notre conception d'une histoire des sciences, d'une réfutabilité des théories scientifiques ; ceci pourrait conduire à renvoyer dos à dos chaque concept de science, en observant que nous définissons le statut du réel en fonction du statut de notre connaissance, ne faisant qu'accuser ainsi notre ignorance.

Le concept de contingence aristotélicien semble ici opératoire : rien n'empêche de penser un ordre à un niveau qui intègre en lui un désordre local ; le déterminisme peut intégrer un indéterminisme ; l'indéterminisme au sein d'un groupe peut très bien correspondre à un déterminisme strict à l'échelle du groupe entier. L'évolution d'un phénomène peut aussi inclure une plus grande stabilité à un niveau inférieur. La connaissance du réel progresse d'autant plus qu'elle repère les présupposés irréflechis et les abandonne. Notre connaissance du réel se complexifie et le plus raisonnable est de rendre compte de cette complexité sans tenter de la réduire de façon simpliste soit à un seul principe, soit à une illusion due à notre ignorance constitutive. La conception d'une réalité simple et fixe comme une défiance radicale à

l'égard de nos capacités de connaissance objective échoueraient à nous faire comprendre et la complexité du réel et l'histoire des sciences qui marque les progrès de la connaissance humaine, ainsi que des technologies correspondantes ; les conceptions d'une réalité fruit du hasard ou d'une science qui se résumerait à un jeu de l'esprit rendraient incompréhensibles les sciences logiques, mathématiques ainsi que la moindre maîtrise technologique.

Comment expliquer à la fois les réussites technologiques et la réfutation des théories qui ont rendu possibles ces réussites ? Nous connaissons adéquatement des structures du réel et nous pouvons agir sur ce que nous connaissons adéquatement ; mais aussi adéquate soit une connaissance humaine, elle ne saurait être que partielle ; notre maîtrise technologique n'est donc que partielle (ce qu'atteste suffisamment l'expérience) : en agissant sur ce que nous connaissons, nous maîtrisons une part du réel, les relations que nous connaissons, ce qui assure la réussite de ce que nous visons, mais nous agissons alors sur des éléments, des processus que nous ignorons et ceci produit des conséquences que nous comprenons plus ou moins longtemps après (nos problèmes écologiques par exemple : le réchauffement climatique...). Une théorie scientifique est une connaissance partielle du réel qui sera réfutée par une autre théorie plus englobante plus adéquate, qui remplace la précédente en expliquant pourquoi elle parvenait à expliquer les phénomènes comme elle le faisait et échouait à expliquer ce que parvient à élucider la nouvelle théorie ; à cette connaissance partielle correspond une maîtrise technique qui commence par la maîtrise des dispositifs expérimentaux visant la vérification ou corroboration des hypothèses théoriques.

Certes, une théorie peut renverser les principes fondamentaux de la théorie précédente, mais pour être acceptée, elle doit nécessairement expliquer l'ancienne validité de la précédente, sa capacité à permettre des

découvertes scientifiques, produire des avancées technologiques, ainsi que ses échecs. Ainsi, par exemple, les équations de Newton peuvent être un cas particulier des équations d'Einstein, là où un membre de ces équations tend vers 0 (un espace euclidien peut être un espace local d'un espace non-euclidien, puisque localement la courbure d'un espace courbe est nulle); plusieurs principes théoriques fondamentaux des deux physiques s'excluent, mais on peut toujours faire des calculs précis avec la théorie newtonienne (on continue ainsi de l'enseigner au lycée).

Comment interpréter ce caractère réfutable de théories scientifiques qui interdit de penser un progrès cumulatif semblable aux mathématiques ? Devons-nous rejeter la définition aristotélicienne de la science par l'universel et le nécessaire et souscrire à une définition par la réfutabilité des théories scientifiques ? L'une rend compte des vérités scientifiques irréfutables, l'autre rend compte de l'histoire des sciences ; elles semblent reposer sur des conceptions opposées. Comment concilier les deux aspects réfutable et irréfutable des sciences sans sacrifier l'un à l'autre ? Répondre à cette question permettrait en outre de donner un statut épistémologique solide aux sciences humaines, ainsi qu'à d'autres pensées dont le caractère de connaissance peut paraître douteux, qu'on pourrait nommer des connaissances incertaines.

Si nombre d'énoncés scientifiques correspondent à l'exigence d'universalité et de nécessité, la définition de la science doit aussi satisfaire à cette même exigence, puisque cette définition est, par définition, nécessairement scientifique ; elle doit s'appliquer à elle-même. La cohérence est la condition nécessaire mais non suffisante de sa vérité. En revanche, cette définition ne concorde pas avec l'histoire des sciences, et conduirait à rejeter hors du champ de la science au sens strict une partie considérable des sciences, même les plus certaines. Plus important, cette définition ne permet pas de saisir comment et pourquoi des énoncés qui

passaient pour universels et nécessaires, définitifs, ont été réfutés, rendant incertains les fondements des sciences. Les réfutations successives de théories qui semblaient avoir atteint le plus haut degré d'objectivité semblent disqualifier la définition de la science par l'universel et le nécessaire. Conserver cette définition semble contraindre à réserver le mot science à des disciplines abstraites, saisissant des objets non concrets, dont le rapport avec la réalité concrète devient d'autant plus obscur qu'elles paraissent en même temps fournir des outils, des méthodes, des modèles d'une grande puissance pour l'investigation et la compréhension du réel.

On pourrait retenir cette antique définition au titre d'un idéal régulateur qui trouverait son application complète dans des disciplines scientifiques à la mesure de leur abstraction, qui ne concerneraient que des objets pensés, non concrets ; cette exigence serait alors d'autant moins contraignante, d'autant plus relative qu'on entrerait dans des domaines où les théories doivent être corroborées par des dispositifs expérimentaux. Cette option n'est pourtant pas satisfaisante pour s'assurer de la cohérence de la définition de la science, et la simple réponse à la définition du caractère commun à toute science ne peut être donnée. Toute science tombe alors dans l'incertitude, et en toute rigueur, il n'y aurait de connaissance qu'incertaine. Comment hiérarchiser alors nos connaissances ? Le perspectivisme pourrait seul supporter une telle incohérence ; on pourrait même s'étonner qu'il y eût quoi que ce soit de compréhensible ; les sciences seraient des arts rationnels, où tout l'art serait d'avoir toujours raison.

Si nous faisons le choix de la réfutabilité comme critère de scientificité, nous gagnons une description adéquate de l'histoire des sciences et une arme puissante contre les discours qui se croient vrais parce que prétendument irréfutables ; les arguments, les parades visant à sauver par tous les moyens une théorie, le rétablissement d'une cohérence apparente face à des critiques dirimantes, le

choix des éléments du réel qui confortent une perspective théorique et le rejet des éléments qui la contredisent nous alertent en effet sur le degré de scientificité de discours et de méthodes qui tentent d'y prétendre. Cependant, si nous définissons la science par la réfutabilité, cette définition, si utile soit-elle, ne peut s'appliquer à elle-même sans entraîner une incohérence qui la disqualifie : une telle définition de la science devrait être réfutable. Un simple raisonnement élenctique suffit à la réfuter. Il semble ne rester qu'une définition possible pour combiner ces deux définitions en faisant droit à chacune et en évitant leurs graves inconvénients respectifs.

Il suffit de définir la science par le discutable : si un énoncé est discuté et qu'il résiste à la discussion, il est irréfutable et satisfait à l'exigence de la définition aristotélicienne ; s'il est réfuté dans la discussion, il satisfait alors à l'exigence poppérienne. La définition de la science est elle-même discutable : elle résiste à toute discussion et est donc irréfutable. Elle est donc parfaitement cohérente, intègre en elle l'universalité, la nécessité, l'irréfutabilité et la réfutabilité, l'historicité ; elle permet alors d'intégrer toutes les sciences qui satisfont à cette exigence de discussion des énoncés, intégrant ainsi connaissances certaines et incertaines. Cette définition universelle et nécessaire de la science est en outre pertinente pour la définition de la vérité : tout énoncé scientifique, tout énoncé scientifiquement vrai est discutable ; évidemment, tout ce qui est discutable n'est pas vrai, puisque c'est la discussion qui établit le vrai, non réfuté, comme le faux, réfuté.

## **Vérité et pouvoir**

A partir des dialogues socratiques, de la définition platonicienne de la science (dans le *Ménon* et le *Théétète* par exemple), on peut inférer que la pensée qui a saisi avec une suffisante adéquation cette définition est la pensée

socratique. Socrate, historiquement, passe pour avoir fondé la méthode de la réfutation : la formule célèbre attachée à son nom, sous l'apparence de la contradiction, signifie en effet la relativité, le caractère partiel du savoir et de l'ignorance. Il faut chercher car nous ne savons pas tout, notre savoir est toujours partiel aussi adéquat soit-il ; nous pouvons chercher car notre ignorance est relative, et nous savons relativement dans quelle direction chercher. Les directions de recherche sont fournies par les choses que nous apprenons à connaître ; il y a toujours un aspect de relation à autre chose qui nous échappe encore, ou que nous commençons à percevoir. Ce thème d'une connaissance qui suppose une reconnaissance est développé dans les dialogues platoniciens sous le nom de réminiscence.

La vérité la mieux prouvée, la plus complète, indubitable, irréfutable, est en lien nécessaire avec d'autres énoncés ; certains sont saisis et d'autres nous échappent ; la connaissance la plus solide est nécessairement partielle. Nous sommes certains de ce que nous pouvons définir clairement et distinctement, mais incertain de ce qui est moins distinct et moins clair ; l'esprit humain, fini, ne peut être totalement adéquat : nous savons relativement que nous ne savons rien totalement. Cette inadéquation est une condition de possibilité de la fausseté. La fausseté est alors une relation ou un ensemble de relations qui échappent à un esprit qui voit présentes des relations et n'en saisit pas d'autres ; le faux peut ainsi être cru vrai, car on est toujours dans le vrai (et dans le faux), dans une vérité partielle où les relations entre les éléments ne sont pas adéquates, mais où l'inadéquation ne peut être perçue, l'esprit se focalisant en revanche sur ce qui est perçu comme adéquat.

Ainsi, on croit avoir raison, et on croit souvent que l'autre a tort ; on a aussi tendance à douter des capacités intellectuelles d'une personne dont nous sommes convaincus qu'elle pense faux, qu'elle a tort et ne s'aperçoit pas de son erreur. Personne ne pense faux en tant que faux. Pour le dire

d'une façon outrageusement raccourcie, le faux, c'est ce qui est perçu comme impensable ; il est à noter que, bien évidemment, la personne qui pense faux considère ce qu'elle pense comme tout à fait pensable, comme vrai, qu'elle puisse rendre raison de cette vérité ou non. Des idées fausses ne sauraient donc qu'être relativement fausses. La quantité suffisante d'opinions correctes dans un esprit et d'actions pertinentes dans une vie permettent à un individu de se satisfaire de son lot en matière de bon sens, de raison, et de croire à la détention de la vérité sans avoir besoin de preuves et de longues chaînes de raisonnement, encore moins de doutes ; la constitution de communautés d'individus partageant les mêmes croyances conforte mimétiquement le sentiment d'avoir raison. L'opposition et le refus de la discussion, du dialogue entre individus, entre groupes accusent encore ces processus.

Pour que des idées fausses soient pensées, il faut nécessairement une part d'adéquation où la part de connaissance donne une prise sur le réel ; une connaissance superficielle d'interactions, de relations suffisamment stables, une opinion correcte sur une série d'éléments suffisent à réussir une action en permettant au sujet connaissant de devenir un des éléments intervenant dans la série. L'expérience valide des connaissances générales issues de réussites et d'échecs répétés. Le pouvoir de modifier des états de choses provient d'une connaissance relative de ces états de choses, aussi partielle soit-elle. Un lien peut ainsi être établi entre vérité et fausseté, et réussite et échec d'une action, mais il s'agit de l'aspect technique d'une action où l'ordre adéquat des idées tournées vers des buts techniques doit correspondre aux relations intrinsèques des choses dans le réel : la cohérence nécessaire de nos idées ne suffit pas à réussir une action ; il faut que l'ordre de nos idées qui guide nos actes soit relativement adéquat à ce qui est le cas dans le réel sur lequel nous prétendons agir. La contingence du réel nous oblige à réviser nos idées d'actions et à les adapter aux

cas singuliers, ce qu'Aristote a dénommé la prudence. Ces considérations importantes pour toute théorie générale de l'action n'atteignent cependant pas encore la question du bien et du mal puisque la réussite ou l'échec d'une action ne décident pas de sa qualification morale. Une telle caractérisation doit pourtant éviter de négliger le lien qui unit la question de la vérité et de la fausseté, de la définition de la science et celle de la connaissance du bien et du mal. S'il y a des éléments irréfutables d'une théorie, d'une philosophie morale, ils doivent nécessairement correspondre aux requisits de toute science, là où une théorisation parvient à envisager le singulier comme l'universel, le contingent comme le nécessaire.

## **La connaissance du bien et du mal**

L'action humaine se définit par une interaction au sein d'un monde humain et non humain : nos interactions avec des êtres agissants produisent nécessairement des perceptions de dommages et d'avantages qui ne se limitent pas à l'évaluation de la réussite ou de l'échec des actions, puisque ces réussites ou échecs ont eux-mêmes des conséquences qui consolident, accroissent, affaiblissent, ou détruisent nos interactions ; tout ce que nous pensons, vivons, sentons, ressentons etc. nous affecte et modifie nos dispositions à l'égard des autres et de nous-mêmes que nous envisageons parfois comme un autre ; la nécessité d'assurer notre existence, conjointe à la nécessité de l'entraide au sein d'un groupe humain, à l'utilité des êtres humains les uns pour les autres pour assurer l'existence commune qui est la meilleure garante de l'existence individuelle, définissent des perceptions de justice où nous calculons<sup>50</sup> ce qui est

---

<sup>50</sup> Le terme de calcul ne présuppose pas ici de thèse sur le sens, le sentiment ou la raison dans le domaine moral ; la faculté de calculer ne recouvre pas une faculté rationnelle, développée, perfectionnée qui serait le seul fait d'êtres humains.

équitable, où nous sommes sensibles à une égalité proportionnée, et ce depuis l'enfance.

Le bien et le mal semblent alors se rapporter à l'évaluation de notre interaction avec les autres interactions pour juger si ce qui est bon ou mauvais pour moi est bon ou mauvais pour les autres - il est à noter que la faculté rationnelle qui nous permet de penser à la place d'autrui, d'adopter un point de vue pour ainsi dire impartial n'est pas pour autant moins déterminée par le mimétisme constitutif de l'être humain ; comme souvent, on risque d'attribuer à une faculté ce qui relève d'une autre, de confondre cause et conséquence en raison du caractère inconscient d'une cause, du caractère mimétique d'un processus. L'évaluation morale consisterait dans cette comparaison pour nous et les autres des avantages et des dommages d'une situation, d'une action, de son amont et de son aval.

Les avantages consisteraient tangentiellement à ouvrir plus de possibilités d'action qu'à en fermer, et les dommages consisteraient à en fermer plus qu'à en ouvrir. La liberté étant, dans son sens le plus général, la capacité à changer effectivement quelque chose en ouvrant et fermant à la fois des possibles, le bien pour moi et pour les autres, une vie plus sensée, plus libre, consisteraient à des choix qui ouvriraient plus de possibilités qu'ils n'en fermentaient. Cet espoir de faire les bons choix, les choix qui nous rendraient plus libres est certes grevé d'incertitudes en raison de notre méconnaissance de ce qui adviendra, mais le critère de choix ne peut être autre que cette augmentation de nos capacités d'action qui s'appuient sur nos connaissances.

Contre les traditions philosophiques du sens moral, de la conscience morale ou d'une spécificité du domaine moral, on a élevé les objections de l'expérience la plus commune, fût-elle la plus attristante. L'égoïsme, l'indifférence, la cruauté, la méchanceté semblent être des preuves suffisantes

pour réfuter les affirmations précédentes qui peuvent paraître gratuites. Ces comportements peuvent cependant être rapportés à un élément qui décidera de nos dispositions à l'égard d'autrui dans une direction ou l'autre : l'identification à autrui et ses gradations. Comme nombre de philosophes l'ont relevé, la question cruciale est celle de l'identification à l'autre. Si nous nous identifions à l'autre être humain, la justice, la sollicitude, l'entraide, la capacité de donner, l'augmentation commune de nos capacités etc. ne posent pas problème ; elles varieront selon le degré d'identification, jusqu'à s'atténuer au point de disparaître ; on obtiendra leurs contraires à mesure du degré de rejet.

Le problème est donc de savoir ce qui fait que nous ne nous identifions pas à autrui. Il est facile de se désidentifier, y compris des personnes que nous aimons. Si rien dans mes perceptions de mes différences avec autrui ne vient entamer mon identification à autrui, pour me désidentifier, il suffit de percevoir un mal, c'est-à-dire un dommage infligé par autrui que je pense subir, un dommage subi que je pense injustifié. A cet instant, et bien avant, si j'ai d'autres raisons de ne pas m'identifier à autrui (racistes, sexistes, politiques...), je considérerai que le mal que subit autrui, que je lui inflige en réparation du dommage qu'il m'a fait subir est justifié ; le mal justifié n'est plus alors un mal pour moi, il est un bien. Si j'inflige un mal plus grand, il ne fera que réparer le dommage auquel s'ajoutait l'infériorisation que je subissais du fait de mon amoindrissement par le dommage subi ; la vengeance suppose le plus souvent une punition plus grande que le préjudice initial ; la loi du talion s'explicite alors comme une limite à la vengeance, là où la vengeance ne se contentera jamais d'un œil ou d'une dent : le talion est donc bien une ancienne loi, ou à tout le moins, un système de régulation sociale, de prestation réciproque.

Définir le mal comme l'injustifiable ne cerne qu'un aspect de la question, car une telle définition ne peut être

pertinente que du point de vue d'une victime d'un mal ; en outre, elle ne permet pas de trancher si la victime a réellement subi un dommage. Ce que nous percevons comme mal, nous le percevons toujours comme injustifiable, et c'est précisément ce qui justifie notre vengeance : la punition que nous infligeons est juste à mesure du caractère injustifié du mal subi selon nous. Comme Socrate l'a déjà énoncé il y a bien longtemps : personne ne veut le mal en tant que mal. Le mal infligé en réparation d'un mal est considéré comme un bien ; le mal infligé égoïstement suppose, d'une part, que le mal pour l'autre est un bien pour moi, un plaisir par exemple, d'autre part, que je ne ressens pas ce mal comme mal, soit que je sois indifférent au mal subi par ma victime, soit que j'estime ce mal subi par elle justifié, et augmentant ainsi ma satisfaction.

Le bien et le mal sont donc relatifs l'un à l'autre et relatifs à une situation, à une interaction ; le bien et le mal perçus sont partiels, justifiés ou injustifiés ; ils font donc intervenir la perception de parts, leur évaluation par rapport à une équité. Un dommage subi perçu comme injustifié déclenchera alors mimétiquement une réparation du mal perçu par un dommage qu'on fait subir. La réparation d'un dommage par un dommage semblera un acte juste, puisqu'il rétablit une égalité. Cependant, le dommage infligé censé réparer le dommage subi est souvent supérieur à celui-ci : on veut rendre le mal infligé et l'infériorisation supplémentaire induite ; on croit rendre un dommage équivalent à celui infligé, on croit ce dommage justifié, on ne pense pas mal agir, alors qu'on rend un dommage supérieur. Le dommage infligé perçu comme justifié par la personne qui l'inflige est alors perçu comme injustifié par la personne qui le subit, perçu donc comme un mal. Ce processus perçu comme une réparation justifiée produit un emballement mimétique où chacun se croit justifié dans les dommages infligés, justifiant à chaque fois la vengeance de l'autre ; après une série de dommages respectifs infligés et subis, peu importe qui a

commencé, chacun aura mal agi ; le mal n'est plus seulement perçu, il est réalisé, il est réel.

Connaître ces processus mimétiques, c'est se rendre capable de les désamorcer, de ne plus en être le jouet. Certes, la justice réclame plus que de ne pas croire réparer le mal par le mal ; réparer le mal par une autre action qu'infliger un dommage ne suffit pas à définir la justice ; cependant, notre propension à croire justifiés nos actes lorsque nous pensons détenir le bien et le vrai, surtout lorsque nous sommes dans le vrai et agissons bien, cette propension nous porte à rejeter le mal hors de nous et bien souvent sur les autres, en leur faisant subir des dommages qui nous paraissent d'autant plus justifiés que nous avons effectivement raison. Une telle connaissance n'est pas suffisante mais elle est nécessaire à toute théorie de la justice, et justifie en outre l'éducation morale pour régler l'identification à autrui, tant nous sommes prompts à faire du bien à nos amis et à faire du mal à nos ennemis. Enfin, cette connaissance des processus victimaires évite aussi de ne pas détourner le juste souci, la défense des victimes vers une utilisation du statut de victime pour parer de justifications les actions les plus contestables, pour légitimer le mal réellement accompli.

Pour conclure un propos qui ne saurait prendre une trop grande extension, il convient de remarquer que les notions abordées ici ne font que conforter des analyses déjà produites au sein de la philosophie et d'autres traditions, conformément à la portée universelle des principes moraux ; les maximes de la philosophie morale socratique permettent de résumer quelques principes : la vertu est savoir, mais tout savoir est partiel, relatif, discutable ; personne ne veut le mal en tant que mal ; en outre, la vertu ou l'excellence étant la justice, c'est-à-dire l'équité, il vaut mieux subir l'injustice que la commettre. Ce lien entre savoir, vérité, pouvoir et bien permet de donner leur place aux principes théoriques moraux dans l'édifice théorique là où le domaine contingent de l'action humaine ne peut concerner qu'un petit nombre de

principes abstraits puisqu'ils concernent universellement toute action qui est nécessairement singulière, particulière.

La discussion éthique prend en charge le caractère ir-réfutable des principes universels comme la particularité de chaque action, le caractère mixte des réalités morales. La connaissance éthique fournit ainsi un critère sûr pour discerner le bien du mal, même si la singularité de chaque action et la méconnaissance des conséquences, de l'amont et de l'aval des actions rendent difficile l'évaluation de ce qui augmentera nos possibilités pour nous et pour les autres, cette évaluation devenant moins incertaine lorsqu'elle s'insère dans une discussion, un dialogue. Quel que soit le bien visé, le problème moral fondamental consiste dans la connaissance du mal, celui-ci résultant de la prétention à détenir la connaissance du bien et à rejeter ce que l'on considère comme mal, justifiant ainsi le mal infligé aux autres, lorsqu'on les croit porteurs ou représentants de ce mal.

# A la rencontre d'Aristote

**Dr Elie ATTIAS**

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

Aristote est un philosophe grec né en - 385 dans la colonie grecque de Stagire, en Macédoine, d'où le surnom de « Stagirite ». Il est le fils d'une sage-femme et de Nicomaque, médecin du roi Amyntes II de Macédoine, le grand-père du futur Alexandre le Grand. Il arrive à Athènes vers 366, à l'âge de 17-18 ans et, jusqu'à la mort de Platon, il sera son élève, le plus doué et le plus prometteur de l'Académie, le seul auquel il avait permis d'enseigner la rhétorique avant de devenir le critique le plus radical des théories de son maître. Ils divergent notamment sur la *Théorie des idées*. Très tôt, Platon avait discerné, chez Aristote, une étonnante puissance de travail, d'exceptionnelles capacités d'analyse. Il l'avait surnommé « le liseur », toujours un texte sous les yeux, un rouleau à la main.

Platon avait désigné son neveu Speusippe pour lui succéder mais Aristote aurait souhaité prendre sa place. Il abandonne alors l'Académie et s'installe à Assos pendant deux à trois ans, à la cour du *tyran Hermias*, un vieil ami, qui fut mis à mort par les Perses. Comme la situation politique devenait précaire, Aristote se réfugie à Mytilène où il fonde une école, probablement sous l'influence de Théophraste, philosophe et naturaliste. C'est sans doute à cette époque qu'il entame la rédaction de plusieurs traités sur la justice, sur l'éducation, sur l'amitié dont certains sont marqués par le dogmatisme platonicien<sup>51</sup>. Il se marie en -346 et rédige le livre A de la *Métaphysique* et divers chapitres de sa *Physique*.

---

<sup>51</sup> La chronologie de la composition des œuvres d'Aristote reste incertaine.

En 342-343, Aristote est appelé à Pella par Philippe II, roi de Macédoine qui lui confie l'éducation du jeune Alexandre, âgé de 14 ans. A la mort de Philippe II, en 335, Alexandre devint roi. Aristote *revient à Athènes* et fonde sa propre école, désormais rivale de l'Académie, installée dans le Portique d'Athènes consacré à *Apollon Lyceos*, d'où son nom, le « Lycée », appelé également *Péripatos* parce que les disciples d'Aristote, les « péripatéticiens » se promenaient en discutant. Il y enseigne sa doctrine pendant douze ans.

A la mort d'Alexandre, en 323, Aristote fut suspect de « *macédonisme* » et accusé d'impiété, comme Socrate : on lui reproche d'avoir immortalisé un mort, Hermias, en lui consacrant un hymne. Il quitte alors Athènes afin, aurait-il dit, d'éviter aux Athéniens de « commettre un deuxième crime contre la philosophie ». Il se réfugie en Eubée, à Chalcis, la ville natale de sa mère, où il meurt l'année suivante, en 322, à l'âge de 63 ans. Théophraste, lui succède à la direction du Lycée.

### **Aristote a abordé toutes les questions qui fondent la connaissance**

Sa pensée concerne tous les registres de son temps et son œuvre est immense. On y trouve des traités de logique où il s'est consacré, en particulier, au syllogisme qui consiste à déceler la vérité dans une proposition donnée, des traités de poétique, de rhétorique, de physique, de météorologie, d'histoire naturelle, de biologie, de psychologie, d'éthique et de politique. Il a fondé la métaphysique, dite « philosophie première » qui léguera son nom à toute la tradition occidentale et qui recherche les premières causes et les premiers principes de l'existence de l'Univers réunis dans quatorze livres que l'on éditera, trois siècles après la mort d'Aristote, sous le titre nouveau de *Métaphysique*, *meta ta phusika*, « les livres qui se situent après les [livres] de

*physique* ». Il est également l'auteur d'une théorie morale et politique qui vise le bonheur et la « vie bonne ».

Les « *traités ésotériques* » auxquels nous avons accès sont en fait des notes rédigées en vue de l'enseignement qu'il réservait à ses seuls élèves. Ils n'ont pas été publiés par Aristote lui-même. Les originaux parviendront jusqu'à Rome où un grammairien grec, Tyrannion d'Amisos, sera chargé de les mettre en ordre. Ce travail sera poursuivi par Andronicos de Rhodes, auquel on doit, vers 60 avant J.C, la première édition scientifique de l'œuvre d'Aristote. Il a déterminé la forme et les textes tels qu'ils se présentent à nous aujourd'hui et assuré la postérité d'Aristote dans les mondes grec, latin, byzantin, islamique et chrétien médiéval. C'est à partir de l'œuvre de Platon que la pensée d'Aristote peut être mieux comprise. Mais il rompt avec son maître et ouvre ainsi un chantier de réflexion. À la séparation tranchée du « monde intelligible » et du « monde sensible » opérée par Platon, il substitue le couple « matière-forme », qui permet de mieux rendre raison de la réalité. Son principal titre de gloire a été de **fonder la logique**, c'est-à-dire cet ensemble de règles qui permettent de faire du discours (*logos*) l'usage le plus cohérent et, par là, le plus efficace. Esprit organisateur et classificateur, il a énoncé les *catégories* qui structurent le langage et la pensée de l'homme.

Quand Platon pense la différence comme inhérente à l'humanité, Aristote pense l'égalité et ce point de vue irradie leur pensée politique. Pour Aristote, le bonheur est le bien suprême. Dans *l'Éthique à Nicomaque*, il constate que les hommes souhaitent être heureux et s'interroge sur le Bien afin de déterminer si le bonheur est un don des dieux ou le fruit d'un apprentissage.

La philosophie d'Aristote constitue une reprise des *grands thèmes de la mythologie* sous forme rationnelle et conceptuelle. Comme Platon, on passe du mythe à la raison -

*du mythos eu logos* -, du récit littéraire et mythologique à un récit rationnel et conceptuel.

L'idée du cosmos renvoie dans la mythologie puis dans la philosophie, à l'idée que l'univers n'est pas un désordre, un chaos, mais tout au contraire, *un ordre harmonieux, juste, beau et bon*. Les forces du désordre peuvent s'incarner dans des monstres, mais aussi dans les humains qui pêchent par *démésure*.

## **La Physique d'Aristote ou le passage du mythe à la raison**

**La Physique** d'Aristote reprend de manière rationnelle et sécularisée, l'idée selon laquelle *le monde*, l'ordre cosmique global, ressemble à un magnifique *organisme vivant*. La mythologie fait constamment appel à cette représentation du monde comme *cosmos harmonieux* menacé par des puissances monstrueuses, par des forces initiales du chaos. Ainsi, le cosmos d'Aristote va posséder quatre traits fondamentaux que sa *physique*, c'est-à-dire, sa philosophie de la nature va développer :

- l'univers est fini, c'est un *monde clos* qui comporte des pères absolus où tous les lieux ne se valent pas.
- un *monde harmonieux*, foncièrement bon, c'est-à-dire, juste et bien proportionné ;
- un *monde hiérarchisé*, une place pour chaque chose, pour chaque être dans le monde, de même que dans un organisme vivant, chaque organe possède sa place propre ; ainsi, dans le monde d'Aristote, la hiérarchie politique, juridique et morale constitue le reflet de la hiérarchie naturelle des êtres.
- un *monde finalisé* parce que les mouvements sont animés par des causes finales.

Le meilleur résumé qu'on puisse donner à la physique d'Aristote, c'est une physique où les mouvements sont en quelque sorte engendrés par une espèce de volonté

inconsciente qui les pousse à rejoindre le lieu naturel d'où ils ont été déplacés par des mouvements contraires. C'est là, le sens de la fameuse formule d'Aristote selon laquelle « *la nature est le principe du mouvement* » : la nature des corps légers, c'est d'aller vers le haut ; celle des corps lourds, d'aller vers le bas.

Dans le monde d'Aristote, contrairement à ce qu'enseigne notre physique (héritée de Newton et d'Einstein), il n'y a pas de vide : s'il y avait du vide dans la nature, il n'y aurait plus aucune raison d'aller dans un sens plutôt que dans un autre. Quand on ouvre les yeux sur le monde, on voit un ordre et non pas un chaos. De là, résulte cette analyse du monde comme terrain de jeu de l'existence humaine, cette connaissance du monde comme une entité globale, non une connaissance scientifique au sens que nous l'entendons, mais plutôt une connaissance guidée par l'éthique, une espèce de vision morale du monde.

## **Une éthique aristocratique**

La philosophie morale et politique d'Aristote est exposée, pour l'essentiel, dans l'*Ethique à Nicomaque*<sup>52</sup> et repose sur quatre piliers fondamentaux.

### ***Premier pilier : la hiérarchie naturelle des êtres***

Cette hiérarchie forme un ordre harmonieux et juste qui s'appelle le cosmos. La cité est juste quand elle imite le mieux possible cet ordre cosmique, naturellement hiérarchisé et non pas comme nous le concevons nous, démocrates, républicains et Modernes. Voilà pourquoi, Aristote, tout comme Platon, légitime et justifie l'esclavage par nature. C'est le principe aristocratique : il y a des aristocrates par nature et il y a des esclaves par nature. C'est immédiatement après la naissance que tout est déterminé.

---

<sup>52</sup> *Nicomaque* est le nom de son père et de son fils.

Dans toute la cosmologie grecque, le péché fondamental, c'est *l'hybris*, la démesure. La cité, pour Aristote, doit imiter sur le plan politique la hiérarchie naturelle des êtres, que chacun reste à sa place

***Deuxième pilier : de la vertu comme actualisation de dispositions naturelles excellentes***

La vertu, au sens moral du terme, ne se définit pas comme une lutte contre la nature, mais comme un prolongement de la nature. L'éducation consiste dans l'actualisation des dispositions naturelles.

***Troisième pilier : que la vertu est un « juste milieu »***

L'*arété*, la vertu grecque se définit toujours par l'excellence qui, pour Aristote, oriente vers un *juste milieu*, une *perfection*. Pour la plupart des Modernes que nous sommes, les *fins morales* constituent un idéal, un impératif et ne sont pas d'emblée une réalité donnée et naturelle. Pour Aristote, elles sont « domiciliées dans la nature ». Le principe de la vision morale du monde, c'est qu'Aristote situe la vertu la plus haute dans *la vie théorétique*, la vie sous la conduite de la Raison qui doit être pratiquée quotidiennement et qui s'acquiert par une pratique répétée, une habitude, en grec, une *hexis*.

***Quatrième pilier : une distinction cruciale entre « travail » et « exercice »***

L'aristocrate ne travaille pas, il s'exerce : leur entraînement ne relève pas véritablement du travail, mais de *l'exercice*, activité aristocratique qui consiste à faire passer à l'acte des dispositions naturelles encore virtuelles ou en puissance.

***Le travail***, c'est tout l'inverse. Il ne consiste pas à actualiser une nature bien douée et bien née, mais tout au contraire à transformer une nature mauvaise et rétive pour tenter souvent, en désespoir de cause, de l'améliorer. C'est pourquoi nous associons à l'idée d'effort celle du mérite.

## Une spiritualité sans dieu

Aristote est un philosophe et non un théologien. Sa doctrine « laïque » de la sagesse passe *par la Raison* et non par la foi. Elle culminera dans une doctrine « laïque » de la sagesse, non théologique, sans transcendance.

### Son œuvre

#### 1 - « *exotérique* »

Seule une infime partie nous est parvenue, en général, sous forme de fragments. L'apport d'Aristote concerne, avant tout, la *philosophie naturelle, ou physique*, c'est-à-dire, recueillir soigneusement les positions des philosophes qui ont enquêté sur la nature (*phusis*), observer tous les phénomènes naturels, puis remonter aux *trois principes* qui les fondent :

- D'une manière générale, tout changement suppose un couple de contraires. Ce qui devient blanc a d'abord été non-blanc, la maison achevée suppose la *dispersion* initiale des matériaux qui la composent.

- Aristote, dans un premier temps, réduit l'opposition de ces contraires à deux grands principes : la *forme (eidos)* et la *privation de forme (steresis)*. Une construction quelconque ne peut être dite « maison » que lorsqu'elle possède la forme, c'est-à-dire la structure de la maison. Inversement, en raison de son absence de détermination, c'est-à-dire de sa privation de forme, un objet quelconque n'est qu'un amas de matière. Il en est de même pour le changement de tout les êtres naturels, y compris des êtres vivants : un homme n'est pleinement homme que lorsqu'il a reçu toute sa détermination.

- Il faut néanmoins avoir recours à un *troisième principe* pour bien rendre compte du *devenir*, c'est-à-dire du passage de *l'indétermination à la détermination*, ce qui

devient, ce qui demeure dans le changement. En effet, le blanc et le non-blanc ne sauraient être présents simultanément dans le même être. C'est la matière (*hulé*) qui reçoit la forme, qui est « informée ». L'airain a le potentiel de devenir statue avant que le sculpteur ne lui imprime cette forme. Il en est de même pour les êtres naturels.

La **nature** peut être vue comme le grand principe général d'après lequel les êtres changent selon quatre modalités causales :

- la nature est d'abord cause en tant que matière. Il s'agit de la *cause matérielle*.

- Mais la matière étant indéterminée, la nature doit agir sur celle-ci pour la définir : il s'agit de la *cause formelle* qui contient deux principes :

- une *cause motrice* qui fait passer l'être naturel de l'indétermination à la détermination et qui le fait se mouvoir ;

- une *cause finale*, qui constitue le « ce en vue de quoi », c'est-à-dire la fin de cette détermination.

## 2 - « *ésotérique* »

Elle est destinée au cercle restreint de ses disciples qu'il est d'usage de classer suivant cinq grandes catégories :

- la collection *logique* connue sous le nom d'*Organon* qui signifie « l'instrument », ce qui laisse penser que la logique est l'outil de construction du Discours et donc de la philosophie ;

- un ensemble de textes sur la philosophie dite « première », rassemblés aujourd'hui dans un unique ouvrage, intitulé la *Métaphysique* et constitué d'une douzaine de livres, numérotés par des lettres grecques ;

- les œuvres sur la *nature* et les œuvres *biologiques* qui sont des classifications ;

- les œuvres *morales* : l'*Éthique* à Eudème et l'*Éthique* à Nicomaque ;

- les œuvres politiques : *Les Politiques* et *Rhétorique* qui traitent à la fois d'un État idéal et de recherches politiques fondées sur une histoire des Constitutions.

## **La philosophie première d'Aristote**

Son interrogation principale porte sur la question suivante : *que signifie « être » ?* Elle fait l'objet d'un ensemble de textes théorétiques regroupés sous le nom de *Métaphysique*, Il indiquait par là, simplement, que ce texte se trouvait après (*meta*) la *Physique* (*phusis*) dans l'ordre des textes aristotéliens. L'objet de la recherche : une science suprême appelée « sagesse » qui aurait pour objet les premiers principes qui ne peuvent appartenir directement au monde physique, puisqu'ils en sont la cause. Pour Aristote, il s'agit d'un *moteur immobile éternel* qui serait cause de tout ce qui existe.

*Deux interprétations* du texte d'Aristote se confrontent alors :

- ce moteur immobile qui meut toutes choses c'est le divin. On rencontre alors dans celui-ci le Bien comme cause finale de tous les êtres réels. Cette interprétation accorde à la *Théologie* la première place.

- ce moteur immobile est la substance (*ousia*), c'est-à-dire l'« être » originel auquel se rapportent toutes les différentes modalités de l'être. Dans ce cas, la primauté est accordée à l'ontologie ou « science de l'être en tant qu'être ».

Cette seconde interprétation place Aristote en conflit avec Platon :

- Pour Platon, la cause de toutes les manifestations sensibles est détachée du sensible lui-même ; il s'agit d'un principe « *au-delà de l'être* » : l'essence de la chose, c'est-à-dire l'Idée ou la Forme (*eidos*).

- Pour Aristote au contraire, les choses réelles ne se distinguent pas de leur principe. Il affirme que *l'essence est dans la chose même*.

## L'âme selon Aristote = 'anima'

Comme tous les êtres réels, l'être vivant est aussi composé d'une *matière* et d'une *forme*. Le corps (*sôma*), c'est-à-dire la matière de la vie, n'est vivant qu'en puissance. Il ne sera vivant en acte que lorsqu'il sera informé par un principe, à savoir l'âme (*psuchè*), sa forme. **L'âme est donc avant tout** chez Aristote **principe de l'activité vitale**. Elle anime le corps suivant trois modalités :

- La *fonction nutritive* ou capacité de se nourrir (âme végétative) qui s'applique inconditionnellement à l'ensemble des animaux, de la plante à l'homme.

- La *fonction sensitive* est la faculté de recevoir des sensations. Le règne des plantes est exclu de cette fonction.

- La *faculté de penser* (âme intellectuelle) : seul l'homme possède en acte l'ensemble de ces fonctions.

Cette distinction que fait Aristote des trois fonctions se trouve dans le traité *De l'Âme*, orientée vers l'étude de la *faculté intellectuelle* et prend pour objet les deux fonctions qui participent de la connaissance : la *sensation* et la *pensée*.

Averroès, le grand commentateur arabe d'Aristote, soutiendra plus tard (XII<sup>e</sup> siècle), que l'Intellect est séparé des autres fonctions, et peut subsister sans le corps. Il sera contredit sur ce point par Saint Thomas d'Aquin.

## La morale selon Aristote

Pour Aristote, le bien moral ne correspond pas à l'Idée du Bien que Platon met au sommet des êtres. « Quand il s'agit de vertu, dit Aristote, il n'est pas suffisant de savoir ; il faut encore la posséder et la pratiquer. » La morale n'est donc pas

une science exacte, mais *un enseignement pratique qui vise à rendre les hommes meilleurs.*

La fin oriente toutes les actions humaines. Or l'observation montre que tous les hommes recherchent **le bonheur** : plaisir, science, richesse, qui ne sont que des moyens pour atteindre cette fin.

Un être atteint sa fin lorsqu'il accomplit la fonction qui lui est propre dont l'excellence est **la vertu**. Elle consiste dans le bon usage d'une raison qui sait s'adapter aux circonstances particulières que la vie quotidienne lui présente afin d'éviter les excès et les défauts, le trop ou le trop peu.

Si **la justice**, chez Platon, soutient l'ensemble des vertus de l'homme, chez Aristote, elle vise, pour une part, la perfection de l'individu. Elle règle nos rapports avec autrui, et a pour objet premier la perfection de la société.

**L'amitié** est une *condition essentielle à la vertu*. De même, **le plaisir** est une condition indispensable à l'excellence morale.

## **La politique selon Aristote**

L'homme, « par nature est un animal politique », un être social. Il ne peut trouver son bonheur indépendamment de toute sociabilité. La  *cité*  et  *la politique*  sont donc vues par Aristote comme les conditions nécessaires du bonheur humain. La société sert non seulement à vivre, mais aussi à bien vivre.

La  *philosophie politique*  d'Aristote est une  *doctrine ancrée dans la réalité* . La meilleure constitution n'est pas un absolu et ne peut jamais rester stable. Elle dépend de nombreux facteurs : la conjoncture économique, les conditions géographiques et météorologiques. Elle parviendra à se maintenir si elle est constituée de citoyens vertueux qui accordent un rôle privilégié à l'éducation qui doit préparer l'enfant à la vie harmonieuse de la cité. La connaissance de la science politique revient, en majeure partie, au législateur.

## La postérité d'Aristote

L'école aristotélicienne, le Lycée, ne connaîtra pas, après la mort d'Aristote, la fermentation intellectuelle qu'avait connue l'Académie de Platon. Elle se voit éclipsée, après la mort de Théophraste, disciple d'Aristote, en 285 av. J.-C., par les deux grandes écoles hellénistiques : le stoïcisme et l'épicurisme. Au Moyen Âge, Aristote inspirera le monde islamique par le biais d'Avicenne et d'Averroès, le monde juif par le biais de Maïmonide et le monde chrétien avec saint Thomas d'Aquin.

## Réflexion

### *Aristote, le bâtisseur*<sup>53</sup>

Aristote fut le premier à examiner rigoureusement les outils dont se sert la Raison : ce qui est contradictoire ne peut pas être pensé, et ce qui ne peut être pensé ne correspond à aucune existence possible dans la réalité.

Dans l'élaboration de cette « *science de l'être en tant qu'être* », il expose sa conception d'un « premier moteur », immobile, éternel et immuable, à l'origine des mouvements de la nature. Il met surtout au point des couples de concepts dont nous nous servons toujours usuellement : « puissance » et « acte », « matière » et « forme » qui lui ont permis de trouver une alternative au monde des Idées de son maître Platon.

Aristote, ne sollicite pas deux mondes dont l'un, celui des idées-formes, constitue le modèle capable d'engendrer l'autre, celui des objets matériels. C'est au sein de ce monde - des réalités sensibles - tel que nous pouvons l'observer et le soumettre à la réflexion, que se trouvent les idées-formes, les

---

<sup>53</sup> Roger-Paul-Droit : *Aristote, le bâtisseur*, Le monde de la Philosophie, Editions Flammarion.

clés de la connaissance. Il affirme qu'il n'y a pas de forme sans matière ni de matière sans forme. Il ne tourne pas le dos à la réalité, mais il examine, classe, compare et raisonne. La vérité se trouve dans le monde réel, rarement séparée des données concrètes. On doit donc s'appliquer à la révéler peu à peu, à force d'observations et de réflexions. Cela explique un autre trait essentiel de la pensée d'Aristote, qu'on peut appeler la *rigueur relative*. Il accepte en effet la certitude approchée, à défaut de l'exactitude absolue, parce que notre monde ne relève que de connaissances approchées. Il ne saurait y avoir de certitude mathématique : une anomalie est toujours envisageable.

Si Aristote définit l'âme, comme la forme du corps, ce qui maintient l'unité de l'organisme au fil de sa croissance, il n'oublie jamais que des fluctuations sont toujours possibles. La *politique* ne peut être organisée dans les moindres détails. Nulle part Aristote n'édicte de constitution idéale, de loi détaillée à respecter méticuleusement en tout temps et en tout lieu. Il demeure, au contraire, conscient des innombrables adaptations aux circonstances et des variations locales.

Cette rigueur souple qui inclut la part du relatif sans perdre pour autant la règle, vaut encore pour la *Rhétorique*. Le vraisemblable n'est pas de l'ordre de la vérité mathématique. Rien de plus étranger à sa pensée que le rigorisme d'une pure loi morale indépendante des plaisirs, des motivations personnelles, des relations humaines concrètes : « ce qui fait la force d'Aristote, sa grandeur et son humanité, c'est sa confiance en un ordre du monde que notre esprit à la fois rencontre et construit, découvre et invente ».

Au cœur de *l'Éthique à Nicomaque*, c'est toute l'existence humaine qui est en jeu : **que faire de sa vie ?** Pour Aristote, le bonheur suprême est bien de se consacrer au savoir, mais il n'oublie ni la force de l'amitié, ni les joies de la famille. Il sait encore que le sage, pour être heureux, a besoin non seulement de la vertu mais aussi de la santé, d'une certaine

aisance et de quelque considération sociale. Nous découvrons, ainsi, un penseur attentif aux aléas de l'existence, sensible aux circonstances, soucieux des contingences, tout à fait dépourvu de rigorisme qu'on lui attribue fréquemment.

### *Aristote ou la cité*<sup>54</sup>

Toute la pensée d'Aristote se concentre dans les premières lignes du livre I (*Les Politiques*) qui commence ainsi : « Puisque toute cité, *polis*, est une certaine communauté, *koinonia*, et que toute communauté a été organisée en vue d'un certain bien [...] il est clair que toutes les communautés visent un certain bien et que, avant tout, c'est le bien suprême que vise celle qui est la plus éminente de toutes et qui contient toutes les autres. Or c'est ce qu'on appelle la cité, *polis*, c'est-à-dire, la communauté politique, *koinonia politiké* qui recouvre toutes les associations humaines dont la cité est l'une des espèces qui, poursuivant un intérêt commun, et donc unique, en dépit de la pluralité des individus qui le compose, s'établit sur des rapports de solidarité pour atteindre son but ».

Aristote n'envisage pas d'emblée la cité sous l'angle d'un modèle idéal, comme le faisait Platon, mais il part de ses conditions concrètes d'existence. La cité dépasse les niveaux biologique et économique pour permettre aux hommes, non seulement de « vivre », mais de « bien vivre » ou encore de « vivre heureusement ».

La cité ne se limite pas à la production des biens matériels susceptibles de rapprocher les hommes ; elle est établie en vue d'empêcher les injustices et de permettre aux citoyens de manifester leur nature politique qui s'avère inséparable, du fait de la recherche du « bien commun » (II, 8), de leur nature éthique. Cette nature tient au fait que, seul de tous les

---

<sup>54</sup> Jean François Mattéi, *Les Politiques : Aristote ou la Cité* : Le monde de la Philosophie, Editions Flammarion.

animaux, l'homme possède non seulement la voix, *phôné*, mais aussi le langage, ou raison, *logos*. La capacité politique de l'homme est ainsi liée à la parole, *logos*, et à l'échange des paroles, *dialogos*, qui témoignent de sa réflexion sur son existence. C'est pourquoi, même quand ils n'ont pas besoin de l'aide des autres, les hommes n'en ont pas moins tendance à vivre ensemble » (III, 6). Et cette tendance à vivre ensemble n'est autre que la recherche de ce bien ou de cet avantage commun ordonné en fonction du souverain bien (I, 1,1 ; II, 2,7 ; II, 3,1 ; III, 12,1 ; VII, 3,3).

La réflexion d'Aristote se consacre surtout à *la cité parfaite*. Son attitude réaliste en politique, se trouve tempérée par une existence idéaliste qui le conduit à proposer *une théorie de la cité parfaite et de l'éducation*. Ainsi, l'organisation de la vie politique ne prend tout son sens qu'à partir des principes éthiques qui répondent aux « caractères » et aux « mœurs », *ta éthé*, des citoyens. D'où, l'organisation de la cité s'avère inséparable de l'éducation de l'individu qui, en fonction de ses vertus, pourra parvenir à ce bien suprême, qualifié de « souverain » et qui n'est autre que le bonheur de vivre à la fois son devoir de citoyen et sa condition d'homme. L'originalité d'Aristote tient à son sens de la mesure qui le conduit à chercher la fin, *telos*, de la vie en commun dans un équilibre éthique et politique dont *l'éducation est la clé*.

### **Bibliographie**

Aristote : Encyclopædia Universalis : <https://www.universalis.fr> ;  
Aristote : sa vie, ses œuvres - Aristote <https://www.larousse.fr> ;  
Aristote : <https://www.les-philosophes.fr> ;  
La philosophie d'Aristote : <https://la-philosophie.com/philosophie-aristote> ;  
Luc Ferry, *Sagesses d'hier et d'aujourd'hui*, Editions Flammarion.

# Co-construire la prévention en santé à partir des représentations sociales<sup>55</sup>

**Clara BOUTET**

Doctorante en Sociologie à l'Université de Strasbourg  
Sous la direction du Pr David LEBRETON

## Les enfants, acteurs de la santé environnementale

Dans le champ de la prévention, le thème des pollutions est devenu incontournable, en particulier auprès des jeunes populations qui les placent parmi leurs premières préoccupations en matière de santé. Bien qu'ils soient peu sollicités dans la définition de l'écocitoyenneté et que la communauté gagnerait à ce qu'ils le soient davantage (Blanchet Cohen et Di Mambro, 2016), les enfants manifestent le désir de s'impliquer à travers des comportements écoresponsables. On a tendance à pointer la vulnérabilité et leur manque d'expérience (James et James, 2004), mais depuis 1989, la Convention relative aux droits de l'enfant reconnaît l'intérêt de prendre en compte leurs considérations sur les sujets qui les concernent (art.12). En 1996, la Conférence Habitat II des Nations Unies fait un pas supplémentaire en affirmant : « Les besoins des enfants et des jeunes doivent être pleinement pris en compte, notamment pour ce qui est de leur cadre de vie. Il faut prêter une attention particulière aux processus participatifs (...) et tirer parti de leurs idées, de leur imagination et de leurs réflexions sur l'environnement. » (ONU, 1996, §13).

Des études déjà menées (Gutierrez, Lammel et Meunier, 2016 : 309) encouragent d'autres recherches pour apporter

---

<sup>55</sup> Le contenu de cet article est largement extrait de « Enfants et pollutions : co-conception d'un programme de sensibilisation » paru en 2020 dans le n°15-2 de la revue *Éducation Relative à l'Environnement*.

des éléments de réponse à leur interrogation finale : « comment impliquer les enfants dans les actions à long terme ? ». Mais quelle forme cela prend-il lorsque les usagers concernés sont des enfants ? Comment ne pas rompre l'engagement de rester fidèle à leurs attentes ?

Les concepteurs (médecins, designers de service, qualitatifiste, journaliste scientifique) de « Koipoluki, le laboratoire des savoirs sur l'environnement et la santé » ont engagé une démarche de co-conception<sup>56</sup> avec les enfants du Cycle 3 (CM1-6<sup>e</sup>) et leurs médiateurs (enseignants, animateurs...) afin d'élaborer un programme de prévention sur mesure. Pour lui donner forme (support et contenu), le recueil exploratoire des représentations des enfants sur le thème a représenté une étape cruciale dans le déploiement de la méthode. La sensibilité des enfants n'étant pas construite comme celle des adultes, leur accès à la sensibilisation pourra emprunter d'autres chemins. La nécessité d'opérer un décentrement et de se laisser surprendre ouvre la démarche. C'est sur cet itinéraire méthodologique que cet article se propose de revenir.

## **Fondements de la méthode**

La co-conception, lorsqu'elle est mise en œuvre avec rigueur aux diverses étapes de l'élaboration, de son idéation à sa diffusion, dépasse de loin la simple consultation de l'utilisateur (Akrich, 2013). Il s'agit d'une approche participative de plus en plus plébiscitée, notamment dans le domaine de la santé publique (Massé, 2003). Cependant, à notre connaissance, la démarche de co-conception avec les usagers décrite ici ne compte pas de recension dans le champ de la prévention

---

<sup>56</sup> A l'initiative de ses commanditaires : le Conseil scientifique du Fonds pour l'éducation et la prévention en santé, lui-même majoritairement composé de médecins. Koipoluki est le premier projet initié par cet organisme à but non lucratif. Il est mis à disposition gratuitement pour les médiateurs qui accompagnent des groupes d'enfants de la tranche d'âge concernée.

auprès de cette population particulière que constituent les enfants.

La co-conception relève avant tout de la construction collective d'un objet, autour de valeurs partagées, à travers la mise en relation de parties hétérogènes (Routier, D'Arripe et Soyez, 2017). Sa mise en œuvre dépasse l'approche participative qui se propose de joindre les publics concernés aux processus décisionnels : ici, il s'agit d'intégrer les usagers pour en faire des acteurs à part entière. Dans son principe, cette approche confère une égalité de voix à tous les participants, usagers compris (Berthou, 2019 ; Berthou et Picard, 2017).

Cet engagement induit l'exigence de rester fidèle à une méthodologie qui se construit en même temps que son objet, c'est-à-dire selon les besoins des usagers et la nature de ces derniers. Il s'agit d'une méthodologie *sui generis* impliquant la conception d'outils *ad hoc*.

## **L'accès aux représentations**

En conclusion à leur article sur les représentations de la pollution E. Guillén Gutierrez, A. Lammel et J.-M. Meunier (2016), constatent que les groupes d'enfants étudiés « ont exprimé leur difficulté d'accepter la présence de la pollution aussi bien chez les animaux et les plantes que chez les humains. Cette difficulté peut venir du fait que la pollution chez les êtres vivants est un processus biochimique extrêmement complexe ».

D'autre part, dans le champ perceptuel de la santé du point de vue de l'enfant, S. Jutras et J. Bisson (1994) notent que le « bien-être des enfants est un enjeu social important (...) cependant, les modèles sous-jacents reposent essentiellement sur une perspective individuelle et sur une vision adulte de ce qu'est la santé. » Avec, comme postulat, l'idée « qu'en comprenant mieux comment les enfants pensent la santé, on pourra identifier des méthodes plus appropriées à chaque âge

pour changer les connaissances, les attitudes et les comportements », autrement dit pour briser le plafond de verre de la prévention et, enfin, passer du savoir à l'agir.

Concernant les représentations sociales liées aux pollutions et leur association à la notion de saleté (Pruneau et coll., 2005), on distingue, d'une part, les différents types de pollutions et, d'autre part, leurs qualités propres à partir de plusieurs dialectiques : visible/invisible ; proche/lointaine ; immédiate/durable ; franche/non franche (Caillaud, 2010).

Les initiateurs du programme ont, certes, souhaité donner la parole aux enfants – mais quels enfants ? sur quels critères ? et comment être sûr que les résultats obtenus par la consultation d'un échantillon d'enfants soient représentatifs de la population des enfants de 9-11 ans présents aujourd'hui sur l'ensemble du territoire français ? On suppose que selon leur territoire, ils ne sont pas confrontés aux mêmes problèmes liés à la pollution (Gutierrez, Lammel et Meunier 2016). De même, selon leur niveau d'éducation, leur milieu d'appartenance, ils ne partagent pas une conscience unanime de ce que recouvre le terme « pollutions », ce qui implique d'accéder à leurs représentations.

Alors comment s'assurer que le programme s'adapte aussi bien à des enfants très au fait des enjeux comme à ceux chez qui des confusions demeurent encore vives ? Comment faire un programme inclusif, qui ne laisse personne de côté quand on sait que vouloir s'adresser à tous c'est souvent manquer sa cible ?

Tous les grands axes qui viennent d'être évoqués constituent autant de préoccupations visant à répondre à un unique objectif : développer une méthodologie propre et s'en tenir à sa règle fondamentale qui consiste à ériger les besoins des usagers en guide pour la conception d'un produit adapté et innovant. Cela implique de réunir un faisceau de compétences diverses mises au service de cet objectif collaboratif et d'être prêt à réajuster les éléments à chaque étape.

Le choix d'une telle méthodologie implique de coller à la parole des enfants à toutes les étapes et de ne pas céder à nos habitudes de transmission descendante du savoir, via ses détenteurs identifiés. Il s'agit de mettre à disposition des enfants concernés des savoirs dans lesquels ils peuvent puiser afin, à terme, de modifier leurs comportements en matière de préservation de l'environnement et de la santé, tel que cela est proposé par les pédagogies critiques (Illich 1970 ; Freire 1996 ; De Cock et Pereira 2019 ; Pereira 2019).

## **Déploiement de la phase exploratoire**

Après s'être adressé à un panel de 1 000 enfants âgés de 6 à 14 ans par le biais d'une enquête quantitative IFOP, il est ressorti en plus du thème de la pollution, qu'en matière de santé, les enfants du panel souhaitaient « connaître les organes de [leur] corps et apprendre comment ils fonctionnent ». De là, une tranche d'âge plus précise (9-11 ans) a été retenue en vertu de la capacité des enfants à appréhender les enjeux, amorcer une réflexion critique, tout en restant attachés à des univers fantastiques.

Afin d'être inclusifs, les initiateurs du programme ont choisi de mettre en œuvre la co-conception avec des enfants représentant l'ensemble du territoire métropolitain (Paris et banlieue parisienne d'une part, et milieu rural en Aveyron, d'autre part).

L'approche quantitative s'est limitée à l'enquête préliminaire évoquée précédemment, afin d'affiner le choix de la cible. S'en est suivie une approche qualitative privilégiée lors de toute la phase exploratoire à travers des ateliers-tests menés avec des groupes d'enfants d'une part et auprès des médiateurs d'autre part.

Les ateliers de la phase exploratoire ont impliqué 31 enfants<sup>57</sup>, issus de quatre groupes ne relevant pas tout à fait du même dispositif mais suivant une trame commune, réajustée entre les séances, selon le principe itératif propre à la co-conception et mis en œuvre tout au long du processus.

## **Description des ateliers de co-conception**

Les ateliers avaient pour objectif de recueillir les représentations des enfants à travers des exercices projectifs de mise en situation. L'évocation de situations vécues constitue l'une des conditions majeures pour que cette population exprime la richesse de ses représentations et que ses membres se vivent comme des acteurs environnementaux (Blanchet Cohen et Di Mambro, 2016).

Les ateliers de co-conception se sont déroulés à partir d'une trame commune qui a subi des modifications d'une séance à l'autre, selon le processus itératif propre à la co-conception. Les réajustements ont permis d'accentuer les questionnements relatifs au corps et à son fonctionnement. À Paris, les enfants ont été recrutés par une agence spécialisée. Ils n'ont pas connaissance du thème qui sera abordé, et les séances se déroulent dans une salle dédiée, équipée d'une caméra, de micros et d'une vitre sans tain derrière laquelle se trouvent les observateurs. Le dispositif est tout à fait différent en Aveyron où les enfants ont choisi, sur la base du volontariat, de venir parler du thème de la pollution. Certains d'entre eux se sont montrés particulièrement sensibilisés<sup>58</sup>.

L'idée est de proposer aux enfants un « espace de tous les possibles » où leur parole se libère. On n'attend pas d'eux des « bonnes réponses », ils ne sont pas en situation d'évaluation, au contraire, ils peuvent « dire des trucs fous »

---

<sup>57</sup> Trois groupes de 8 enfants et un de 7 enfants, composés de 17 filles et 14 garçons.

<sup>58</sup> Notamment par le choix de thèmes d'exposés réalisés en classe, des vellétés d'adhésion à des associations de défense des animaux...

et laisser vagabonder leur imagination. La mise en place du cadre implique aussi de rappeler la règle du respect de la parole de l'autre. Le défi consiste à leur faire comprendre qu'on s'intéresse à ce qui les intéresse. Cela permet d'obtenir des informations sur leurs goûts, les médias qu'ils apprécient et qui suscitent leur intérêt.

Ils se montrent concernés par les problèmes environnementaux proches de leur réalité vécue – ce qui ne signifie pas qu'ils ne sont pas conscients des problèmes globaux (c'est-à-dire capables de proposer des solutions et de se projeter en tant qu'acteurs).

Chaque séance de co-conception est animée par la sociologue et la designer<sup>59</sup>. La première a pris en charge l'animation pour sonder les enfants et recueillir leur parole, la seconde s'est chargée des activités impliquant des outils confectionnés par ses soins.

La première phase s'illustre par un échauffement créatif visant à créer un collectif et instaurer un univers de tous les possibles le temps de la séance, en imaginant quel « super-pouvoir » chacun aimerait avoir.

Vient ensuite l'étape cruciale de l'exploration de la notion de pollution, d'abord par association d'idées, d'images puis par un approfondissement illustré par une carte mentale.

Une autre activité consiste à placer la pollution dans divers lieux du quotidien : les différentes pièces de la maison, le jardin, l'école, la rue... On prend soin de faire attention aux disparités sociales dans la cartographie du foyer, entre ceux qui vivent dans des conditions modestes et ceux qui ont l'habitude des grands espaces. Il s'agit pour l'enfant de se projeter dans son quotidien et un environnement qui lui est familier, plus que sur des questions d'environnement global (qu'il a d'ailleurs tendance à citer plus spontanément). On tente ici de l'immerger dans des situations à la fois familières

---

<sup>59</sup> Les deux médecins en charge du programme et moi-même, anthropologue, restent en observation pour la prise de notes.

et concrètes (emballages du goûter, écrans dans la sphère domestique, etc.).

Le jeu du « ça pollue / ça pollue pas » a permis d'évaluer l'accès à la pensée complexe des enfants, notamment grâce à la possibilité de placer l'élément dans une section tierce intitulée « ça dépend ». Cet exercice permet d'explorer les différents types de pollution auxquels ils n'ont pas pensé spontanément dans un premier temps et faire état de leur connaissance sur le sujet. En piochant, par exemple, un *e-mail* : « ça pollue car ça envoie des ondes – mais c'est mieux qu'utiliser du papier – donc ça dépend », ou en piochant le dentifrice : « produits chimiques, ça pollue le corps mais pas que, y a aussi l'emballage que l'on jette », pour certains, c'est même « cancérigène », « la pâte, faut pas l'avaler, c'est du plastique ». On retrouve aussi l'idée que certains matériaux valent mieux que d'autres et que l'usage des machines pollue.

On tente de se placer du point de vue des enfants afin de déterminer ce qu'ils aimeraient comprendre et à quel interlocuteur ils penseraient s'adresser pour obtenir une réponse. Afin d'introduire les modalités de transmission, on interroge les enfants : « Si on devait parler de ces sujets aux copains de l'école, qu'est-ce qu'ils auraient envie de savoir ? Qu'est-ce qui marcherait bien pour le dire ? ». L'objectif étant, du point de vue des enfants, d'obtenir « une action que je peux mener, moi, dans mon espace à moi » et, du point de vue de l'équipe, d'imaginer le contenu adéquat à partir du recueil de ces conceptions.

## **Bilan des ateliers**

Finalement, les enfants se sont montrés très informés, conscients des enjeux et de la complexité de la problématique, lucides quant aux ficelles du monde dans lequel ils vivent (concernant l'incitation à ne pas gaspiller à la cantine, « on n'est pas dupes, le surplus finit par être

jeté ! »). Ils ont conscience d'une sorte de connexion entre le corps et l'extérieur mais ignorent comment elle se fait (ce qui, de ce point de vue, ne les différencie pas de la majorité des adultes).

Les enfants des groupes aveyronnais montrent un sens pratique plus développé, ainsi qu'un sens du concret et un attachement au contact avec la nature (qui s'explique par leur environnement quotidien : poules, compost, étoiles, etc., plus présents qu'à Paris et alentours). Ils sont très marqués par les images concernant la mise en danger de l'environnement et des animaux. On relève, contrairement aux séances parisiennes, le contact avec la nature, le vivant mais aussi la mort (par exemple à travers les cadavres d'animaux pour nourrir le milan royal lors d'une sortie à la déchetterie). On peut associer le sens pratique au thème de la mort (exemple : « Si ça tue les insectes, ça tue aussi notre organisme ; « On est tous morts si les abeilles disparaissent, il n'y aura plus de fruits, plus de plantes »). De même, ils lient l'effort physique et le fait de faire par soi-même comme un facteur minimisant la pollution : toutes les énergies ne sont pas polluantes, comme celle que produit mon corps lorsque l'on pédale : « On produit de l'énergie mais ça pollue pas. Elle est dans notre corps. Notre corps, quand il fabrique de l'énergie, il fabrique aussi un moyen de la recycler ».

## **Résultats**

### ***La pollution se pense au pluriel***

Cette phase d'exploration a permis de constater que, pour ces enfants, plusieurs types de pollution nous entourent et mentionnent les suivants : air, pétrole, pollution liée aux transports (train, voiture, moto), déchets, plastique, pollution de la mer, 7<sup>e</sup> continent, pluie. Aussi, la pollution alimentaire (pesticides), « mentale » (par les écrans) et, en milieu rural, les pollutions lumineuse (« On voit la lumière, on ne voit

plus les étoiles »), spatiale et publicitaire ont été citées. Les moins sensibilisés ont plus de mal à définir les « types » de pollution. Les enfants reprennent, par exemple, « fumée, pétrole » et reviennent beaucoup à la pollution de l'air.

Si la pollution atmosphérique apparaît la plus évidente avec les déchets, les pollutions exprimant une causalité sensorielle sont majoritaires : visuelle, sonore, en lien avec le goût, par voie cutanée, ou encore par l'odorat. Concernant ces éléments sensoriels, citons quelques exemples : sur l'odorat, « ça sent le gaz » en voiture, ou lorsqu'on repeint une pièce, « c'est pas bon pour les poumons ». On se sent attiré par l'odeur mais on sait qu'elle est nocive (souvent parce qu'un parent nous le signifie et/ou parce qu'on fait l'expérience d'un mal de tête...). De même : « J'ai remarqué, quand je sens un parfum, j'ai un truc chimique sur ma langue – comme si j'avais le goût dans ma bouche – j'aimerais savoir pourquoi ».

Les enfants évoquent aussi la « pollution sonore<sup>60</sup> » à travers le bruit des voitures : « Ça fait mal aux oreilles » ; « Si tu vas dans la campagne, t'entends les oiseaux, la nature, alors que si tu vas dans une grande ville, t'entends des industries, on se croit dans un autre monde. Ça fait mal aux oreilles. ».

Quant à la pollution visuelle, elle s'illustre principalement par les déchets accumulés à travers des éléments du quotidien comme les « palettes Mc Do », mais surtout des images choc de montagnes de déchets vues à la télévision ou dans des magazines. Dans la mer, également où un enfant se souvient de « tout petits, tout petits plastiques en décomposition. J'en avais plein les cheveux ».

Ainsi la pollution apparaît-elle comme une nuisance qui agit sur l'un des sens voire plusieurs. Elle est perçue à la fois comme une gêne qui a un impact sur les organes sensoriels et comme une souillure (Douglas, 2001). Elle est un élément qui peut nous toucher par l'air (« La pollution ça pollue l'air et l'air après ça se diffuse partout. », ou par ce qu'on mange,

---

<sup>60</sup> Qu'ils savent nommer comme telle sans que l'expression ne leur soit proposée.

dans la mer « mais ça nous touche moins parce qu'on n'y va pas tous les jours »).

### ***Les représentations liées au corps***

Concernant le lien avec le corps, selon les enfants, des choses rentrent dans le corps et nous font du bien, d'autres non. L'idée de flux qui entrent et sortent, comme l'idée de limites et frontières (que peuvent jouer les vêtements ou la peau que l'expression « barrière cutanée » illustre si bien) sont présentes en arrière-fond. Aussi, ils se montrent conscients que les conséquences d'un acte peuvent être différées dans le temps et dans l'espace du moment de sa réalisation. L'exemple le plus simple de cela se traduit par l'emballage plastique : ce que l'on jette ici peut être ingéré par un animal, entrer ainsi dans la chaîne alimentaire et, à terme, affecter la santé humaine. Ils ont conscience qu'un impact délétère est souvent invisible de prime abord.

Néanmoins, il demeure des zones d'inconnues, en particulier autour des artefacts capables de « polluer le cerveau et l'esprit », avec des objets qui prennent le contrôle (les écrans, la lumière bleue, des ondes, etc.).

Le corps est perçu comme une enveloppe perméable (peau, nez, bouche, oreilles, cerveau) sur lequel les éléments extérieurs ont des effets à travers ce qu'on mange, ce qu'on entend, les objets dont on se sert.

### ***Type d'apprentissage plébiscité***

Les enfants n'ont pas l'habitude qu'on leur pose des questions sur des choses qu'ils n'ont pas apprises au préalable. Il faut les aider à développer leur pensée. À partir des grands axes, on identifie quelques thématiques : tout ce qui rentre dans le corps, ce qui est présent dans l'air, les objets qui monopolisent l'attention, les nuisances. On se soucie de prendre aussi en compte ce qu'ils imaginent d'insolite afin de ne pas opérer de restrictions selon une logique de raisonnement d'adulte.

On note le goût prononcé des enfants en faveur des formules choc (sur les sodas : « c'est du cancer à boire »). On souligne aussi l'intérêt pour l'humour, s'amuser, se mettre dans la peau d'un autre et la liberté de « faire des bêtises ». Combiné, cela donne un humour noir, grinçant. Aussi aiment-ils jouer à se faire peur et sont clairs avec le refus de traiter les sujets sérieux (tels que la maladie ou la mort) de façon sérieuse. Ils se montrent prêts à s'engager comme à mobiliser leur entourage. De même, ils sont prêts à entreprendre et à prendre le pouvoir. Ils neutralisent d'eux-mêmes le côté moral et très anxiogène du thème et sont attirés par le côté fascinant des « super pouvoirs » de la nature et du corps.

Au cours des ateliers, les enfants ont souligné l'envie d'apprendre en famille, avec leurs amis, dans des espaces de savoir et d'expertise – notons que les lieux de savoir ne sont pas bannis. On relève aussi la possibilité de croiser des univers (ex : théâtre dans un laboratoire), ou des associations qui nous paraissent parfois tirées par les cheveux (ex : la volonté d'apprendre dans un laboratoire, avec un journal, en faisant du sport), soulignant leur capacité à rompre les frontières rationnelles souvent imposées par les adultes. Les résultats montrent un intérêt pour les lieux de savoirs (école, laboratoire, bibliothèque...) et le désir d'apprendre en famille, avec ses pairs, rarement seul, en faisant des expériences, en menant l'enquête, en rencontrant des personnes spécialistes qui expliquent, sur une multiplicité de supports. L'implantation au cœur du milieu scolaire semble la plus à même de créer des opportunités pour l'écoresponsabilisation des enfants (Scott, 2011) afin de s'étendre ensuite aux familles pour favoriser le développement de l'esprit critique de l'enfant (Hayward, 2012). C'est pourquoi le programme Koipoluki a été pensé pour être décliné au sein des écoles, centres de loisirs voire bibliothèques ou ateliers de musées.

## **Conclusion**

### ***Une approche participative fondée sur un idéal mutualiste***

Il s'agit de respecter un idéal mutualiste selon lequel les actions sont relatives à des choix, faits en connaissance de cause. Le rôle des experts en prévention est d'abord de mettre les savoirs à dispositions et non d'imposer des comportements. Ces derniers doivent découler de choix posés comme libres. Ce parti pris rejoint un véritable idéal politique où l'autonomie des acteurs prime, ce qui induit également un choix d'autonomie dans la diffusion du programme : l'objectif n'est pas de le faire entrer dans les programmes scolaires obligatoires. On part du principe que l'individu sait ce qui est bon ou mauvais pour lui. S'il s'avère inutile de lui asséner ce qu'il doit faire, on peut, en revanche, lui proposer un panel de solutions ou de savoirs dans lequel il puise librement.

Cette approche participative consiste en une analyse de besoins adaptés au public particulier par l'accès aux représentations des enfants. Par-delà l'enjeu ludique et pédagogique s'érige celui d'accéder à des actions durables et réalisées en conscience : on touche ici le délicat objectif d'un programme de sensibilisation et la difficulté d'en évaluer les effets. Seule une étude d'impact dira si la méthode de co-conception tient ses promesses en donnant envie aux enfants de participer à des actions concrètes pour protéger leur corps et leur environnement.

### ***La forme aboutie de l'outil***

La phase exploratoire présentée ici n'est qu'une étape initiale du déploiement de la méthode. Celle-ci a permis de poser les jalons de l'outil pédagogique abouti. Il s'agit de mallettes pédagogiques thématiques associant un polluant à un organe ou système du corps humain. Le double objectif est de donner accès à des savoirs théoriques sur les effets

environnementaux des pollutions et sur les grands principes du fonctionnement anatomique.

Cet apprentissage revêt plusieurs objectifs : réunir des connaissances théoriques sur le sujet ; expliquer le fonctionnement du corps humain, des différents organes et différents systèmes (respiratoire, digestif, neurocognitif, etc.), en fonction de ce qui est recevable pour un enfant de cet âge et du programme scolaire (sans faire doublon, ni anticiper l'année suivante) tout en prenant en compte l'état de la science sur ces questions ; enfin, transmettre ses connaissances à travers un objet de médiation qui sera ramené au sein du foyer familial.

*In fine*, il s'agit de proposer une liste de gestes qui, à terme, ont un impact positif sur la santé (sa propre santé, celle de son entourage, mais aussi avec une portée plus générale sur la santé des populations). Ces gestes, nouvelles habitudes ou comportements, portent sur les transports préférentiels, la consommation des produits (regarder la provenance des produits, éviter certaines marques, privilégier les produits faits maison, emprunter ou louer au lieu d'acheter neuf et donner ce dont on n'a plus besoin au lieu de jeter, etc.), jusqu'au choix de métiers, avec une reconsidération du « faire » à partir de métiers qui ne participent pas à la dégradation de l'environnement...

## Bibliographie

- Akrich, M. (2013). Co-construction, dans Casillo, I. avec Barbier, R., Blondiaux, L., Chateauraynaud, F., Fourniau, J.-M., Lefebvre, R., Neuveu, C. et Salles, D. (dir.). (2013). *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris : GIS Démocratie et Participation, URL : <http://www.dicopart.fr/fr/dico/co-construction>
- Berthou, V., (2019). « De l'intention d'innovation à son institutionnalisation. Le cas des Living Labs en Santé & Autonomie (Doctorat) », 14 janvier 2019, *Cahiers COSTECH*, 2.
- Berthou, V. et Picard, R. (2017). « Les *Living Labs* », ces leviers d'innovation en santé publique », F.F.E., *Annales des Mines – Réalités industrielles*, (2), 68-72.
- Blanchet Cohen, N., et Di Mambro, G., (2016). L'écocitoyenneté chez les enfants : potentiel et paradoxe, *Éducation relative à l'environnement*, 13(2), URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1052535ar>
- Caillaud, S. (2010). Représentations sociales et significations des pratiques écologiques : Perspectives de recherche, *VertigO*, (10) 2, récupéré le 2 janvier 2020 : <https://id.erudit.org/iderudit/045522ar>
- Douglas, M. (2001). *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris : La Découverte.
- De Cock, L. et Pereira, I. (2019). *Les Pédagogies critiques*, Paris : Agone.
- Freire, P. (1996). *Pédagogie de l'autonomie*, Erès.
- Guillén Gutierrez E., Lammel, A. et Meunier, J.-M. (2016). Les enfants face aux menaces environnementales : la représentation de la pollution, *Enfance*, 3 (3), 299-313. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0013754516003037>
- Hayward, B. (2012). *Children, Citizenship and Environment. Nurturing a Democratic Imagination in a Changing World*. Routledge : London.
- Illich, I. (1970). *Une société sans école*, Paris : Seuil.
- James, A. et James, A. (2004). *Constructing Childhood. Theory, Policy and Social Practice*. New York : Palgrave Macmillan.
- Jutras, S., et Bisson, J. (1994). La conception de la santé chez des enfants de 5 à 12 ans. Quelques clés pour la promotion de la santé, *Sciences sociales et santé*, 12 (2), 5-37.
- Massé, R., (2003). *Éthique et santé publique. Enjeux, valeurs et normativité*, Laval : PUL.
- Pereira, I. (dir.). (2019). *Anthologie internationale de pédagogie critique*, Paris : Éditions du Croquant.
- Routier, C., D'Arripe, A., Soyez, S., (2017). Retour d'expérience sur une démarche de coconception, *Annales des Mines – Réalités industrielles*, 6-9. DOI : <https://doi.org/10.3917/rindu1.172.0006>
- Scott, W., (2011). Sustainable schools and the exercising of responsible citizenship – A review essay. *Environmental Education Research*, 17 (3), 409-423.

# Portraits de Femmes

**Paul LEOPHONTE**

Professeur Honoraire des Universités

Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine

Réunir autour de soi les plus belles femmes, se retrouver dans un cercle enchanté où femmes et beauté se confondent, qui n'y a rêvé ? Un prince s'y est employé, Louis 1<sup>er</sup> (1786-1868) devenu roi de Bavière en 1825, grand-père du célèbre Louis II, frappé d'une folie plus raisonnable que celle de son petit-fils. Ce souverain épris d'art et de culture ambitionna de faire revivre la Grèce antique dans sa capitale, Munich. La ville qu'on surnomma *l'Athènes de l'Isar* (affluent du Danube) lui doit l'un de plus beaux ensemble muséal au monde ; et, au château de Nymphenburg (*Le palais des nymphes*), sa résidence d'été, un musée d'un type particulier, *la galerie des beautés*. Le roi y réunit en une vingtaine d'années 38 portraits de femmes - de la plus haute noblesse comme de la moyenne et petite bourgeoisie, ou d'une origine plus modeste, amant de certaines d'entre elles (sans être Barbe-bleue), admirateur platonique de la plupart, incarnant à ses yeux un idéal de beauté féminine et, par le truchement de leur grâce, une noblesse d'âme.

Une princesse prussienne côtoie la fille d'un modeste artisan, une marquise italienne la fille d'un marchand de venaison, une dame de cour une comédienne, une jeune lady anglaise une des propres filles du roi - toutes exquisément parées... On se prend à rêver devant cet aréopage de Vénus. On aimerait pénétrer dans l'une ou l'autre de ces toiles et approcher ce qu'avaient de chair ces beautés idéalisées, figées dans un moment de grâce ; connaître quelle fut leur destinée.



**Hélène Sedelmayer**



**Cornelia Vetterlin**



**Marianna Florenzi**

Les portraits du château de Nymphenburg sont de Joseph Karl Stieler (1781-1858) Galerie des beautés (reproduits dans Wikipedia)

## **Voici, en quelques traits, la destinée de quatre d'entre elles.**

La plus jolie est d'humble origine, Hélène Sedelmayer, fille d'un cordonnier. Remarquée par le roi, elle fut embauchée comme servante. Le monarque la fit poser en costume régional bavarois, elle avait 21 ans. Mariée à un valet de chambre de la cour, elle eut dix enfants - on préfère ignorer les effets de l'âge et des grossesses successives sur cette beauté délicate.

Cornelia Vetterlin est d'origine modeste aussi. On sait de cette jeune femme à la beauté d'un Saxe peu de choses. A la trentaine, elle épousa un baron. Le peintre lui a mis dans la main un bouquet de violettes, signe d'humilité. Elle m'émeut, elle est le sosie d'une amie de ma jeunesse.

Parmi les autres femmes de la collection, d'origine plus aristocratique, l'une mérite attention moins pour sa beauté que pour sa personnalité et sa destinée, la marquise Marianna Florenzi. Née à Ravenne, fille du comte Bacinetti, elle épousa à Pérouse le marquis Florenzi. Elle fit la connaissance de Louis 1<sup>er</sup>, encore prince de Bavière, lors d'un cortège de carnaval à Rome – un coup de foudre. Neuf mois après la rencontre, la marquise eut un fils sur l'existence duquel le roi veilla avec attention. Le monarque et la marquise échangèrent jusqu'à la mort de celle-ci une abondante correspondance (plus de 5000 lettres). Dans ses *Impressions romaines*, Delécluze, élève de Jacques-Louis David, la décrit *étendue sur un divan, laissant deviner toutes les parties de son corps, qui doit être fort joli, le prince de Bavière papillonnant à ses côtés...* Coup de patte à la suite : *c'est une bécasse et sa naïveté pourrait bien n'être que de la bêtise*. On apprend sous d'autres plumes qu'elle était une intellectuelle de haut vol, férue de sciences naturelles, lectrice de Kant et Spinoza, traductrice de Leibniz. A qui se fier ? Méfions-nous du jugement des mémorialistes, surtout sur les femmes.

a plus célèbre de ces 38 femmes est Maria Dolores Eliza Rosanna Gilbert. Elle acquit la célébrité sous le nom de Lola Montès. Irlandaise devenue danseuse espagnole et courtisane, elle eut parmi ses nombreux bienfaiteurs Liszt et Alexandre Dumas avant de séduire, lors d'un voyage à Munich – elle était âgée de 25 ans - Louis 1<sup>er</sup> de Bavière. Le roi sexagénaire s'enflamma ; une liaison tapageuse de trop pour le peuple qui contraignit le monarque à l'abdication, à 62 ans. *Je peux me comparer au Vésuve qui paraît éteint jusqu'à ce qu'il fit brusquement éruption*, écrivait-il à la courtisane qu'il fit *comtesse de Landsfeld* et (l'amour à perdre la raison !) - *chanoinesse de l'ordre de sainte Thérèse* ! La chanoinesse bannie fera par la suite une carrière de danseuse et actrice aux Etats-Unis où elle se maria. On la retrouve, son mariage brisé, en Australie, *tout à fait subversive pour la morale publique*, selon la presse de l'époque... Elle invente *la danse de l'araignée*, levant ses jupes si haut qu'on pouvait voir qu'elle ne portait aucun sous-vêtement. Elle finit sa vie à New York, handicapée par les séquelles d'un accident vasculaire cérébral, ruinée et dévote – une destinée au final semblable à celle de quelques mémorables hétaires des années 1900, telle Eve Lavallière ou Liane de Pougy, qui au terme d'une existence débridée rejoignirent le Tiers-Ordre franciscain.

Les 38 portraits (peints entre 1827 et 1847), assez mal éclairés dans la salle où ils sont réunis, trop disposés en hauteur (de sorte qu'on distingue mal les belles du dernier rang) sont tous d'un même pinceau, celui de Joseph Stieler, peintre de la Cour bavaroise, formé par l'allemand Füger et le français Gérard - un néoclassique dans la lignée, lointaine, de Raphaël. Délicats, d'une grâce guindée dans leur ensemble, la beauté s'y déploie sous une patine alliant naïveté et idéal vertueux, dans l'esprit Biedermeier de l'époque. Nul émoi à considérer ces jeunes femmes. Rien que de convenu. On est charmé mais on demeure froid. Sous ces délicats minois ne transparaît nulle intériorité. La plus

sulfureuse, Lola Montès, ressemble à une austère dame de compagnie qui paraît s’apprêter, coiffée d’une mantille, à se rendre aux Offices. Plus ressemblant avec l’aventurière qui fascina Louis 1<sup>er</sup>, le portrait que nous a laissé la plume d’un journaliste, Gustave Claudin, une des figures du Paris de ce temps, fin gourmet, chasseur de cotillons et colporteur de potins : *Lola Montès était une charmeuse. Il y avait dans sa personne un je ne sais quoi de provocant et de voluptueux qui attirait. Elle avait la peau blanche, des cheveux noirs ondoyants comme des pousses de chèvrefeuille, des yeux indomptés et sauvages et une bouche qu’on aurait pu comparer alors à une grenade en bouton. Ajoutez à cela une taille lancinante, des pieds charmants et une grâce parfaite. Par malheur elle n’avait, comme danseuse aucun talent.* S’appariant avec plus de vraisemblance à ce portrait celle qui l’incarna à l’écran, la belle, l’inoubliable Martine Carol (mais qui se souvient de cette actrice, hors les hommes de ma génération - premier sex-symbol avant Brigitte Bardot, splendide Lola Montès dans le film éponyme de Max Ophüls ?) On voit tout de suite, en comparant les deux portraits, laquelle susciterait de préférence l’émoi, sinon l’éruption !...



**Lola Montès**



**Martine Carol**

Film de Max Ophüls 1955. Martine Carol dans le rôle de Lola Montès.

*Le beau est toujours bizarre*, disait Baudelaire. Le bizarre, autrement dit ce qui s'explique mal, rend la beauté singulière, renforce le mystère féminin, nous y attache et nous pousse au désir de le pénétrer. C'est ce mystère, en pendant de la joliesse distinguée affichée dans la galerie des beautés, qui attire dans un certain nombre de portraits peints ou photographiques.

Chacun sa dilection et son sérail secret.

Il est un portrait de femme toutefois, alliant beauté et mystère, qui a toute chance de figurer dans la plupart des sélections : celui de l'épouse d'un marchand florentin prospère, à l'orée du XVIème siècle, Francesco del Giocondo. Selon une enquête sur le tableau le plus célèbre de la peinture (d'après Donald Sassoon, historien d'art), *La Joconde* vient en premier pour 86% des interrogés. L'engouement se manifesta tôt, et d'abord parmi les artistes contemporains de Léonard (dont Raphaël) ; Léonard lui-même, au prétexte d'inachèvement, se garda de remettre le portrait de Mona Lisa à ses commanditaires et ne s'en sépara jamais. Si l'on fait abstraction de toutes les connaissances qu'on a pu acquérir sur ce que le peintre apporta d'innovant dans l'art du portrait (la pose de trois-quarts, visage de face - *le contrapposto* ; l'environnement étrange, inhabituel et tourmenté en arrière-plan ; la superposition de glacis en vue de créer par un jeu d'ombre et lumière l'illusion du relief - le fameux *sfumato*) ; ce qui frappe à première vue dans ce visage à l'ovale parfait c'est le regard fixé sur le peintre (ou le chaland dans une salle du Louvre, des siècles plus tard), doux et fuyant à la fois, joint à l'ébauche de sourire ou de moue énigmatiques. Tout en subtilité, en ambivalence, ce visage fascine. Vasari, dans son ouvrage monumental sur les *vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (1547) - a-t-il approché Mona Lisa encore en vie à cette date ? - apporte une explication prosaïque, sans toutefois dissiper nos conjectures. Léonard aurait fait en sorte que la jeune femme soit distraite par des chanteurs, des musiciens,

des bouffons, de façon que, d'humeur joyeuse, elle s'affranchisse de l'air mélancolique, coutumier dans les portraits du temps.

La Joconde accueille en son palais, dans sa vitrine hermétique, plus de six millions de visiteurs chaque année - on est loin d'un sérail secret !

Secrète en revanche, peu connue, d'une attribution contestée par certains au point qu'elle figure inconstamment dans les ouvrages consacrés à Léonard, *La Scapigliata* (autrement dit *L'échevelée*).

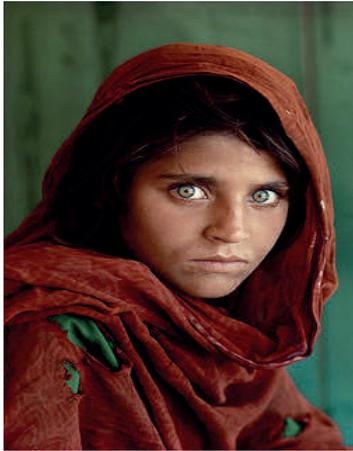


**La Scapigliata ou Tête de jeune fille de Léonard de Vinci**  
**Galerie Nationale, Parme**

C'est un minuscule tableau (24,7 x 21 cm), un joyau qu'on découvre, seul dans une petite pièce obscure tendue de noir, sous un éclairage qui a la douceur d'une caresse, à la galerie nationale de Parme. Le visage de la jeune femme anonyme, en terre d'ombre et rehauts de blanc de céruse, au modelé parcouru d'ombre et de reflets, est couronné d'une chevelure esquissée, tombant, dé faite, sur les épaules invisibles. Pleine de grâce - les mots de la prière traversent l'esprit - elle a les yeux mi-clos, les paupières légèrement gonflées, ses lèvres ébauchent un sourire. Pour certains spécialistes, ce serait une sorte d'archétype contenant une multitude de visages virtuels, une source matricielle, oeuvre du peintre pour lui-même. On préfère rêver. A une femme qui vient de faire l'amour, assouvie, ébouriffée après le jeu, contemplant son

amant qui sommeille (*animal triste*) ; à moins qu'il ne s'agisse d'une mère attendrie, penchée sur le berceau de son enfant endormi. Dans les deux situations, le visage de l'amour.

Si *la Scapigliata* est une oeuvre confidentielle, tel n'est pas le cas de celle qui aura connu, cinq siècles plus tard, non plus sous le pinceau d'un peintre de génie mais photographiée par un grand reporter de talent, par sa beauté expressive et la diffusion de son image, une célébrité un temps presque équivalente à celle de La Joconde - on la surnomma la *Mona Lisa moderne*. Qui n'a dans un coin de sa mémoire sensible, ou son musée privé de la beauté, le portrait de cette jeune afghane ?



**La jeune Afghane**

Photographie de Steve McCurry publiée dans le numéro de juin 1985 de *National Geographic*.

Ce qui de prime abord frappe c'est bien sûr le regard droit sur l'objectif - farouche ; la splendeur de ces deux points noirs cerclés d'émeraude dans un visage juvénile aux lignes parfaites, cheveux de jais en écrin ; et c'est aussi le châle rouge sombre en lambeaux qui voile l'enfant presque

femme et lui couvre le corps, en harmonie avec l'arrière-plan, en rappel de la couleur des yeux. Le portrait, dû à Steve McCurry, fut publié en couverture de la revue *National Geographic* en juin 1985 - sous-titré *la jeune Afghane* ; il deviendra le plus célèbre de l'histoire du magazine. Bien au-delà de ses lecteurs, l'image largement diffusée parlera à des millions de gens dans le monde. *Ces yeux verts obsédants nous fixent, immortalisent la souffrance de la fillette et arrêtent notre regard*, a commenté Bill Garrett, rédacteur en chef de *National Geographic*.

Dans quelles circonstances cette photographie fut-elle réalisée ? Qui était, qu'est devenue l'icône inconnue ?

Steve McCurry, grand photographe documentaire, a conquis la célébrité dans les années 80 en parcourant l'Afghanistan en proie à une guerre civile opposant le gouvernement de Kaboul, soutenu par les soviétiques, et les Moudjahidines en résistance. Ses reportages photographiques en 1980-82 lui ont valu les plus hautes récompenses. En 1984, *National Geographic* lui commande un article de fond sur les camps de réfugiés le long de la frontière entre Afghanistan et Pakistan. Il se rend dans une trentaine de camps aux portes de Peshawar, au nord du Pakistan. Alors qu'il se trouve dans l'un d'eux, le camp de Nasir Bagh, il entend des voix d'enfants provenant d'une tente où s'est improvisée une école de filles. Il demande à l'enseignante s'il peut assister au cours et prendre des photos. Elle accepte. Il repère une enfant de douze-treize ans. *Elle avait un regard intense et égaré, vraiment pénétrant*, dira-t-il plus tard. *Elle était très timide*. Pour ne pas l'effaroucher, il photographie d'abord d'autres enfants avant de l'inviter à poser. *Je crois qu'elle était aussi curieuse de moi que moi d'elle car elle n'avait jamais été prise en photo et n'avait probablement jamais vu un appareil*, commentera plus tard le photographe. Deux photos sont prises. Sitôt après, elle s'éloigne - disparaît.

Lors du tirage à son retour à New York, McCurry prend conscience de l'extraordinaire pouvoir d'évocation du portrait, mélange subtil de force et de vulnérabilité : l'incroyable regard de l'adolescente, sa beauté qui irradie et son mystère ; l'image, suggestive de la tragédie des enfants réfugiés, pris dans la tourmente de la guerre.

Dix-sept ans plus tard, après l'attentat du *World Trade Center* et l'invasion de l'Afghanistan - la traque d'Oussama ben Laden doublée d'une *guerre contre le terrorisme* déclarée par l'administration Bush - McCurry retourne sur les lieux qu'il avait photographiés en 1984-85, dans l'espoir de retrouver la jeune Afghane. Il est accompagné d'une équipe de tournage de *National Geographic*. Les camps de réfugiés près de Peshawar sont alors sur le point d'être démantelés. Il montre la photographie de la jeune Afghane aux Anciens et aux autorités du camp. Après plusieurs fausses pistes (la frénésie d'une récompense suscitant des témoignages erronés), sur le point de renoncer, Mc Curry et son équipe se trouvent en présence d'un homme qui affirme se souvenir de la jeune fille - il connaît son frère. Mariée, elle vivrait, allègue-t-il, dans une des régions les plus dangereuses d'Afghanistan, sous les bombardements non plus soviétiques mais américains. Il accepte d'essayer de lui faire passer la frontière. Il va y parvenir et ménager une rencontre.

En respect des coutumes locales, le contact se fait d'abord avec une femme de l'équipe. Elle reconnaît la jeune afghane à son regard, mais aussi à une petite cicatrice à peine perceptible sur une aile du nez, présente sur la photographie de 1984. Elle s'appelle Sharbat Gula (qui signifie en pachtoune *fille fleur d'eau douce*). Après palabre avec ses proches, McCurry est autorisé à l'approcher. *Notre conversation fut brève, et sans émotion, rapporte-t-il. Elle se souvenait... Je ne suis pas sûr que le portrait et la puissance qui se dégage de son image ont eu beaucoup de sens pour elle. Les magazines, les journaux et la télévision ne faisaient*

*pas partie de son monde*. Ses parents avaient été tués sous les bombardements soviétiques, et elle avait vécu en recluse, sans réel contact avec d'autres personnes que son mari, ses enfants, sa belle-famille et ses amis proches. *Sa réaction m'a semblé*, déclare McCurry, *un mélange d'indifférence et de gêne, avec un peu de curiosité ou de perplexité*. Lorsqu'enfin elle accepte d'ôter son voile, le photographe est sous le choc : c'est une femme d'à peine trente ans tragiquement vieillie, les traits marqués par les vicissitudes qu'elle a traversées - la guerre, la maladie, quatre maternités dont une enfant perdue en bas âge...

McCurry et le *National Geographic*, conscients de leur dette respective envers celle qui était devenue, à son insu, une icône mondiale souhaitèrent après la rencontre lui apporter aide et soutien - ce qui fut fait. Elle put notamment accomplir son plus grand rêve : un voyage avec son mari à La Mecque...

Plus tard, sa présence jugée illégale au Pakistan, elle fut expulsée, contrainte de retourner en novembre 2016 dans l'Afghanistan toujours en guerre - un pays à ses yeux rien d'autre que son lieu de naissance, le Pakistan sa vraie patrie.

Qu'est-elle aujourd'hui devenue, sous le joug des talibans qu'elle redoutait tant, son beau visage éprouvé dissimulé sous une burka ?

Je n'avais pas pour dessein de faire figurer dans ce texte le portrait de Sharbat Gula réalisé en 2002 par McCurry. Il serre le cœur et jette une ombre sur l'image inoubliable de la jeune afghane. Mais, dans un deuxième temps, il m'a paru que ce portrait avait un pouvoir de suggestion d'une autre nature - d'une image l'autre, témoignant de ce qu'il advient de bien des petites filles du tiers-monde (ou de cet autre tiers-monde enclavé dans les pays riches), d'une beauté souvent à couper le souffle sous leurs guenilles, brisées et enlaidies après un parcours de quelques années semées d'épreuves - la guerre, la précarité, les tribulations sociales, l'esclavage conjugal...

Ce portrait me paraissait, en outre, s'apparier comme en miroir à un autre portrait de mon musée féminin intime ; aussi inoubliable – émouvant, mystérieux - réalisé par la photographe Dorothea Lange en 1936, intitulé *La Mère Migrante*.

Sans rien connaître de l'histoire de cette femme qui fait songer à une mère louve, deux petits blottis contre elle, un bébé dans ses bras, on est saisi par l'expression de ses traits burinés et beaux, comme sculptés, le regard tendu, l'inquiétude qui perce, la pose méditative : de quoi demain (ou l'heure qui suit) sera-t-il fait ? Semble-t-elle se demander. Cette femme et ses enfants, en apparent dénuement, par qui, pourquoi, comment ont-ils été abandonnés ? Dans un abri de fortune, sont-t-ils les victimes d'une expulsion ? S'agit-il d'une émigrante, ballotée, en attente d'un accueil incertain ? Quelle fatalité pèse sur cette *mater dolorosa* ?

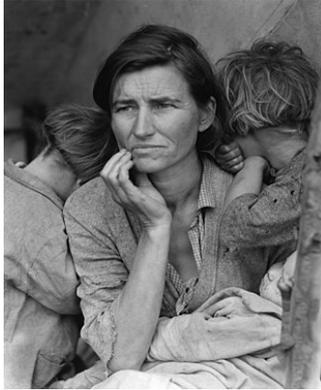


**Sharbet Gula (2002)**

Photographiée en 2002 par Steve Mc Gurry (Wikipedia)

Dorothea Lange (1895-1965) a raconté bien des années plus tard qu'elle avait pris cette photo un peu par hasard. Elle travaillait pour la FSA (*Farm Security Administration*), un organisme créé pour assister les pauvres

et les chômeurs, en vue d'attirer l'attention du grand public sur leur situation. La photographe se rendait sur le terrain, sans direction convenue, sans idée préconçue, à la rencontre



**La Mère migrante (1936)**

Photographiée en février 1936 par Dorothea Lange (1895-1965)  
Library of Congress. Prints and Photographs Washington DC

de vies brisées, se fiant à sa sensibilité artistique et à sa compassion. En mars 1936, en suivant une pancarte, elle tombe sur le camp de travailleurs de Nipomo, en Californie. Des ramasseurs de pois s'entassent - plus de 2500 personnes. La récolte a gelé, les privant de travail et de nourriture. La photographe ne s'arrête pas, elle poursuit distraitemment sa route. Une trentaine de kilomètres plus loin, elle rebrousse chemin. Une image n'a pas quitté son esprit : une femme assise sous une tente de fortune entourée d'enfants. *J'ai vu cette mère affamée et désespérée*, confiera Dorothea Lange, *je me suis approchée comme aimantée (...)* *Je ne lui ai pas demandé son nom ou son histoire. Elle m'a dit son âge, 32 ans. Elle a dit qu'elle se nourrissait de légumes gelés ramassés dans les champs alentour et des oiseaux qu'attrapaient les enfants. Elle venait de vendre les pneus de sa voiture pour acheter de la nourriture. Elle était assise là dans cette tente avec ses enfants blottis contre elle et*

*semblait savoir que mes photos pourraient l'aider, alors elle m'a aidée. C'était comme un échange de bons procédés.*

En une dizaine de minutes, la photographe réalise six clichés, reprend la route. Les deux femmes ne se reverront jamais.

Lors du tirage, une photo sur les six qu'elle a tirées fait une vive impression sur la photographe et son entourage. Roy Stryker, le patron de la FSA, évoque *une madone universelle : elle a toute la souffrance de l'humanité mais sa persévérance aussi. Une retenue et un étrange courage. Vous pouvez voir tout ce que vous voulez en elle. Elle est immortelle.*

La photographie transmise à Washington émeut les autorités qui font envoyer 10000 kilos de nourriture dans le camp.

L'image de la *Migrant Mother* va connaître une extraordinaire célébrité, portant témoignage d'une humanité en détresse, entre désespoir et lutte pour la survie, icône et symbole de *La Grande Dépression* après le krach de 1929 - l'éclatement de la bulle spéculative boursière, l'effondrement du système bancaire et de la production industrielle, le chômage de masse, la multiplication des sans-abris, la famine que vient aggraver dans les campagnes une durable période de sécheresse (le *Dust Bowl* - une succession de tempêtes de poussières qui toucha pendant près d'une décennie la région des grandes plaines aux Etats-Unis et au Canada dans les années 1930).

Selon le magazine *Life*, dans un numéro de 2003, la *Migrant Mother* ferait partie des *cent photographies qui ont changé le monde*.

Affranchie de la légende, qui était, en réalité, cette *mater dolorosa* ? Son nom et son destin ne seront connus que bien longtemps après la popularisation de sa photographie. Un journaliste retrouve la mystérieuse icône en 1978 dans la ville californienne de Modesto. Un nom est mis sur ce visage familial. Elle s'appelle Florence Owens

Thomson. C'est une amérindienne née en 1903 dans une réserve de l'Oklahoma, de parents Cherokee dépossédés de leur terre. En 1920, elle épouse un fermier, Cleo Owens. Le couple aura cinq enfants. Le mari décède de tuberculose en 1931. Enceinte pour la sixième fois, la jeune veuve enchaîne des petits boulots pour survivre. En 1945, elle épouse George Thomson, un administrateur de l'hôpital de Modesto dans la région de San Francisco où elle obtient enfin un emploi stable. Interviewée dans un journal local en 1979 (quatre ans avant sa mort), elle livrera sa propre version des circonstances au cours desquelles la fameuse photographie fut prise, critiquant avec amertume la photographe : *Je regrette qu'elle ait pris ma photo. Je ne peux pas en tirer un seul centime. Elle ne m'a jamais demandé mon nom. Elle a dit qu'elle m'enverrait une copie et elle ne l'a jamais fait.* Elle n'habitait pas dans le camp de Nipomo, elle s'y était arrêtée avec sa famille le temps de faire réparer sa voiture - dont, précisera-elle, elle n'avait nullement vendu les pneus ! Elle quittera le camp sans profiter de l'aide octroyée par la FSA. Elle s'est toujours méfiée du gouvernement, confiera plus tard son fils Troy : *Sa plus grande peur, dira-t-il, était que si elle demandait de l'aide, on lui prendrait ses enfants.* Vivant dans un mobil-home, refusant toute assistance, elle mourra d'un cancer en 1983, âgée de 80 ans. Alors qu'elle était malade, une levée de fonds fut organisée pour assurer les frais d'hospitalisation que ne pouvaient couvrir ses enfants, insuffisante toutefois pour lui permettre de bénéficier de tous les soins que nécessitait son état. Des lettres de gens souvent modestes accompagnaient les dons. *Pour maman et nous, dira son fils Troy, la photo avait toujours été une malédiction. Quand toutes ces lettres sont arrivées, je crois qu'elle nous a donné un goût de fierté.*

A l'exception de ces dons d'anonymes à la fin de sa vie, Florence Owens Thomson n'a jamais obtenu le moindre subside de la photo, tombée dans le domaine public, libre de droits. Après sa mort, l'une de ses filles déclarera : *Cette*

*photo est venue définir la Grande Dépression et le désespoir, mais elle ne ressemblait pas vraiment à notre mère, qui n'était pas du genre résigné. C'était une femme très forte. Elle avait l'âme d'un chef. Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles elle n'aimait pas cette photo – parce qu'elle ne la présentait pas sous son vrai jour. Portrait que complétera Norma Rydlewski (le bébé sur la photo de 1936), interviewée en 2002 par le réalisateur Geoffrey Dunne dans le magazine *New Times* : *Maman était une femme qui aimait la vie, qui aimait ses enfants. Elle aimait la musique et elle aimait danser. Quand je regarde cette photo, cela m'attriste. Ce n'est pas comme ça que je me souviens d'elle.**

Si j'ai fait le rapprochement de Sharbat Gula et de Florence Owens Thomson, vivant dans un contexte historique et géographique bien différent, ce n'est pas seulement parce qu'à l'instar de tant et tant de leurs semblables elles ont connu une vie d'épreuves. Il y a en l'une et l'autre, comme l'a dit le patron de la FSA, de *la madone universelle*. Dans mon imaginaire - lequel s'autorise des arrangements inattendus et subtils qu'on ne vit que dans le rêve - leur portrait est indissociable d'un troisième, intitulé *l'Annunciata* - une Vierge de l'Annonciation d'Antonello de Messine, peinte entre 1474 et 1476.

Rien n'indique, hors contexte, qu'il s'agisse de la Vierge Marie (elle n'a pas d'auréole), ni que la scène décrite par saint Luc dans le Nouveau Testament soit celle de l'Annonciation (l'archange Gabriel venu annoncer à Marie qu'elle mettrait au monde le Fils de Dieu est ici absent.)

A peine a-t-on pénétré dans la salle de la Galerie Régionale du palais Abatellis à Palerme où le tableau de petit format (45 x 34,5) est exposé, le regard est aimanté par le visage délicat de la jeune femme et le voile d'un bleu unique qui la couvre et irradie du plus loin qu'on l'aperçoit. Sa physionomie n'est pas exempte d'ambiguïté, hiératique et très humaine, a-t-on pu dire, charnelle et glacée. Les traits sont d'une extrême finesse, le regard baissé ; la main gauche



### **Vierge de l'Annonciation**

Annunciata: 1465 par Antonello de Messine.  
Galleria Regionale della Sicilia (Palermo)

resserre les pans du voile, la droite ébauche un geste (est-il d'éloignement, d'accueil ?) ; une page du livre ouvert posé de biais sur le petit lutrin devant la jeune femme semble se tourner d'elle-même.

Le spectateur est libre de faire une interprétation profane, celui d'une jeune fille surprise dans son intimité par une présence, sans qu'on sache si celle-ci est dérangement ou si elle lui fait accueil de bon gré, mais avec réserve et un geste de pudeur.

Tel n'est certainement pas le sens qu'a voulu donner le peintre à sa représentation si élégamment suggestive. On a fait des recherches pour savoir si manquait un second panneau où serait représenté l'ange annonciateur. Rien n'indique qu'il y eut un diptyque. La présence de l'archange Gabriel - trait de génie du peintre - ne serait qu'allusive, sinon frappée d'ironie irrévérencieuse, le spectateur jouant le rôle de l'ange ! Si l'on se réfère à l'exégèse du mystère de l'Annonciation, selon Michael Baxandall dans son ouvrage

sur la peinture italienne au XV<sup>ème</sup> siècle, le colloque angélique se déroule en cinq phases successives : *trouble, réflexion, interrogation, soumission, mérite*. Il y a tout lieu d'imaginer que la scène représentée se situe au tout début, le messager de Dieu qui vient d'apparaître suscitant pour première réaction le trouble de la jeune femme. Le regard de celle-ci est dirigé en bas et à droite - vers l'ange agenouillé à ses pieds ? Le souffle qui accompagne le mouvement de ses ailes encore battantes fait tourner les pages du livre qu'elle lisait - une Bible, où se trouverait la prédiction de sa descendance ?

Qu'on s'arrête à l'une ou l'autre des interprétations - la future Mère de Dieu ou une jeune fille anonyme surprise dans sa lecture -, les deux ne sont qu'une en beauté ; et - ai-je envie d'ajouter - un fil rouge reliant chacun des portraits de cette galerie, de Mona Lisa à la Vierge de l'*Annunciata*, ils ouvrent (hors de leur contexte propre) sur un égal mystère: le mystère féminin.

Dans le cours de mes rencontres occasionnelles, me vient souvent à l'esprit un propos tenu par un écrivain aujourd'hui bien oublié, Emile Henriot. Un de ces *faiseurs de maximes et moralistes* à l'instar de ses amis, Henri de Régnier, Edmond Jaloux, Jean-Louis Vaudoyer... aussi oubliés que lui. Ces *oisifs enchantés* se retrouvaient au début du siècle précédent, entre autres lieux de rencontre, au Florian à Venise - Michel Bulteau leur a rendu hommage dans un petit livre délicieux : *Le club des longues moustaches*. Il rapporte cette remarque d'Emile Henriot, sur laquelle je laisse chacun rêver selon son propre vécu : *aucune femme n'est à l'abri d'être imaginée*.

## LECTURES

- \*Peter O. Krückmann. *La plus belle du royaume*. FMR. Août/Septembre 2003 pp. 42-64
- \*E-J. Delécluze. *Impressions romaines*. Boivin éditeurs. 2008
- \*J.Wilmes, J.Prézelin. *Lola Montès. Pavane pour un roi poète*. Editions Rencontre Lausanne.1967
- \*Donald Sassoon. *Histoires de Joconde*. Editions Stéphane Bachès. 2006
- \*Giorgio Vasari. *Les vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*. Actes Sud. 2 volumes. 2005
- \*Marcel Brion. *Léonard de Vinci*. Albin Michel. 1952
- \*Steve McCurry. *Les histoires à l'origine des photographies*. Phaidon. 2020 pp.82-95
- \*Dorothea Lange. *Les maîtres de la photographie*. Nathan Image. 1989
- \*Mauro Lucco. *Antonello de Messine*. Hazan. 2011
- \*Michel Bulteau. *Le club des longues moustaches*. Quai Voltaire. 1988

# A l'ombre des géants

**Dr Jacques POUYMAYOU**

Anesthésie-Réanimation

« *Il est difficile d'être un Dieu* », mais il est encore plus difficile d'exister à l'ombre du Dieu, en dépit de tout son talent.

A l'entrée du parc de la biennale de Venise se dressent les bustes des deux géants de l'opéra Wagner et Verdi. Chacun a collaboré, à sa façon, avec deux compositeurs dont l'oeuvre, pourtant prolixe et talentueuse demeure occultée par l'opéra qui les a fait passer à la postérité.

## A l'ombre du dieu : Engelbert Humperdinck

### Le disciple enchanté

« *Monsieur n'est là pour personne* ». Dépité, le jeune Humperdinck fait demi-tour et repart dans l'allée. Ce 9 mars 1879, il était venu voir son idole. Isolé dans sa villa du Pausilippe, Wagner, tout à la composition de *Parsifal* (à la fois compositeur et librettiste dans un langage que Nietzsche, malgré son admiration, qualifiait « *d'allemand de marécage* »), ne le recevrait pas. Cette oeuvre ultime lui vaudra d'ailleurs les reproches amers du philosophe l'accusant d'être tombé au pied non seulement de la croix, mais pire encore, « *de la croix des chrétiens* » (entendons des papistes) ! Et d'enfoncer le clou (!) déclarant préférer la *Carmen* de Bizet (Ce qui, *mutatis mutandis*, est une preuve de bon goût....) à *Parsifal*.

Né à Siegburg le premier septembre 1854, Engelbert Humperdinck, précocement initié à la musique par sa mère se met à l'écriture d'œuvres chorales dès l'âge de quatorze ans. Son père plus pragmatique quant à l'avenir d'un musicien, le pousse à étudier l'architecture dont ne naîtra qu'une seule réalisation, le plan d'une caserne de pompiers. Remarqué par le directeur du conservatoire de Cologne, il part étudier dans la capitale rhénane où prononcer le nom de Wagner est considéré comme un péché mortel. Mais voilà, la venue du maître et la découverte des *Maîtres Chanteurs*, sont, pour le jeune Engelbert, l'illumination sur le chemin de Damas. Toutefois la réalité reste rude avec, la nécessité de gagner sa vie en jouant dans les cabarets, le décès de sa sœur et la destruction de ses manuscrits dans l'incendie de la maison familiale. Pourtant, il obtient, en 1876, la bourse de la fondation Mozart de Francfort que le comité porte à 1800 marks annuels (au lieu de 1028) eu égard à la pneumopathie contractée par le nominé. Toute sa vie sera rythmée par les prix, les voyages et une nature cacochyme.

Le voilà parti continuer sa formation à Munich où, il intègre la secte des *chevaliers de l'ordre du Saint-Graal* et assiste, avec ses membres, aux représentations de *l'Anneau*. C'est un wagnérien inconditionnel qui, grâce au prix (encore un) de la fondation Mendelssohn, part pour Rome en 1879.

De passage à Naples, il apprend que son idole séjourne sur les hauteurs dans la villa Angri. C'est le moment où jamais de rencontrer le Dieu. Hélas, sa carte de membre des *chevaliers du Saint Graal* n'a rien d'un sésame. Au moment où il s'apprête à franchir le portail, tout en regardant tristement le golfe de Naples, il entend la voix haletante du majordome « *Monsieur vous prie de bien vouloir monter...* ». Et le miracle (Mais, pouvait-il en être autrement quand on évoque Parsifal ?) se produit. L'accueil de Wagner

est on ne peut plus chaleureux. Ebloui, le disciple s'embarque, pour un bref séjour en Sicile.

La grande aventure commence. Après le miracle, l'Enchantement. Dès son retour il retourne quotidiennement à la villa Angri et Wagner lui propose de devenir son assistant pour la création du *Parsifal* à Bayreuth. Retourné en Allemagne, il remporte (encore) une bourse de la fondation Meyerbeer (qu'il avoue avec honte à Wagner, mais ce dernier ne lui en tiendra pas rigueur) et s'immerge dans la composition de *Parsifal* en s'installant à Bayreuth. Il joue du piano à quatre mains avec son idole qu'il tutoie, rencontre Franz Listz, Gobineau, est recommandé aux Saint Simoniens, à Saint Saëns, à Tourgeniev (dont il fera connaissance à Paris), fait répéter les chœurs de *Parsifal*, participe à l'orchestration de certains passages (*l'Enchantement du Vendredi Saint*) et rajoute, privilège unique, avec l'accord de Wagner, quelques mesures de son cru pour faciliter les changements de décor (!). Le disciple tardif (et peut-être préféré du Maître) participe à la vie intellectuelle de la maison de Wagner, discute musique et bénéficie des conseils pour l'adaptation au piano de ses opéras (C'était une pratique courante que d'adapter ainsi les œuvres lyriques et de permettre, en ces temps où n'existaient ni radio, ni enregistrement sonore, à un large public, disposant toutefois de l'instrument adéquat, d'y avoir accès), débat du tempo des symphonies de Beethoven, seule musique que Wagner autorisait dans le sanctuaire de Bayreuth (la neuvième pour être plus exact, bien qu'il eût un grand respect pour la septième).

Après les seize premières représentations, il part se reposer en Italie et retrouve Wagner dans la cité de doges au palais Vendramin. Couvé par ce dernier comme un fils, il l'entend rétorquer à ses protestations embarrassées « *Je ne me trompe jamais, je suis infallible, comme le Pape* ». C'est avec

déchirement qu'il le quitte pour Paris où il apprend son décès et déclare à cette occasion « *Wagner est mort quand il le fallait, il a achevé son œuvre ; Pour moi, il est mort trop tôt (...)* Il est parti sans crier gare, sans achever ma formation, en me laissant ici-bas immature, je peux même dire *orphelin* ». Par la suite ses lettres rédigées un 13 février seront datées du « *jour de la mort de Wagner* ».

### **Le musicien sans maître**

Dévasté, il part à l'aventure, visite l'Espagne, découvre la musique arabe à Tanger, regagne la Suisse après un passage par Marseille et... contracte une nouvelle pneumopathie, tellement sévère qu'il manque de trépasser, n'étaient les soins efficaces de son beau-frère. Il compose un arrangement de *Parsifal* pour orchestre à cordes et deux pianos à la demande d'une négociante en champagne (il faut bien vivre), occupe le poste de second chef au théâtre de Cologne mais se voit refusé à Bonn à l'argument qu'ils « *ne veulent pas de Wagnérien* ».

Sous le regard de Louis II, il fait représenter *Parsifal* à Munich, traînant ses désillusions, sa tristesse et sa mélancolie dans les brasseries de la ville. De retour à Cologne, Friedrich Alfred Krupp, « *le roi du canon* » l'installe fastueusement dans sa demeure, sur les recommandations de Richard Strauss. Il fuit rapidement les inepties et l'inculture de père de cette Bertha, dont les parisiens feront la connaissance métaphorique vingt ans plus tard, et repart pour un poste en Espagne, plus précisément au Liceu de Barcelone. Malheur ! Cet établissement est dirigé par un certain Obiols, pour qui il n'est d'opéra qu'italien. Il tombe à nouveau malade (*en Espagne, les hivers sont rudes...*), quitte le pays en juillet 1886 et fait escale au château de Chenonceaux, propriété de Madame Pelouze (la commanditaire de l'adaptation de *Parsifal*) où, choyé et gâté

à tel point qu'il lui est interdit de s'approcher du Cher de peur d'un accident, il lui est accordé de dormir dans le lit de François Premier, mais seul, contrairement aux habitudes du monarque. Toutes les bonnes choses ayant une fin, il repart pour Bayreuth au printemps 1887.

Malgré un poste au conservatoire de Cologne, il doit compléter ses émoluments par la rédaction de critiques musicales dans les journaux de Bonn. Fiancé à Hedwig Taxer, il s'installe à Francfort, ville anti wagnérienne où sévissent Clara Schumann et les Brahmines (disciples de Brahms dont le doute plane toujours quant à sa relation avec la veuve de Robert), et doit s'engager, pour un maigre salaire, comme critique au quotidien local où il y fait la connaissance de Hugo Wolf qui deviendra son ami. Fort du succès de *Hansel et Gretel*, notre compositeur s'attelle à une version tragique sur un conte de Elsa Bernstein Borges. Ce sera *Die Königskindern*, créé en janvier 1897 toujours à Munich. Malgré les critiques sévères qualifiant l'auteur de « *traître à Bayreuth* » (décidément, ce pauvre Engelbert a réussi à être critiqué des deux côtés), c'est un succès, malheureusement atténué avec le temps « *qui sur toute ombre en verse une plus noire* ». Humperdinck maintenant reconnu (et riche) dirige ses œuvres à Londres, Saint Pétersbourg, Leeds.

Hélas, la roche Tarpéienne est toujours près du Capitole. Frappé par une asymétrie de perception auditive et la perte de sa fille, il contracte une nouvelle pneumopathie (!). Fin 1900, nommé professeur de composition à la Musikhochschule, il s'installe à Berlin. Son arrivée est très mal perçue par ses collègues. Qu'importe, son désintéressement, sa générosité, et son dévouement vont conforter sa popularité. Il se lie d'amitié avec Max von Schilling, Eugen d'Albert, Richard Strauss, Gustav Mahler, et, bien sûr, Hugo Wolf, encourage un jeune chef

prometteur, Bruno Walter et réunit régulièrement ses élèves à domicile où jeune inconnu de 17 ans fait pour la première fois exécuter une sienne composition un soir de 1903. Son nom, Wilhelm Furtwängler, chef d'orchestre légendaire du siècle.

L'Italie lui ayant réussi, il retourne chercher l'inspiration pour son nouvel opéra, *Le Mariage forcé*. A Venise, il revoit Cosima Wagner, fait connaissance avec Umberto Giordano, Arrigo Boito (!) et Jules Massenet. De retour à Berlin, il bénéficie du soutien de R. Strauss qui abandonne *Salomé* pour venir diriger la création du *Mariage forcé* le 14 avril 1905. Malgré le succès, l'œuvre reste oubliée. Il entame en 1905 une collaboration fructueuse qui durera sept ans avec le metteur en scène Max Reinhart en composant un accompagnement musical pour les pièces de Shakespeare. Entre temps, parti aux Etats Unis d'Amérique il récolte mondanités et fastes de la jeune société américaine. Dès son retour, il compose quelques pièces dédiées à la famille impériale prussienne (« *embrasse la main qui te nourrit* »). Comblé d'honneurs, il travaille au remaniement des *Königskinder* qu'il part faire créer au MET où il fait la connaissance d'Enrique Caruso, Emmy Destin, Arturo Toscanini (autre chef légendaire) et Giacomo Puccini qui préparent la première de la *Fanciulla del West*. Ils sympathisent et Caruso, qui allie à une voix d'exception des talents de dessinateur, en profite pour le croquer. La première a lieu le 28 décembre 1910, quinze jours près celle de la *Fanciulla*. Son humeur change suite à ses succès américains et à ses déboires en Allemagne où la critique ne l'épargne pas. Un AVC le laisse diminué et il choisit de se reposer en Italie où il retrouve Ferruccio Busoni (encore un ami). Son dernier voyage, en Méditerranée au printemps 1914, lui laissera le temps de rentrer de justesse avant la déclaration de guerre. Dévasté par le décès de sa femme et de sa sœur pendant le « *suicide de l'Europe* », et

l'effondrement de l'Allemagne en 1918, il fuit Berlin, « *l'asile de fous sur la Sprée* », pour terminer son denier opéra, *Gaudéamus*, scènes de la vie estudiantine allemande dont la première aura lieu à Darmstadt le 18 mars 1919, en pleine révolution socialiste.

Il meurt placardisé le 27 septembre 1921 à Neustrelitz, malgré le soutien de ses élèves dont le jeune Kurt Weil. Auparavant, il a trouvé l'énergie et le temps d'écrire des chansons pour un manuel scolaire américain. Jusqu'au bout, il sera resté le compositeur pour enfants et ce n'est pas un mince titre de gloire.

### **Hänsel et Gretel : Engelbert Disney ou Walt Humperdinck ?**

Qui n'a jamais assisté, au moment des fêtes de Noël, à une représentation de *Hansel et Gretel* en terre germanique ne peut comprendre. Il faut voir ces enfants, que dis-je ces bambins, écouter avec émerveillement et contempler bouche bée les décors et costumes sur scène, décors et costumes faits pour rendre le merveilleux de cette œuvre. Car, on n'a pas affaire à ces impostures revisitées par des « *génies de la mise en scène* » qui ont appréhendé la transcendance profonde de l'œuvre, telle que le compositeur n'avait sans doute jamais imaginé (je repense à Paul Valéry déclarant, après avoir entendu une explication du *Cimetière Marin* en Sorbonne, « *Je vous remercie. Je n'aurai jamais pensé avoir dit tout cela* »). Et de nous infliger *La Bohême* dans une capsule spatiale ou dans un autobus, *La damnation de Faust* devant la projection de deux gastéropodes en train de copuler, *Nabucco* à l'ONU ou la *Flûte enchantée* dans un camp de migrants. Je passe sur l'exhibition topless des soprani prétendant interpréter *Traviata*, sur les Drag Queen qui se prennent pour Ping, Pang et Pong ou les Madame Claude en Carmen, pas plus que je ne m'appesantis sur les débauches de violence gratuite au milieu de flots d'hémoglobine ou le

spectacle d'un Faust en train de se repaître de péritoine sur un cadavre. Et on prétend initier les jeunes à l'opéra avec ces délires de pseudo intellectuels « nombrilocentriques » qui engloutissent, une part considérable du budget au détriment des voix ?

Mais, revenons à nos moutons, ou plus précisément à nos héros.

En 1887, sa sœur, Adelheid Wette, le sollicite pour des chansons destinées à un conte de fée, *Blanche neige*. L'adaptation d'un autre conte de Grimm retient aussi son attention : *Hansel et Gretel*. Le 18 avril 1890, elle demande à son frère « *quelque chose de mignon et de bien populaire* » pour une représentation lors de l'anniversaire de son époux. Devant le succès du singspiel *Blanche Neige*, Humperdinck compose trois morceaux qu'il nomme « *Fête théâtrale solennelle pour chambre d'enfant* ». Malgré le deuil de Wagner, Il entreprend l'orchestration en janvier 1891 pour se décider à la transformation du projet initial en opéra au bout d'un an, retardant son mariage avec Hedwig qui accepte de bon cœur ce contretemps, sans se douter qu'il ouvre la porte du succès et de la postérité.

« *Cher ami* » lui écrit Richard Strauss, « *ton ouvrage m'a enchanté (...) Je trouve là ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps, quelque chose qui m'en impose (...) tu es un grand maître qui fait aux allemands un cadeau qu'ils méritent à peine, mais qu'ils sauront sans doute bientôt apprécier à sa juste valeur...* ». L'œuvre sera finalement créée le 23 décembre 1893 à Weimar malgré une épidémie de grippe, la défection d'un des rôles titres, et l'absence, à la fois de l'auteur bloqué à Munich et d'une partie des décors retenus par la poste. Autant dire que ce fut médiocre. Mais en quelques mois, c'est un triomphe, avec la création à Hambourg sous la baguette de G. Mahler, à Berlin en

présence de l'Empereur, à Dessau avec une mise en scène de la veuve de R. Wagner. Il est acclamé par le public à Vienne où H. Wolf et J. Brahms en personne le félicitent. La création à Paris est retardée au 30 mai 1900, sous la baguette de A. Messager et les acclamations du public. A New York pour la première le 25 novembre 1905, la salle est comble, la dernière place ayant été acquise par Mark Twain.

Depuis plus d'un siècle, le succès est toujours au rendez-vous. Certes, quelques grands esprits de l'opéra trouveront cette fantaisie peu digne d'autant de louanges en regard d'œuvres plus « *profondes* » comme on sait nous en ressortir des oubliettes (je n'oserai pas parler de poubelles) de l'art lyrique. Voire. Mais le public, notamment les enfants, ne s'y trompe pas. Comme Walt Disney a donné la vie aux personnages de contes de Grimm, Humperdinck a leur a donné la voix. Sans doute, Hansel et Gretel est l'arbre qui cache la forêt de l'œuvre, mais quel arbre !

### **A l'ombre du démon : Arrigo Boito**

« *Le cercle des vieux et des crétins* » corrompt l'art sur « *cet autel souillé comme un mur de lupanar* » ne désignait pas nommément Verdi, mais ce dernier s'était senti visé (Il vouait à Manzoni, cible de ces critiques, une admiration telle qu'il lui dédiera le *Requiem*) et gardait une forte rancune à l'auteur de ces lignes, d'autant qu'il avait déjà travaillé avec lui et en avait conservé un excellent souvenir. Il semblait donc difficile de lui faire accepter une collaboration avec Boito pour un projet d'opéra. Et pourtant.

### **Le bohème ébouriffé**

Comme nombre de futurs contestataires, Arrigo Boito, fils d'un portraitiste vénitien et d'une comtesse polonaise, voit le jour dans un milieu favorisé le 24 février 1842 à Padoue.

Très tôt, ses parents se séparent et il part avec son frère aîné Camillo à Venise chez le marquis Pietro Selvatico Estense. Sa mère perçoit sa sensibilité marquée pour la musique et l'inscrit au conservatoire de Milan où il étudie le violon, le piano et la composition et se lie d'amitié avec Franco Faccio, futur chef d'orchestre qui assurera la création de nombre d'opéras (dont *Otello*, *Gioconda* ou *Edgar*).

Quant à Camillo, il s'oriente vers les arts plastiques et connaîtra une brillante carrière non seulement d'architecte spécialisé dans la restauration du patrimoine et la réalisation de la « *Casa di Riposo per Musici* » pour les vieux artistes nécessiteux\*, piazza Michelangelo Buonarotti à Milan, mais encore d'écrivain, dont le *Senso* porté à l'écran par L. Visconti avec, offrira en scène d'ouverture, un extrait du *Trouvère*. Nommé professeur d'architecture à l'académie des beaux-arts de Venise, il prend en charge son jeune frère de 17 ans au décès de leur mère en 1859.

Quant à Arrigo il entame, avec Faccio pour compositeur, une carrière de librettiste sans soupçonner ses succès futurs. En 1861, leurs études terminées, les compères obtiennent une bourse et s'en vont à Paris, fréquenter l'Opéra, les salons, les concerts, les théâtres, se faire présenter à Berlioz, Meyerbeer, Rossini, Gounod, Hugo et...Verdi. Ce dernier, ayant remarqué le talent de librettiste du jeune Boito, lui demande d'écrire les paroles d'un *hymne des nations*, en vue de l'exposition universelle de Londres, dont lui-même doit composer la musique. En reconnaissance, il lui offre une montre pour lui « *rappeler mon nom et la valeur du temps* ». Aucun des deux ne pressent leur collaboration future.

Influencé par les écrits de Goethe et de Tacite, Boito entreprend simultanément la composition de deux opéras sur les thèmes de Faust et Néron, tout en commençant une activité de critique dans un journal milanais.

L'année suivante, lors d'un séjour de plusieurs mois en Pologne, pays de sa mère écartelé entre la Russie des Romanov, la Prusse de Guillaume Premier et l'Autriche-Hongrie de François Joseph où il continue ses projets d'opéra et achève le livret de *Hamlet* pour son ami Faccio qui le fera créer trois ans plus tard. Son retour à Milan est marqué par la rencontre avec le poète Emilio Praga qui lui fait connaître la *Scapigliatura*, mouvement artistique italien de rejet, à l'instar des *bohèmes* français, de tout dogme esthétique préétabli. Les *Scapigliati* sont animés d'un esprit de rébellion contre la culture traditionnelle et le bon sens bourgeois exprimés lors du *Risorgimento* (dont Manzoni est un des phares avec ses *Promessi Sposi*). Ils critiquent le conservatisme de la culture officielle italienne et la langueur du romantisme. Comme dans l'œuvre d'Henri Murger « *Scènes de la vie de Bohême* » passée à la postérité avec Mimi, Rodolphe et Puccini, la maladie se retrouve souvent aussi mêlée à leur existence qui, comme celle des bohèmes français, est en général fort brève. Il faut rappeler qu'en ces temps, Tuberculose et Syphilis faisaient des ravages, notamment dans les classes socialement défavorisées.

Le mouvement se réfère aux modèles allemands, Ernst Théodor Amadeus Hoffmann (*contes fantastiques*), Heinrich Heine (*Le docteur Faust, la Lorelei*), mais surtout à Charles Baudelaire. En Italie on y retrouve, outre les frères Boito, Giovanni Camerana, Carlo Dossi et Emilio Praga pour la littérature, les peintres Tranquillo Cremona, Daniele Ranzoni, Giuseppe Amisani, Mosè Bianchi, le sculpteur Giuseppe Grandi, et, pour la musique Alfredo Catalani (*La Wally*), Amilcare Ponchielli (*La Gioconda*) et, bien sûr, Giacomo Puccini.

Les *Scapigliati* affichent un mépris total pour les normes morales et les convictions courantes avec pour conséquence le mythe de l'anomie et de la vie dissipée. La plupart de ceux qui ont échappé à un décès précoce deviendront, avec l'âge,

de dignes représentants de cette société bourgeoise qu'ils abhorraient dans leurs jeunes années. Boito ne fera pas exception. Nommé inspecteur général des conservatoires de musique italiens, il sera fait sénateur par le roi d'Italie et docteur honoris causa des Universités d'Oxford et de Cambridge. N'est-ce pas, au travers des époques, l'évolution de tous ces agitateurs qui finissent patrons, directeurs ou hommes politiques? Notre génération en a l'exemple, cinquante ans après certains soubresauts vernaux.....

Bien qu'investi dans ce mouvement, Arrigo reste toutefois prudent à l'égard des excès de ce genre de contestation. Il en profite pour adresser son poème dédicacé, *Re Orso*, à Verdi « pour qu'il se rappelle mon nom » et à Hugo qui le qualifie de « noble esprit (...) qui combinez puissamment la poésie philosophique avec la poésie chimérique », auquel il répond, en français : « Vous êtes un de ces hommes devant lesquels on se tait. Votre parole inspire le silence ». Critique dans le journal qu'il a fondé avec son ami Praga, il publie de nombreuses chroniques littéraires, théâtrales et musicales, un essai élogieux sur Mendelssohn et une critique impitoyable de Wagner.

1866. La guerre d'indépendance le voit s'engager avec ses amis, Faccio et Praga dans les volontaires garibaldiens, les chemises rouges. De retour de l'aventure l'année suivante, il repart en Pologne, et continue la composition de ses opéras. Dépité, vexé, après le fiasco de la première de *Méfistofele* il attend un an avant de reprendre l'écriture de récits et de livrets dont ceux de la *Falce* (Catalani), de *Gioconda* (Ponchielli), témoignant d'un talent poétique incontestable. Il s'attelle avec succès à la traduction de *Rousslan et Ludmilla* (Glinka), du *Freischutz* (Weber) et surtout des *Wesendonck Lieder* et du *Tristan* de Wagner. Il manifeste alors ses regrets pour les attaques portées auparavant contre le maître de Bayreuth dont il a découvert avec enthousiasme le *Lohengrin* (sans doute le plus italien de ses opéras). Rallié

au Wagnérisme, il fait amende honorable sans toutefois tomber dans l'admiration béate pour celui qu'il qualifiera plus tard de « *moitié dieu, moitié âne (...) que nous n'aimerons jamais tout entier* ». Même s'il reconnaît les mérites de Wagner, on est loin de l'adoration de Humperdinck. Ce qui n'enlève rien à ses appréciations sur le maître de Bayreuth, au contraire (« *Sans liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur* »). Entre temps, ses prises de position « *scapigliatesques* » lui ont valu la rancune de Verdi. Pourtant, devant son talent, l'éditeur Ricordi envisage une collaboration avec le « *Cygne de Busseto*. » Sacré défi...

### **Chefs d'œuvres à quatre mains**

En juillet 1879, au cours d'un dîner, Ricordi réussit à convaincre Verdi de rencontrer Boito en vue de l'élaboration d'un Othello dont l'adaptation par Rossini n'a pas emporté l'enthousiasme. « *Chat échaudé craint l'eau froide* » et, bien qu'intéressé, Verdi a mal digéré l'Ode *all'arte italiana* du poète. Il accepte cependant de rencontrer Boito et « *de lire et d'exprimer clairement mon opinion* (sur l'adaptation faite de la pièce de Shakespeare), *sans qu'elle n'oblige aucune des parties* ». Dès la fin septembre, Verdi achète le livret ; Il faudra attendre près de trois ans pour voir la création du chef d'œuvre, le 5 février 1887 à la Scala sous la direction de Faccio. C'est un triomphe pour Verdi et pour Boito, lesquels avaient eu l'occasion de se rapprocher lors de la révision (proposée par le même Ricordi) du *Simon Boccanegra* repris le 24 mars 1881, vingt-quatre ans après la première à la Fenice.

Au cours des répétitions de l'Otello, Verdi et Boito remarquent un jeune violoncelliste talentueux qui deviendra le pendant italien de Furtwängler, Arturo Toscanini dont la direction d'orchestre et les colères resteront légendaires.

Boito continue de travailler à son *Nerone*. Il fait la connaissance de G. Giacosa, l'un des futurs librettistes de Puccini, et surtout de la comédienne Eleonora Duse avec laquelle il vivra une passion totale « *dans le rêve* » pendant deux ans, jusqu'à l'arrivée d'un autre poète, Gabriele d'Annunzio (« *La donna e mobile !* »)

Qu'importe, il soumet à Verdi l'ébauche d'un opéra-comique d'après les joyeuses commères de Windsor, toujours du grand Will. Verdi hésite devant l'âge et le souvenir de l'échec d'« *un Giorno di Regno* » qui avait précédé la perte de son épouse et de ses deux enfants. Mais, « *faisons donc Falstaff ! Ne pensons pas pour le moment aux obstacles, à l'âge, aux maladies !* » Le livret est achevé en mars 1890 provoquant l'admiration de Verdi qui lui sais gré « *d'avoir écrit ce magnifique Falstaff (...) dont la poésie restera votre propriété* ». Dès sa création le 9 février 1893, ce sera un triomphe qui ne s'est pas démenti depuis.

Restait *Nerone* que Boito remettait cent fois sur le métier malgré ses charges officielles dont la direction du conservatoire de Parme (belle réussite pour un contestataire). Soutenu par ses amis et Verdi, dont le décès le 27 janvier le plonge dans le désarroi, il publie enfin le livret de son opéra au mois de mai de la même année. Doutant toujours et se remettant sans cesse en question, il ne parviendra pas à terminer la partition, laissant ce soin à Toscanini, Tommasini et Smareglia pour une création triomphale le premier mai 1924. Triomphe posthume car Boito reposait à Milan, comme son maître et ami, depuis le 10 juin 1918. A l'instar d'Offenbach pour les *Contes d'Hoffmann* et de Puccini pour *Turandot*, il n'a pas assisté à la création de son dernier opéra. « *A me l'éternita.* »

## L'esprit qui nie

« *L'esprit qui toujours nie* » va occuper les pensées et la vie de Boito pendant huit années, « *et c'est avec justice car tout ce qui existe est digne d'être détruit ; Il serait donc mieux que rien n'existât.* ». Mais c'est d'abord Faust, le héros du conte populaire allemand. L'histoire rapporte le pacte conclu par un savant, déçu par l'impasse où le mène son savoir, avec le Diable qui lui offre, en échange de son âme, une seconde vie remplie des satisfactions dont il s'était privé. Au bout de 24 ans passés à se vautrer dans les plaisirs sensuels (dont le stupre et la fornication ?), Faust, comme on s'en doute, est damné et ira passer l'éternité dans les feux de la géhenne. Et l'éternité, c'est long (« *surtout vers la fin* ») !

Le mythe prend ses racines chez les trouvères de la fin du Moyen Âge pour être repris en Pologne à la Renaissance après la dénonciation par Martin Luther et Georges Mélancton d'un certain Georgius Sabellicus Faustus Junior, astrologue et alchimiste, accusé de magie noire démoniaque. Faust-a-t-il réellement existé ? A-t-il prédit avec justesse, comme il se murmure, l'avenir de l'aventurier allemand Philipp von Hutten ? A-t-il déclaré au franciscain nommé Konrad Klinge : « *Je suis allé plus loin que vous ne le pensez et j'ai fait une promesse au démon avec mon propre sang, d'être sien dans l'éternité, corps et âme* » avant de périr dans l'explosion de son laboratoire ? La citée de Knittlingen semble y croire et s'affiche ville natale du savant. La discussion reste ouverte, mais la légende va prendre le dessus. Dans les années 1593/94, la traduction d'un écrit anonyme allemand est adaptée par Christopher Marlowe qui, séduit par l'histoire, s'empresse d'en écrire son Doktor Faustus lequel tombe entre les mains de Goethe. L'œuvre qu'il va en tirer fait désormais partie, avec le Don Juan de Tirso de Molina des mythes de la civilisation occidentale. Auparavant, on avait affaire, « *mutatis*

*mutandis* » à des écrits apocryphes. Goethe fixe la version canonique du mythe avec le pacte démoniaque (« *Rien qu'une signature sur ce vieux parchemin / Fugace instant sacré, arrête-toi car tu es beau* ») et surtout la figure de Marguerite qui évolue de l'état de jeune fille pieuse et crédule avec la célèbre *Gretchenfrage* (« *Eh bien, dis-moi, comment fais-tu avec la religion ?* ») à celui de rédemptrice (« *L'éternel féminin nous élève* ») transfigurée par l'amour et le repentir (« *D'amour l'ardente flamme / Elle a trop aimé, Seigneur* ») malgré ses fautes (« *Certaine liqueur brune, un innocent poison dont elle usait toujours pour endormir sa mère pendant vos nocturnes amours a causé tout le mal* »).

Busoni a connaissance des œuvres de Berlioz (*la damnation de Faust* 1846), de Schumann (*Scènes de Faust* 1846), de Wagner (*Faust ouverture* 1855), de Liszt (*Faust symphonie* 1857) et, bien sûr, de Gounod (*Faust* 1859) lorsqu'il commence à s'intéresser au sujet lors de son séjour parisien en 1861. L'entreprise est ardue, d'autant que personne n'a traité le poème de Goethe en entier, ignorant le second Faust pour se limiter à une tragique histoire de séduction ou de damnation. Boito, probablement inspiré par la *scapigliatura*, va longuement mûrir son projet dans l'optique d'un affrontement entre le Bien et le Mal, le Créé et le Néant et choisit, à l'occasion de son second séjour en Pologne, comme *Mefistofele* pour titre de son oeuvre.

Si l'épisode de Marguerite reste incontournable (pauvres femmes, éternelles victimes des opéras), l'aventure avec Hélène (dont naîtra Euphorion) et la rédemption finale du docteur occupent une bonne part de l'oeuvre, et le titre choisi se trouve parfaitement justifié. *Mefistofele* c'est l'histoire d'un pari avec le créateur.

Huée par le public et taxée de Wagnérisme lors de la première à la Scala en mars 1868, l'oeuvre est qualifiée comme « *l'un des plus grands scandales de l'art lyrique* ».

Boito, resté digne au pupitre, mettra près d'un an à se remettre, se murant dans un silence absolu. Il en gardera toujours un manque de confiance. La reprise, sept ans plus tard, après révision, le 4 octobre 1875 à Bologne sera un succès, acclamé par le public et la critique. Ce succès ne s'est jamais démenti malgré l'originalité de l'œuvre et la difficulté de sa mise en scène.

*Mefistofele* échappe à toute classification. Et c'est une partie de son charme.

Les enregistrements de ces deux œuvres ne manquent pas et chacun pourra trouver son bonheur en fonction de ses goûts. N'étant pas musicologue et surtout n'ayant aucune envie ou prétention à le devenir, je me garderai de toute appréciation, préférant, comme Montaigne, les « *garder en mon cabinet* ». On trouve nombre de compositeurs dont la notoriété se réduit à un seul opéra malgré une production abondante et de qualité dont « *tout modeste chasseur se fut montré content* ». Citons Korngold, Leoncavallo, Mascagni, Giordano, Flotow. Que les autres me pardonnent mais cela pourrait être lassant de tous les citer. Il en serait de même pour Humperdinck et Boito s'ils n'avaient collaboré avec les deux Maîtres de l'opéra. Sans leur ôter quelque parcelle de talent, force est de constater que n'est pas Verdi ou Wagner qui veut.

« *Non licet omnibus adire Corinthum* », certes, mais :

« *Au lierre parasite préférant le tilleul,*

*Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul* ».

Et ils ont réussi.

\*Voir M&C Juin 2013

## Le dernier condottiere

**Dr Jacques POUYMAYOU**

Anesthésie-Réanimation

Louons maintenant les oubliés de l'Histoire.

Ils continuent de chevaucher la plaine padane au travers de plus célèbres d'entre eux, immortalisés par les artistes, ainsi John Hawkwood, le Giovanni Acuto de Paolo Uccello à Florence, Bartolomeo Colleoni coulé dans le bronze par Verrocchio devant l'hôpital Saint Marc à Venise ou son compère Erasmo da Narni, *Gattamelata*, que Donatello a érigé sentinelle la basilique saint Antoine piazza del Santo à Padoue.

Sans oublier le palais ducal d'Urbino du *Vertueux Condottiere*, Federico de Montefeltro, titulaire de toutes les décorations alors attribuées en Europe, ni même le plus bandit d'entre eux (c'est peu dire), Roberto Malatesta, seigneur de Rimini représenté dans la chapelle Sixtine.

Le 25 novembre 1526, Jean de Médicis, dit *Jean des Bandes Noires* reçoit un boulet de fauconneau dans la jambe en chargeant les impériaux de Frundsberg à la briqueterie de Governolo. La légende raconte que le père des lansquenets aurait lui-même pointé la pièce. Transporté à Mantoue toute proche, il meurt de gangrène quatre jours plus tard, malgré l'amputation au cours de laquelle il avait lui-même tenu la chandelle pour éclairer l'opérateur. Avec lui on disait disparus ces entrepreneurs de guerre qu'étaient les Condottieri de l'Italie de la Renaissance, d'autant plus que la guerre de Trente ans marquait la naissance des armées nationales, reléguant *les soldats de fortune* à l'emploi de mercenaires.

Pourtant, au cours du Second Empire...

Outre Zouaves et Légionnaires, quelles images avons-nous de la guerre de Crimée ou de l'expédition du Mexique ? Pour celle-ci, la légende de Camerone ou l'exécution de Maximilien peinte par Manet, pour celle-là la charge de la brigade légère et Mac Mahon à la redoute de Malakoff. A titre personnel, j'y rajoute la médaille de la marine marchande de mon aïeul, témoignage de sa participation aux deux conflits.

Charles Louis Désiré Du Pin voit le jour en terre Occitane à Lagraille (Tarn) le 28 décembre 1814, jour des Saints Innocents. Bachelier à 17 ans, il entre à l'école polytechnique dont il sort sous-lieutenant pour rejoindre l'école d'application du corps royal d'état-major. Nommé lieutenant, il est affecté au service topographique des armées. Sous le topographe compétent sommeille un farouche guerrier qui va se révéler dans les conflits outre-mer.

D'abord lors de la conquête de l'Algérie où il effectue deux séjours entre 1843 et 1847. Il participe à quelques épisodes restés dans les mémoires comme la prise de la Smala d'Abd el Kader par les troupes du duc D'Aumale, et le combat du colonel Morris au cours duquel il sauve la vie de ce dernier (ce qui lui vaut d'être représenté sur le tableau d'Horace Vernet). Il en retire une expérience des guerres asymétriques et la découverte des chasseurs d'Afrique, cavaliers dont il saura se souvenir des qualités quelques années plus tard au Mexique.

Rentré en métropole, il progresse jusqu'au grade de commandant avant de s'embarquer pour l'expédition de Crimée de 1854 à 1856, où il exerce les fonctions de chef d'état-major. Il en revient lieutenant-colonel pour participer en 1859, à la campagne d'Italie en tant que chef de corps de cavalerie. Est-il témoin de l'exploit du lieutenant Trotta à Solférino ? Rien n'est moins sûr, et il est même fort probable que personne (à l'exception de Charles Roth) ne l'ait vu.

A peine rentré il repart en Chine en tant que topographe et s'illustre lors de la prise des forts de Pei-Ho et surtout lors du sac du palais d'été, profitant pour amasser un butin non négligeable. Notons en passant que ce saccage ne nous est toujours pas pardonné par les chinois, tout comme le pillage des rouleaux des grottes de Mogao par le sinologue Paul Pelliot. Promu au grade de colonel, il est autorisé à visiter le Japon dont il établira une cartographie précise (en complément de celles de la Chine et de l'Algérie qui servent toujours de référence) et en rapportera un récit de voyage.

Le retour au pays est houleux. Son franc parler, ses désaccords avec la hiérarchie, ses dépenses inconsidérées pour financer son amour du jeu, des plaisirs et des femmes, compliqués par le scandale public causé la vente des objets pillés au palais d'été, contribuent à sa mise en non activité par retrait d'emploi en 1862. L'affaire, qui impliquait des officiers supérieurs aurait pu être étouffée si elle n'avait déclenché une campagne de presse à charge contre le régime d'un Napoléon III, moins autocrate qu'on le prétend (desservi par la plume d'un Victor Hugo qui ne lui a jamais pardonné son coup d'état). Mais, c'est toujours « *le moment le plus critique pour les mauvais gouvernements quand ils commencent à se réformer* ».

Et l'Empire, dans l'espoir de « *la pourpre, de l'orgueil, de la pompe et de l'apparat d'une glorieuse guerre* » s'est lancé dans l'expédition du Mexique où les troupes françaises sont en train de s'engluer dans une guérilla qui n'est pas sans rappeler la désastreuse affaire d'Espagne de l'Oncle. Les convois entre le port de Vera Cruz et la capitale où réside l'empereur Maximilien sont régulièrement attaqués par les Mexicains dans la zone dite des terres chaudes, entre la côte orientale et le plateau central.

Dupin réussit à se faire réintégrer et embarque pour la grande aventure six mois après sa mise à pied.

Sa personnalité attire l'attention du général Forey en charge de la coordination des contre guérillas existantes. Ce dernier

lui confie la mission de pacifier la zone, à l'instar d'un contrat (une condotta) de la Renaissance. Le choix est judicieux et notre colonel va donner la pleine mesure de ses capacités. Il réorganise les unités existantes, en augmente les effectifs et y intègre les fameux chasseurs d'Afrique qui seront redoutés de la cavalerie mexicaine.

Depuis son quartier général à Medellin au cœur des terres chaudes, il recrute, rémunère (sur les crédits qui lui sont alloués) et commande une troupe de sept cents hommes, mosaïque de onze nationalités différentes, sans en référer à quelque autorité que ce soit, sinon au commandant en chef, avec pour mission d'assurer la sécurité des convois et de pacifier la région.

Ses hommes sont vêtus d'uniformes seyants, à l'image de celui leur chef : dolman à brandebourgs écarlate (avec épinglées de manière ostentatoire sur la poitrine, la Légion d'Honneur, l'ordre du Medjidié, la Valore Militare, l'ordre des saints Maurice et Lazare, et les médailles de Crimée, de Chine et du Mexique), culottes bouffantes blanches, bottes de cavalerie, ceinture rouge, sombrero richement orné, sabre de cavalerie, révolver à la ceinture et cigare aux lèvres, complétés par la barbe poivre et sel du cinquantenaire. Ses cavaliers sont surnommés les diables rouges ou plus prosaïquement les bouchers rouges.

Car les méthodes usitées sont peu conventionnelles et déroutent les mexicains : renseignement, mobilité, poursuite, occupation du terrain avec créations de milices locales d'auto-défense et répression impitoyable des complices de la guérilla. Du Pin l'avouera, « *J'ai fait une guerre atroce* », mais le résultat est là. Les convois sont sécurisés, les mexicains défaits malgré leur supériorité numérique, du Pin est devenu « *le vengeur de Camerone* » en anéantissant l'unité qui avait assiégé l'hacienda et en récupérant la main du capitaine Danjou, les terres chaudes sont sécurisées et on lui confie la pacification du Tamaulipas. Son installation à Tampico va gêner la contrebande et le trafic des compagnies

françaises avec les troupes de Juarez, mais, là-aussi, toujours au prix de méthodes brutales mais efficaces, il sécurise le secteur. Sa tête est mise à prix pour 100 000 francs, ses colonnes infernales font régner la terreur et il gagne les surnoms de « *monstre des terres chaudes* », « *diable rouge* », « *tigre des tropiques* », et le plus emblématique « *hyène du Tamaulipas* », qui en disent long sur la terreur qu'il inspire. Jusqu'à une période récente, dans les régions montagneuses entre Vera Cruz et Puebla, les mères menaçaient leurs enfants désobéissants du croquemitaine « *El Dupin* ».

Jaloué par ses pairs, calomnié par les trafiquants, faussement accusé de détournement, il retourne en France malgré les éloges de ses supérieurs qui doivent plier devant Maximilien (Le général Du Barrail le qualifiait de « *Mousquetaire à la Dumas, superbe à la tête de ses enfants perdus qui eussent détroussé le voyageur s'ils n'avaient pas trouvé plus d'avantages à détrousser ceux qui détroussaient les voyageurs* »). Son successeur, un certain De Galliffet, usera avec succès des mêmes méthodes.

A son grand désespoir, il ne pourra épouser sa nièce, le seul amour de sa vie, devant l'opposition des parents de la jeune fille. Il succombe à mastoïdite compliquée de méningite, dans la solitude et le dénuement, le 3 octobre 1868, à l'hôpital Saint Eloi de Montpellier, un an après son retour.

Triste fin pour celui qui a ressuscité les condottieri disparus en trois siècles plus tôt avec le décès de Jean des Bandes Noires.

Pourtant, il n'a pas fait que mener une répression impitoyable et une pacification inspirée de Tacite, « *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant* », comme on lui a faussement imputé à péché. Il a construit et expérimenté le modèle de la contre guérilla tel que vont, au vingtième siècle, le redécouvrir les armées régulières engagées dans les guerres de décolonisation ou dans les conflits dits asymétriques, à tel point que des études lui sont maintenant

consacrées dans les académies militaires.

Belle revanche posthume, mais, il ne fait jamais bon d'être en avance sur son temps. « *Le talent c'est le tireur qui atteint un but que les autres ne peuvent toucher, le génie c'est le tireur qui atteint un but que les autres ne peuvent même pas voir* ».

Comment l'aurait jugé Schopenhauer. Fut-il l'un ou l'autre ? Ou aucun des deux ? Je me garderai bien de conclure, vous laissant, cher lecteur, ce plaisir.

# LECTURES

## Le mythe d'Er. La responsabilité du choix<sup>61</sup>

Ce texte montre comment Platon transforme le mythe et le réinterprète en élaborant de nouveaux concepts appartenant à la pensée rationnelle

### *Descente aux enfers : le mythe d'Er*

Et ces sanctions dit-il, sont tout à fait belles et assurées !  
Eh bien ! Repris-je elles ne sont rien, sache-le, ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaison de celles qui, après leur mort, attendent chacun de nos deux hommes. Or, il faut avoir entendu ce qui en est d'elles pour donner le droit à chacun d'eux de recevoir intégralement ce qu'en vertu de notre débat il lui est dû d'entendre ! (...)

« Aussitôt sortie de lui, son âme, disait-il, s'était mise en route avec quantité d'autres et elles étaient parvenues en un lieu extraordinaire où la terre avait deux ouvertures contiguës entre elles, et le ciel, de son côté, deux autres qui, en haut, leur faisaient face. Dans l'espace compris entre ces quatre ouvertures siégeaient des juges qui, leur jugement rendu, commandaient aux justes de prendre la route de droite, celle qui monte et traverse le ciel (...); aux injustes de prendre la route de gauche, celle qui descend, portant ceux-là aussi, mais par derrière, l'indication de tout ce qu'ils ont fait. (...)

Il y avait encore, assises en rond, toutes trois à égale distance, chacune sur un trône, les filles de la Nécessité, les Parques tout de blanc vêtues, la tête couronnée de bandelettes : Lachésis, Clôthô, Atropos ; répondant à

---

<sup>61</sup> **Platon**, *République* X 617d – 621a. La Pléiade, tome 1. p1231 – 1241.  
Traduction Léon Robin.

l'harmonie des Sirènes, elles chantaient, Lachésis le passé, Clôthô le présent et Atropos l'avenir. (...)

Or, une fois arrivés, c'était pour eux une obligation immédiate d'aller vers Lachésis. Mais un hiérophante<sup>62</sup> commença par les séparer pour les mettre en rangs, puis, sur les genoux de Lachésis, il prit des billets de loterie qui correspondaient à des types d'existence, et, montant sur une haute tribune, il parla en ces termes : « Edit de la vierge de Lachésis, fille de Nécessité : Âmes éphémères ! Voici que commence pour une race mortelle un autre cycle porteur de trépas. Ce n'est pas vous qui serez reçues en partage par un Démon<sup>63</sup> **mais c'est vous qui choisirez** un Démon : que celui que le sort aura désigné pour être le premier choisisse le premier l'existence à la compagnie de laquelle il y a nécessité qu'il soit uni ! La vertu ne connaît pas de maître ; en possèdera plus ou moins quiconque l'honore ou se refuse à l'honorer. **La responsabilité du choix est pour celui qui l'a fait : la Divinité en est irresponsable !**

Ceci dit, sur eux tous, il lança des billets ; puis sauf Er à qui on ne le permit pas, chacun ramassa celui qui était contre lui et, en le ramassant, il était fixé sur son tour pour tirer au sort. Après quoi, ce fut les types d'existence que, cette fois, l'hiérophante posa par terre en avant d'eux en beaucoup plus grand nombre qu'il n'y avait de présents et offrant d'autre part une extrême variété. (...) Quant au rang des âmes, il n'y était pas compris pour cette raison que, fatalement les **dispositions d'une âme deviennent autres avec la nature de l'existence qu'elle a choisie** ; par ailleurs, les types d'existence formaient réciproquement des combinaisons, combinaisons de richesse et de pauvreté, ici de maladie, là de bonne santé, tandis que d'autres types encore réalisaient, en tout cela un **juste milieu**.

---

<sup>62</sup> Un *hiérophante* est un prêtre qui explique les mystères du sacré aux futurs initiés

<sup>63</sup> Démon ou plutôt *daïmon* est une sorte de double intérieur, une forme de « conscience » intérieure individuelle

C'est là précisément, mon cher Glaucon, que réside pour l'homme, semble-t-il, le risque total ; et voilà les raisons d'avoir le plus grand souci de faire que chacun d'entre nous, sans se soucier des autres objets d'étude, soit à l'égard de cet objet-là, et *chercheur et étudiant* pour savoir si, de quelque part il ne sera pas à même d'apprendre d'un autre ou de découvrir par lui-même, l'homme qui lui donnera capacité et instruction, discernement du bien comme du mal de la vie : et quant à ce qui est de *choisir constamment*, dans tout domaine, entre celles qu'il lui est possible de choisir, la chose qui vaut le mieux, calculant quel rapport avec l'excellence de la vie ont la réunion ou la séparation réciproques des avantages mentionnés tout à l'heure ; et quant à ce qui est de savoir ce que produira de bon ou de mauvais, et en concomitance avec quel comportement de l'âme, une combinaison de beauté, soit avec pauvreté, soit avec richesse ; quels effets les mélanges mutuels de la noblesse ou de la bassesse de la naissance, de la condition de simple particulier ou de celle d'homme en charge, la vigueur ou la faiblesse physiques, la facilité ou la difficulté à apprendre ; bref, parmi les conditions qui intéressent l'âme, toutes celles qui sont de cet ordre ; quels effets en résulteront, dis-je, pour notre aptitude à réaliser notre choix, en faisant, d'après l'ensemble de ces considérations et le regard tendu vers la nature de l'âme, nos réflexions sur la pire vie aussi bien que sur celle qui vaut mieux, en nommant pire celle qui mènera l'âme dans la direction qui est un progrès de son injustice, meilleure au contraire, celle qui mènera vers un progrès de sa justice, tandis que, à tout le reste, elle dit adieu ! C'est là en effet le choix qui, nous l'avons vu, a le plus de prix pour un vivant comme pour un mort. Il faut donc tenir, dur comme fer, cette croyance, quand on s'en va chez Hadès, afin de ne pas, même là-bas, se laisser frapper ni par les richesses ni par les maux analogues, et afin de ne pas, en se jetant sur des tyrannies et sur d'autres semblables activités, être la cause d'une foule de

maux sans remède et d'en subir en outre, soi-même, de plus grands ; mais plutôt, de savoir toujours choisir l'existence qui, entre de tels extrêmes, tient le *juste milieu*, fuir ce qui est excès d'un côté comme de l'autre, aussi bien dans cette vie selon son pouvoir, que dans la totalité de celle qui suit ! C'est en effet de la sorte qu'un homme devient le plus heureux.

Or, tel était le message de l'homme qui venait de là-bas, en messenger ; à ce moment précis, l'hierophante parla en ces termes : « Même celui qui s'avance le dernier, trouve devant lui, pourvu *qu'il choisisse avec intelligence*, une existence désirable pour un homme qui vit avec une fermeté soutenue, une existence qui n'est point mauvaise. (...) Il dit, et d'après ce que contait Er, celui que le sort avait désigné pour être le premier s'avança aussitôt et fit le choix de la plus considérable tyrannie, et dans sa voracité irréflectie, il ne le fit pas après un examen suffisant de toutes les circonstances ; bien au contraire, sans se rendre compte que la destinée contenue dans son choix était de manger ses propres enfants et de commettre d'autres abominations. Mais quand il eut examiné la chose à loisir, il se frappa la tête en se lamentant : il ne s'était pas conformé à l'avertissement préalable de l'hierophante, et au lieu de s'en prendre à lui-même de son malheur, ce fut en effet tout au contraire à la Fortune et aux Démons, à tout plutôt qu'à soi ! C'était pourtant un de ceux qui venaient du Ciel, sa vie antérieure, il l'avait vécue dans un Etat policé, une habitude dépourvue de philosophie avait fondé sa participation à la vertu ; au point même, on peut le dire, que ceux qui venaient du Ciel n'étaient pas les moins nombreux à se laisser prendre à de semblables imprudences, faute justement d'avoir été instruits par l'expérience des peines ; tandis que ceux qui venaient de la Terre, pour avoir eux-mêmes connu la peine et été témoins de celle d'autrui ne faisaient pas leur choix à la galopade. Voilà donc pourquoi il y avait, pour la plupart des âmes, un changement dans leur malheur comme dans leur bonheur, et aussi en raison des

hasards du rang que le sort leur avait donné. Et pourtant, si constamment, toute les fois que nous sommes parvenus à la vie d'ici-bas, nous nous adonnons sagement à la philosophie et que notre tour de choisir ne tombe point dans les derniers, nous avons des chances, aux termes du message qui nous a été apporté de là-bas, non pas seulement d'être ici-bas heureux, mais en outre, au lieu de faire, d'ici là-bas et de nouveau ici, le chemin par une route souterraine et raboteuse, de le faire par une route toute unie et céleste. C'était en effet, disait Er, un spectacle qui, assurément valait la peine d'être vu, la façon dont les âmes choisissaient leur vie, spectacle dont, en fait, la vue inspirait la pitié et risiblement absurde (...) Voyez-vous, si en ma parole vous avez foi (...) nous tiendrons constamment la route d'en haut et nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour pratiquer la justice avec un concours de la pensée...

# La vertu<sup>64</sup>

## 1 - Introduction : raisons d'examiner la vertu

Par ailleurs, dès lors que le bonheur est une certaine activité de l'âme exprimant la vertu finale, il faut accorder à la vertu un examen, car ainsi nous pourrions encore mieux voir ce qu'il en est du bonheur.

De son côté, il semble bien que le véritable politique lui voue également l'essentiel de sa peine, puisqu'il souhaite rendre bons ses concitoyens et en faire des sujets dociles aux lois. Nous en avons du reste un modèle dans le cas des législateurs de Crète, de Lacédémone et peut-être d'autres semblables, s'il en est. Or si la politique implique cet examen, de toute évidence, la recherche sera conforme à notre propos de départ.

## 2 - Préliminaires : l'âme humaine

### 2.1. *Besoin d'une certaine connaissance de l'âme.*

Mais la vertu à examiner est la vertu humaine, évidemment, car c'est précisément le bien humain que nous cherchions et le bonheur humain. Or on appelle vertu humaine, non celle du corps, mais celle de l'âme ; et d'ailleurs, le bonheur est une activité de l'âme, disons-nous.

Et s'il en va de la sorte, le politique a évidemment besoin de connaître d'une certaine façon ce qu'on sait de l'âme exactement comme pour soigner l'œil, on doit connaître aussi le corps entier. C'est même d'autant plus impératif que la politique a un rang plus honorable et supérieur, comparée à la médecine. Or les médecins de

---

<sup>64</sup> **Aristote**, *Ethique à Nicomaque*, Le monde de la philosophie, Flammarion.

marque s'affairent beaucoup à la connaissance du corps. Il faut donc que le politique aussi ait des vues sur l'âme.

## **2.2. *Des conceptions courantes suffisent***

Mais il lui faut des vues en fonction de ses besoins et dans les limites qui suffisent aux objectifs qu'il recherche, car pousser plus loin le souci de rigueur est un labeur qui excède ses projets. Or il est question de l'âme aussi dans les arguments extérieurs, avec suffisamment d'abondance en un certain nombre de cas, et il faut en faire usage.

## **2.3. *L'irrationnel et le rationnel***

Ainsi, l'idée que l'âme a une part irrationnelle et une part qui détient la raison. Est-ce que, pour le reste, cette distinction se compare à celle des parties du corps et de toute réalité morcelable ? Ou bien leur définition seule distingue-t-elle deux choses naturellement inséparables, comme dans la circonférence, le convexe et le concave ? Cette question n'a aucune importance pour ce qui est présentement en cause.

## **2.4. *Les deux aspects de l'irrationnel***

### **2.4.1. *Le végétatif et sa vertu non humaine***

De son côté, l'irrationnel, pour une part, a l'air d'être commun à tous les vivants et d'appartenir aux plantes. Je veux parler de la part qui est responsable de la nutrition et de la croissance. Car ce genre de la capacité de l'âme, on peut en poser l'existence chez tous les êtres qui s'alimentent : on la trouve même chez les êtres embryonnaires et c'est strictement la même que chez ceux qui ont atteint leur fin. Il est plus logique en effet de l'admettre que d'en poser une autre.

Ainsi donc, à cette capacité-là, correspond une certaine vertu commune qui, manifestement, n'est pas humaine. Il semble, en effet, que ce soit durant les périodes

de sommeil que s'active le plus la partie de l'âme en question ou cette capacité. Or la période où l'homme bon et le méchant se distinguent avec le moins d'évidence, est celle du sommeil. Aussi dit-on qu'il n'y a pas la moindre différence, la moitié de l'existence, entre les gens heureux et les misérables. Et c'est le cas selon toute vraisemblance, car l'inactivité en quoi consiste le sommeil est celle de l'âme dans les limites où elle peut être dite vertueuse ou vicieuse. A moins que dans une faible mesure, certaines émotions ne lui parviennent encore et que, par-là, les représentations oniriques des gens honnêtes ne valent mieux que celles du tout-venant !

Mais là-dessus, il suffit et il faut laisser la partie nutritive, puisque la vertu qui fait l'homme n'est pas naturellement son lot.

#### **2.4.2. *L'appétitif qui s'oppose à la raison***

Cependant, selon toute vraisemblance, il y a encore dans la nature de l'âme, une autre partie irrationnelle qui, elle, participe toutefois de la raison par un côté.

En effet, prenons le continent et l'incontinent. Nous louons leur raison à tous les deux ou la partie rationnelle de leur âme, parce que ses injonctions sont correctes et qu'elle invite aux actions les meilleures. Mais manifestement, il y a aussi en eux une autre chose, naturellement distincte de la raison, qui est en conflit avec elle et lui résiste car, exactement comme les membres paralysés du corps qu'on décide de mouvoir vers la droite se portent au contraire vers la gauche, dans le cas de l'âme, on constate aussi ce mouvement de désobéissance : c'est en effet, en sens contraire que vont les impulsions de l'incontinent, sauf que, dans les corps, nous voyons ce qui se porte de travers, tandis que dans le cas de l'âme, nous ne le voyons pas. Mais il n'en reste sans doute pas moins que dans le cas de l'âme aussi, on puisse penser qu'il y a quelque chose à côté de la raison, qui lui est contraire et qui marche contre elle.

### **2.4.3. *Cet irrationnel est susceptible d'obéir à la raison***

Comment s'en distingue-t-elle ? Peu importe, mais elle aussi, visiblement, participe de la raison, comme nous le disons ; elle est, en tout cas, aux ordres de la raison chez le continent et peut-être est-elle plus encore à son écoute chez le tempérant et le courageux, puisque, en tout, chez eux, elle s'accorde à la raison.

### **2.4.4. *Conclusion : l'irrationnel rationnel***

Visiblement donc, l'irrationnel lui-même est double, puisque le végétatif n'a d'aucune façon part à la raison, tandis que l'appétitif ou globalement le désidératif y participe d'une certaine façon, c'est-à-dire dans la mesure où il est à son écoute et prêt à lui obéir. Il en tient compte au sens où nous disons tenir compte des avis de notre père et de nos amis, mais il ne rend pas compte des choses, comme on le fait des vérités mathématiques.

Que l'irrationnel obéisse d'une certaine façon à la raison, c'est d'ailleurs ce que suggèrent encore l'admonestation et toutes les formes de réprimandes ou d'encouragements. Mais s'il faut soutenir que cette partie de l'âme est, elle aussi, rationnelle, il y aura dès lors deux parties rationnelles : l'une au sens fort, qui possède la raison en elle-même, et l'autre qui est susceptible de l'écouter d'une certaine façon, comme on écoute son père.

## **2.5. *Vertus morales et vertus intellectuelles***

Or précisément les distinctions qu'appelle la vertu s'opèrent d'après cette différence-là. Nous disons, en effet, qu'il y a des vertus intellectuelles et des vertus morales, que la sagesse, la compréhension, la sagacité sont d'ordre intellectuel, mais la générosité et la tempérance d'ordre moral. Si nous parlons en effet du caractère, nous ne disons pas « c'est un sage ou quelqu'un capable de comprendre »,

mais « c'est un doux ou un tempérant ». Cependant, nous louons aussi le sage en raison de son état : or les états louables, nous les appelons vertus.

### **3 - D'où viennent les vertus ?**

#### **3.1. *La vertu morale est le fruit de l'habitude, non de l'enseignement***

La vertu a donc deux formes : elle est intellectuelle d'un côté, et de l'autre, morale.

Si elle est intellectuelle, c'est en grosse partie à l'enseignement qu'elle doit de naître et de croître. C'est précisément pourquoi elle a besoin d'expérience et de temps. Mais si elle est morale, elle est le fruit de l'habitude. C'est même de là qu'elle tient son nom (en grec, *êthikê* : morale) moyennant une petite modification du mot *ethos* (en grec, « habitude »).

#### **3.2. *Elle n'est pas donnée naturellement***

D'où il appert aussi qu'aucune des vertus morales ne nous est donnée naturellement.

##### **3.2.1. *Premier argument***

En effet, rien de ce qui est naturel ne se modifie par l'habitude. Ainsi, la pierre qui se porte naturellement vers le bas, ne peut prendre l'habitude de se porter vers le haut, même si on veut la lui faire contracter en la jetant dix mille fois en l'air. On ne peut faire non plus que le feu se porte vers le bas, et aucun comportement naturel ne peut se modifier par l'habitude.

Par conséquent, ce n'est ni naturellement, ni contre nature, que nous sont données les vertus. Au contraire, la nature nous a faits pour les recevoir, mais ce n'est en atteignant notre fin que nous les acquérons, par le moyen de l'habitude.

### **3.2.2. *Second argument***

De plus, tout ce que la nature met à notre disposition, nous l'apportons d'abord sous forme de capacités et ensuite nous y répondons par nos actes, comme on le voit précisément dans le cas des sens. Ce n'est pas, en effet, de l'acte fréquent de voir ou de l'acte fréquent d'entendre que nous tirons nos facultés des sens, mais l'inverse : c'est parce que nous les possédons que nous en avons fait usage et ce n'est pas l'usage qui nous en a donné la possession.

Or, les vertus, nous les tirons d'actes préalables, comme c'est le cas des techniques au demeurant. En effet, ce qu'on doit apprendre à faire, c'est en le faisant que nous l'apprenons. Ainsi, c'est en bâtissant qu'on devient bâtisseur et en jouant de la cithare qu'on devient cithariste. De la même façon, c'est donc aussi en exécutant des actes justes que nous devenons justes, des actes tempérants qu'on devient tempérant et des actes courageux qu'on devient courageux.

### **3.2.3. *Confirmation***

En témoigne d'ailleurs encore ce qui se passe dans les Cités. Les législateurs, en effet, cherchent à créer, chez leurs concitoyens, les habitudes qui les rendent bons et le souhait de tout législateur est celui-là. Quant à tous ceux qui échouent à le faire, ils ratent leur but. Et c'est là ce qui distingue un bon régime politique d'un mauvais.

### **3.3. *Similitude entre les actions et les états qui en procèdent***

Se plus, ce sont, à l'origine et tout du long, les mêmes actes qui entraînent dans chaque cas l'apparition et la disparition d'une vertu, comme c'est encore le cas d'une technique. En effet, jouer de la cithare produit tantôt de bons, tantôt de mauvais citharistes, et des activités analogues, sortent les bâtisseurs ainsi que tous les autres artisans, bons ou mauvais, puisque bien bâtir fera de bons bâtisseurs, et mal

bâti, de mauvais. S'il n'en allait pas de la sorte, en effet, on n'aurait nul besoin de quelqu'un pour enseigner le métier ; tout le monde, au contraire, serait né bon artisan ou mauvais.

Tel est donc aussi le cas des vertus. En effet, c'est en exécutant ce que supposent les contrats qui regardent les personnes que nous devenons, les uns, justes, les autres, injustes. C'est par ailleurs en exécutant les actes que supposent les circonstances effrayantes et en prenant l'habitude de craindre ou de garder son sang-froid que nous devenons, les uns, courageux, les autres, lâches. Et il en va encore de même pour les affaires qui mettent en jeu nos appétits ou celles qui suscitent les manifestations de notre colère. Les uns, en effet, deviennent tempérants et doux, les autres, intempérants et colériques, les premiers, parce qu'ils ont, dans les circonstances, tel comportement qui correspond à la vertu, les autres, parce qu'ils ont tel autre comportement.

En un mot, il y a donc similitude entre les actes et les états qui en procèdent.

### **3.4. Conclusion : l'importance des premières habitudes.**

C'est pourquoi les actes doivent répondre à une exigence de qualité, car les différences qu'ils comportent entraînent celles des états.

L'importance de contracter telle ou telle habitude dès la prime jeunesse n'est donc pas négligeable, mais tout à fait décisive ou plutôt, c'est le tout de l'affaire.

## **4. Comment agir vertueusement ?**

Dès lors donc que le présent travail n'a pas pour but, comme les autres, l'élaboration d'une théorie (ce n'est pas en effet pour savoir ce qu'est la vertu que nous nous livrons à un examen, mais pour devenir bon, sans quoi nous n'aurions nul besoin de ce travail), il est nécessaire de considérer la particularité des actions en s'interrogeant sur la manière dont

il faut accomplir celles-ci, puisque ce sont elles qui déterminent souverainement jusqu'aux qualités acquises par les états, ainsi que nous l'avons dit.

#### *4.1. Hypothèse commune et préalable*

Telle étant donc la question, « agir selon la raison correcte » est la réponse commune et c'est l'hypothèse qu'il faut retenir. On dira d'ailleurs plus tard à ce propos et c'est ce qu'est la raison correcte et son rapport aux autres vertus.

Mais il faut préalablement convenir que toute argumentation qui porte sur les actions à exécuter doit s'en tenir à une esquisse et renoncer à la rigueur, conformément à la règle que nous avons énoncée au début et selon laquelle il faut exiger les arguments appropriés à la matière. Or les biens dont se réclament nos actions et les intérêts qu'elles poursuivent n'ont rien de fixe, non plus que les choses saines.

Et si telle est l'argumentation de portée universelle, à plus forte raison celle qui porte sur les choses particulières manque-t-elle de rigueur, puisqu'elle ne tombe sous aucune technique ni prescription et que les agents doivent toujours eux-mêmes avoir l'œil sur les circonstances opportunes, exactement comme dans le cas de la médecine et du pilotage. Néanmoins, malgré la déficience de la présente argumentation, il faut essayer d'apporter son aide.

#### *4.2. L'équilibre entre l'excès et le défaut favorise et préserve la vertu*

En conséquence, ce qu'il faut d'abord considérer, c'est que ce genre de biens est naturellement propre à disparaître par défaut et par excès. Car on doit, pour ce qui n'est pas clair, prendre à témoin ce qui l'est ; or c'est ce que nous voyons dans le cas de la vigueur et de la santé : en effet, l'excès de gymnastique et son défaut ruinent la vigueur et, pareillement, le boire et le manger en trop grande ou trop

petite quantité ruinent la santé, tandis que, en quantité mesurée, ils la produisent, l'accroissent et la conservent.

#### **4.3. *L'équilibre renforce les capacités***

Mais il n'y a pas que cela. L'avènement, la croissance et la disparition des vertus viennent, certes, des mêmes actions et sont l'effet des mêmes actions, mais les actes qui les manifestent vont, eux aussi, résider dans les mêmes actions. C'est en effet ce qui s'observe par ailleurs dans les cas plus évidents, comme celui de la vigueur. Car si l'on devient vigoureux à force de prendre beaucoup de nourriture et d'assumer de nombreuses tâches pénibles, il est vrai aussi qu'on sera surtout capable de faire cela si l'on est vigoureux.

Or c'est ce qui s'observe également dans le cas des vertus. En effet, si c'est à force de nous garder des plaisirs que nous devenons tempérants, il est vrai aussi que c'est une fois que nous le sommes devenus que nous sommes surtout capables de nous en garder. En effet, lorsque nous prenons l'habitude de mépriser ce qui fait peur et de l'affronter, nous devenons courageux et c'est une fois que nous le serons devenus que nous serons surtout capables d'affronter ce qui fait peur.

#### **4.4. *Le plaisir manifeste l'état vertueux***

Par ailleurs, on doit tenir pour indices des états vertueux, le plaisir ou le chagrin qui s'ajoutent aux œuvres entreprises.

Qui se garde, en effet, des plaisirs corporels et trouve à cela même de la joie, est tempérant, tandis que celui qu'indispose cette réserve est intempérant. De même, qui affronte les périls redoutables et s'en réjouit ou, du moins, ne s'en trouve pas chagriné, est courageux, tandis que s'il s'en trouve chagriné, c'est un lâche.

## **5. La vertu morale met en jeu plaisir et chagrin (les arguments)**

- (a) Plaisirs et chagrins sont en effet en jeu lorsqu'il s'agit de la vertu morale, car c'est le plaisir qui nous fait commettre les mauvaises actions et c'est la peine qu'elles nous causent qui nous fait nous abstenir des belles. Aussi doit-on avoir été guidé, d'une certaine façon, dès la prime jeunesse comme dit Platon, de manière à se réjouir et à se chagriner à bon escient. L'éducation correcte, en effet, consiste en cela.
- (b) De plus, si les vertus mettent en jeu actions et affections, mais que toute affection et que toute action entraînent à leur suite plaisir et chagrin, de ce fait encore la vertu doit mettre en jeu plaisirs et chagrins.
- (c) Ce qui le suggère par ailleurs, c'est aussi que les châtiments recourent à ces moyens, car ce sont des sortes de médications. Or les médications recourent naturellement aux moyens contraires.
- (d) De plus, comme nous le disions plus tôt, tout état de l'âme a une nature en rapport avec le genre d'actions qui le rendent pire ou meilleur et s'exprime par ce genre d'actions. Or plaisirs et chagrin rendent mauvais, parce qu'on poursuit les uns et qu'on fuit les autres à mauvais escient : tantôt ce sont ceux qu'il ne faut pas, tantôt c'est quand il ne faut pas... et on peut ainsi déterminer, à la lumière de la raison, toute une série de manières de mal se comporter. C'est précisément pourquoi l'on définit les vertus en termes d'impassibilité et de repos ; mais à tort, parce que la formule est trop simple et ne dit pas la manière dont il faut et dont il ne faut pas être impassible, ni le moment où cela s'impose et

n'ajoute aucune des autres précisions. On fait donc l'hypothèse que la vertu est l'état, quand plaisirs et chagrins sont en jeu, de nature à faire exécuter ce qu'il y a de mieux, tandis que le vice c'est le contraire.

- (e) Par ailleurs, nous pouvons encore voir clair sur ces mêmes sujets à partir des considérations suivantes. Il y a trois choses, en effet, qui entrent en ligne de compte dans nos choix et trois aussi dans nos refus : le beau, l'utile et l'agréable, dont le contraire sont le laid, le nuisible et le désagréable. En tout cela, l'homme bon est du genre qui réussit à se comporter correctement, tandis que le vicieux est du genre qui s'égare. Mais c'est surtout le cas quand le plaisir est en question, car celui-ci, partagé par tous les animaux, accompagne tout ce qui peut faire l'objet d'un choix. Le beau et l'utile, en effet, ont une apparence agréable.
- (f) De plus, dès le berceau, nous avons tous connu le plaisir qui a grandi avec nous. C'est pourquoi il est difficile d'extirper cette affection, incrustée comme elle est dans l'existence. D'ailleurs, pour jauger nos actions, les uns plus, les autres moins, nous prenons pour règle le plaisir et le chagrin. Pour cette raison, il est donc nécessaire d'y être toujours attentif, car on ne peut négliger l'importance que revêt, pour nos actions, le fait d'éprouver à bon ou mauvais escient de la joie et du chagrin.
- (g) De plus, on combat plus difficilement le plaisir que l'ardeur, comme dit Héraclite. Or c'est toujours sur le terrain le plus difficile que se déploient la technique et la vertu, car le succès est plus méritoire sur ce terrain-là. De sorte que, pour cette raison encore, plaisirs et chagrins sont

la matière qui accapare toute l'attention de la vertu et de la politique. Qui en fait bon usage, en effet, sera bon, et qui en fait mauvais usage sera mauvais.

## **6 - Conditions des actes vertueux** (*approfondissement*)

### **6.1. Difficulté :** *comment distinguer une belle action d'un acte vertueux ?*

On a donc dit que la vertu concerne plaisirs et chagrins, que les actions dont elle provient sont aussi celles qui la font croître ou périr, si elles ne vont plus dans le même sens, et que celles dont elle est née sont également celles où elle se manifeste en actes.

Soit ! Mais on peut se demander ce que nous voulons dire en affirmant qu'on doit exécuter ce qui est juste pour devenir juste, et ce qui est tempérant pour ce qui est tempérant. En effet, si l'on exécute ce qui est juste et tempérant, c'est qu'on est déjà juste et tempérant ! De même si l'on écrit et fait de la musique, c'est qu'on sait écrire et qu'on est musicien.

### **6.2. Réponse :** *les traits distinctifs de l'acte vertueux*

Il se pourrait bien que, même dans le cas des techniques, il n'en aille pas ainsi ! On peut, en effet, aussi tracer des lettres ou par hasard ou grâce au soutien d'autrui. On ne sera donc quelqu'un qui sait écrire qu'au moment où, traçant des lettres, on le fait à la manière de celui qui sait le faire, c'est-à-dire en manifestant l'art d'écrire qui est en soi-même.

Mais il est en plus une différence entre les techniques et les vertus. Les résultats des techniques sont, en effet, des œuvres qui contiennent en elles-mêmes leur perfection. Il leur suffit donc d'avoir telle qualité à la production. En revanche, les actions que produisent les vertus, même si elles possèdent telles ou telles qualités, ne

sont pas, pour la cause, des actions de justice ou de tempérance. Au contraire, il faut encore que l'agent les exécute dans un certain état : d'abord, il doit savoir ce qu'il exécute ; ensuite, le décider et, ce faisant, vouloir les actes qu'il accomplit pour eux-mêmes ; enfin, troisièmement, agir dans une disposition ferme et inébranlable.

Or ces conditions, pour la possession des techniques, n'entrent pas en ligne de compte, à l'exception du savoir lui-même ; mais pour la possession des vertus, justement la force du savoir est négligeable, voire nulle, alors que les autres dispositions, loin d'être négligeables, peuvent tout. Et ce sont elles précisément qui surviennent à force d'exécuter souvent ce qui est juste et tempérant.

### **6.3. Conclusion**

Ainsi donc, les faits accomplis sont dits justes et tempérants lorsqu'ils sont tels que les exécuteraient le juste ou le tempérant. D'autre part, l'homme juste et tempérant n'est pas celui qui les exécute sans plus, mais celui qui, les exécutant, agit encore dans les dispositions de ceux qui sont justes et tempérants. On a donc bien raison de dire que c'est à force d'exécuter ce qui est tempérant qu'on devient tempérant. Et sans agir de la sorte, nul n'a la moindre chance de devenir bon.

### **6.4. Vanité de la philosophie sans habitudes vertueuses**

Mais voilà ! La plupart n'agissent pas ainsi et cherchent refuge dans l'argumentation, croyant se consacrer à la philosophie et ainsi pouvoir être vertueux. Il font un peu comme les personnes souffrantes qui écoutent attentivement parler leurs médecins, mais ne font rien de ce qu'ils prescrivent. Pas plus donc que ceux-là n'auront la santé du corps en se soignant de la sorte, ils n'auront, eux non plus, celle de l'âme en se consacrant à la philosophie de cette façon.

## 7 - Nature de la vertu

Mais il faut ensuite considérer ce qu'est la vertu.

### 7.1. *Parmi les traits de l'âme, quel est son genre ?*

Dès lors donc que l'âme donne lieu à trois choses : des affections, des capacités et des états, la vertu doit être l'une de ces choses.

Or, par affections, j'entends : appétit, colère, crainte, intrépidité, joie, amour, haine, tristesse, jalousie, pitié... en somme, ce qui entraîne à sa suite plaisir et chagrin.

Par capacités : ce qui fait dire que nous sommes enclins à ces affections, par exemple, que nous sommes capables de colère ou de chagrin ou de pitié.

Et par états : ce qui fait que nous sommes, relativement à ces affections, dans de bonnes ou de mauvaises dispositions. Si, par exemple, nous avons pour la colère de fortes ou de faibles dispositions, nous sommes mal disposés, mais si nous sommes moyennement disposés, c'est une bonne disposition. Et il en va de même relativement aux autres affections.

#### 7.1.1. *La vertu n'est pas une bonne affection*

Ainsi donc, pas question de tenir pour des affections les vertus, ni les vices, (a) parce que ce ne sont pas les affections qui nous font taxer de vertueux ou de vicieux, alors que les vertus ou les vices nous valent ces étiquettes.

Et aussi, (b) parce que les affections ne nous valent ni louanges ni blâmes. On ne loue pas, en effet, celui qui éprouve la peur, ni celui qui a un accès de colère ; et on ne blâme pas non plus celui qui se met simplement en colère, mais celui qui le fait dans certaines conditions. En revanche, les vertus et les vices nous valent louanges ou blâmes.

(c) De plus, nos accès de colère et de peur ne sont pas décidés, tandis que les vertus correspondent à certaines décisions ou du moins ne vont pas sans elles.

(d) Et de surcroît, les affections nous font dire que nous sommes remués, alors que les vertus et les vices font que nous sommes, non pas remués, mais disposés d'une certaine façon.

### **7.1.2.** *La vertu n'est pas une capacité*

Or, pour ces raisons, ce ne sont pas non plus des capacités. (a) On ne dit pas, en effet, que nous sommes bons ni que nous sommes mauvais parce que capables d'affections tout simplement. (b) Et on ne nous distribue pour cela ni éloge, ni blâme. De plus, nous tenons nos capacités de la nature, alors que nous ne naissons pas naturellement bons ou mauvais. Nous avons d'ailleurs parlé de cela précédemment.

### **7.1.3.** *La vertu est un état*

Si donc les vertus ne sont ni des affections, ni des capacités, il reste qu'elles sont des états.

## **7.2.** *Quelle est la différence dans ce genre ?*

Ainsi donc, on a dit ce qu'est génériquement la vertu. On doit cependant ne pas se borner à déclarer ainsi qu'elle est un état, mais encore indiquer quelle sorte d'état.

### **7.2.1.** *L'état qui parfait l'office de l'homme*

Il faut bien noter que toute vertu met finalement en bon état ce dont elle est vertu et en même temps, lui permet de bien remplir son office. Ainsi, la vertu de l'œil fait que l'œil est parfait et remplit bien son office, car la vertu de l'œil fait que nous voyons bien. Pareillement, la vertu du cheval fait qu'il est un bon cheval et parfait pour courir, porter son cavalier et tenir devant les ennemis.

Dès lors, s'il en va de la sorte dans tous les cas, la vertu de l'homme doit aussi être l'état qui fait de lui un homme bon et qui lui permet de bien remplir son office propre.

### **7.2.2. *Comment est-possible ?***

Et comment est-ce possible ? Nous l'avons déjà dit, mais on le verra de nouveau par ce qui suit, en considérant dans sa spécificité la nature de la vertu.

#### **7.2.2.1. *Le milieu jugé relativement à nous***

Ainsi, dans tout ce qui est continu et divisible, on peut trouver le plus, le moins et l'égal. Et cela se détermine, soit dans la chose même, soit relativement à nous. Or l'égal est une sorte de milieu entre l'excès et le défaut.

D'autre part, j'appelle milieu de la chose, ce qui se trouve à égal distance de chacun des deux extrêmes, milieu qui est un et le même aux yeux de tous. En revanche, le milieu déterminé relativement à nous, c'est ce qui n'est, pour nous, ni trop ni trop peu ; or ce milieu n'est pas une chose unique, ni la même pour tous.

Par exemple, si dix est beaucoup et deux peu, on prend six comme le milieu dans la série, puisqu'il dépasse et est dépassé par une quantité égale. Et ce milieu est conforme au rapport arithmétique. En revanche, le milieu relatif à nous-même ne doit pas être pris de cette façon. En effet, si pour un homme, dix mines à manger, c'est beaucoup et que deux, c'est peu, le diététicien ne va pas pour autant prescrire invariablement six mines, car c'est peut-être encore beaucoup pour celui qui doit les prendre, ou bien trop peu. Pour Milon, en effet, c'est peu, mais pour qui débute en gymnastique, c'est beaucoup. Il en va de même pour la course ou la lutte.

#### **7.2.2.2. *La vertu fait viser le milieu***

Ainsi, quiconque s'y connaît fuit alors l'excès et le défaut. Il cherche au contraire le milieu et c'est lui qu'il prend pour objectif. Et ce milieu n'est pas celui de la chose, mais celui qui se détermine relativement à nous. Dès lors, si c'est ainsi que toute connaissance réussit à remplir son office en gardant en vue le milieu et en oeuvrant dans sa direction –

d'où l'habitude de déclarer, à propos des œuvres réussies, qu'on n'y peut ni retrancher, ni ajouter quoi que ce soit, dans l'idée que l'excès et le défaut ruinent la perfection, tandis que la moyenne la préserve -, et si de leur côté, les bons artisans, comme nous le disons, l'ont en point de mire lorsqu'ils travaillent, mais que la vertu, comme la nature, surclasse toute forme d'art en rigueur et en valeur, alors la vertu est propre à faire viser le milieu.

### **7.2.3. *Donc, la vertu morale est une moyenne***

Je parle de la vertu morale, car c'est elle qui concerne affections et actions. Or, dans ce domaine, il y a excès, défaut et milieu. Exemple : on peut s'effrayer, se montrer intrépide, nourrir des appétits, s'irriter, s'apitoyer et, en somme, éprouver du plaisir et du chagrin, tantôt plus, tantôt moins et, dans les deux cas, sans que ce soit à bon escient ; mais, le faire quand on doit, pour les motifs, envers les personnes, dans le but et de la façon qu'on doit, constitue un milieu et une perfection ; ce qui précisément relève de la vertu. – Et pareillement, dans les actions, il y a aussi excès, défaut et milieu.

### **7.2.4. *Cette moyenne est une excellence***

D'autre part, la vertu concerne des affections et des actions où l'excès et le défaut sont égarements et objets de blâme, alors que le milieu appelle des louanges et est une réussite. Or ces deux traits sont typiques de la vertu. Donc, la vertu est une sorte de moyenne, puisqu'elle fait à tout le moins viser le milieu.

De plus, la faute comporte de multiples travers. Le mal, en effet, relève de l'infini, comme le conjecturaient les Pythagoriciens, alors que le bien relève du fini. En revanche, ce qui réussit est simple. C'est aussi pourquoi le mal est facile et le bien difficile : facile de rater la cible, mais difficile de l'atteindre. Et pour ces raisons encore, c'est donc du vice que relèvent l'excès et le défaut, et de la vertu que

relève la moyenne. « Car on est noble simplement, mais vilain si différemment ! »

### *7.3. Définition de la vertu*

Par conséquent, la vertu est un état décisionnel qui consiste en une moyenne, fixée relativement à nous. C'est sa définition formelle et c'est ainsi que la définirait l'homme sagace. D'autre part, elle est une moyenne entre deux vices, l'un par excès, l'autre par défaut ; et cela tient encore au fait que les vices, ou bien restent en deçà, ou bien vont au-delà de ce qui est demandé dans les affections et les actions, alors que la vertu découvre le milieu et le choisit.

### *7.4. Précisions*

#### *7.4.1. La vertu est par ailleurs une extrémité*

C'est pourquoi, essentiellement et si l'on s'en remet à la formule qui exprime ce en quoi elle consiste, la vertu est une moyenne. Mais, dans l'ordre de la perfection et du bien, elle constitue une extrémité.

#### *7.4.2. Le mal sans excès ni défaut*

D'autre part, il n'y a pas dans tout genre d'action ou d'affection une moyenne à trouver. Quelques-unes, en effet, ont un nom qui, d'emblée, les associe à la perversité : par exemple, la jubilation maligne, l'impudence, l'envie et, parmi les actions, l'adultère, le vol, le meurtre. Toutes ces choses, en effet, et celles du même genre sont blâmées parce qu'elles sont elles-mêmes vilaines, et ce n'est pas l'excès ou le défaut, dans leurs cas, qui les rend blâmables. Il n'y a donc jamais, quand on s'y livre, possibilité d'une attitude correcte ; au contraire, il y a toujours faute. Et l'on ne peut trouver bien ou mal, dans ces conditions, de commettre par exemple l'adultère avec celle qu'il faut, quand il faut et de la manière qu'il faut ; au contraire, le

simple fait de commettre l'un quelconque de ces forfaits constitue une faute.

### **7.4.3.** *La vertu n'est pas une moyenne d'excès ni de défaut*

C'est donc comme si l'on estimait qu'agir injustement, lâchement ou de façon intempérante comporte une moyenne, un excès et un défaut. A ce tarif en effet, il y aurait moyenne d'excès et de défaut, excès d'excès et défaut de défaut ! Or la tempérance et le courage excluent l'excès et le défaut, du fait que le milieu, en un sens, constitue une extrémité. De la même façon, pour ces forfaits-là, il n'y a donc plus à trouver une moyenne, ni d'excès ou de défaut. Au contraire, de quelque façon qu'on les accomplisse, on commet une faute, puisque, en somme, il n'y a ni moyenne d'excès ou de défaut, ni excès ou défaut de moyenne.

## **8. Aperçu des dispositions particulières**

Mais on ne doit pas s'en tenir à cette définition universelle. Il faut au contraire encore qu'elle s'accorde aux faits particuliers. En effet, lorsqu'elles ont trait aux actions, les définitions universelles sont assez creuses, alors que celles qui portent sur le particulier font mieux voir la vérité, car les actions appartiennent au domaine des choses particulières et c'est sur ce terrain-là qu'on a besoin de parler de la même voix.

On doit donc ici s'inspirer du tableau.

### **8.1.** *Quand sont en jeu la peur et l'intrépidité*

Ainsi donc, quand sont en jeu des affections de peur et d'intrépidité, la moyenne c'est le courage. Côté excès, en revanche, celui qui n'a peur de rien ne porte pas de nom (il y a d'ailleurs beaucoup de choses dans ce cas), mais celui qui nourrit une confiance excessive est téméraire ; quant à celui

qu'affectent d'un côté une peur excessive et de l'autre un manque d'intrépidité, c'est un lâche.

### **8.2. *Quand sont en jeu les plaisirs et les peines***

D'autre part, quand sont en jeu les plaisirs et les peines (pas dans leur totalité, cependant, et c'est moins vrai aussi pour ce qui concerne les peines), la moyenne c'est la tempérance et l'excès, l'intempérance. Par ailleurs, des gens trop peu accessibles aux plaisirs ne se rencontrent pas vraiment. C'est bien pourquoi il n'y a même pas de mot pour les désigner eux non plus, mais on peut dire qu'ils sont des insensibles.

### **8.3. *Quand sont en jeu les questions d'argent***

#### **8.3.1. *S'il s'agit de petites sommes***

D'autre part, s'il s'agit de donner de l'argent ou de s'en procurer, la moyenne est la générosité, tandis que l'excès et le défaut sont, respectivement, la prodigalité et l'avarice, mais ces vices sont mutuellement contraires tant par l'excès que par le défaut. Le prodigue, en effet, dépense de manière excessive d'une part, et, d'autre part, veille trop peu aux revenus, tandis que l'avare accapare de manière excessive d'une part et, d'autre part, dépense trop peu. Pour l'instant, nous offrons ainsi une esquisse sommaire et nous nous en contentons, mais, plus tard, des précisions plus rigoureuses seront fournies à ce sujet.

#### **8.3.2. *S'il s'agit de grandes sommes***

Cependant, quand l'argent est en jeu, il existe encore d'autres dispositions. La moyenne, c'est la magnificence. Le magnifique, en effet, se distingue du généreux, car le premier manipule de grandes sommes et le second, des petites. De leur côté, l'excès correspondant est de l'ostentation ou de la vulgarité, et le défaut de la mesquinerie. Or ces travers sont

différents de ceux qui correspondent à la générosité, mais on dira plus tard sous quel rapport ils diffèrent.

#### **8.4. *Quand sont en jeu les honneurs***

##### **8.4.1. *S'il s'agit d'honneurs considérables***

D'autre part, quand sont en jeu l'honneur et l'infamie, la moyenne, c'est la magnanimité, l'excès, une sorte de vanité peut-on dire, et le défaut, la pusillanimité.

##### **8.4.2. *S'il s'agit d'honneurs ordinaires***

Mais si, comme nous le disions, il y a, en regard de la magnificence, la générosité où sont en jeu de petites sommes, de la même façon, il y a, en regard de la magnanimité qui implique un considérable honneur, une autre vertu qui, elle, implique un honneur ordinaire.

On peut, en effet, aspirer à l'honneur comme on doit, et le faire plus qu'on doit ou moins. Or on appelle celui qui nourrit des aspirations excessives, un ambitieux et celui qui manque d'ambition, un modeste, mais celui qui se tient au milieu n'a pas de nom. Il n'existe d'ailleurs pas non plus de noms pour désigner les dispositions correspondantes, sauf pour celle de l'ambitieux, qui est l'ambition.

De là vient que les extrêmes revendiquent la place du milieu, et nous-mêmes, d'ailleurs, il nous arrive d'appeler celui qui l'occupe tantôt un ambitieux, tantôt un modeste et il nous arrive de louer tantôt l'ambitieux, tantôt le modeste. Quant au motif pour lequel nous faisons cela, on le dira dans la suite. Mais, pour l'instant, parlons des dispositions qui restent selon le schéma adopté.

#### **8.5. *Quand la colère est en jeu***

Quand, par ailleurs, la colère est en jeu, il y a encore un excès, un défaut et une moyenne, mais, en somme, ils sont pratiquement anonymes. Cependant, puisque nous

disons doux celui qui tient le milieu, nous pouvons appeler douceur la moyenne. Quant aux extrêmes, l'excessif peut être dit colérique et son vice, l'irascibilité, tandis que celui qui pêche par défaut, il est, en somme, quelqu'un que rien n'irrite et son vice est une incapacité de s'irriter.

### **8.6. *Quand sont en jeu les relations sociales***

D'autre part, il existe encore trois autres moyennes qui présentent quelque ressemblance entre elles, bien qu'elles diffèrent les unes des autres. Toutes, en effet, concernent les échanges, en paroles et en actions, de la vie en société. Et si elles diffèrent, c'est que l'une concerne ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces échanges et les autres ce qu'ils peuvent avoir d'agréable, tout en étant que l'agrément peut résider soit dans le jeu, soit dans toutes les choses de l'existence.

Il faut donc en parler aussi, pour mieux se rendre compte que, dans tous les cas, la moyenne est objet de louange, tandis que les extrêmes ne sont corrects ni louables mais sont objets de blâme. Certes, là encore, la plupart des dispositions n'ont pas de noms, mais il faut tenter, comme dans les autres cas, de leur en forger, par souci de clarté et pour qu'on puisse bien suivre.

#### **8.6.1. *Sous le rapport du vrai***

Ainsi donc, quand la vérité est en jeu, celui qui tient le milieu est quelqu'un de franc et la moyenne doit s'appeler franchise. En revanche, la simulation, si elle va dans le sens de l'exagération, est vantardise et celui qui a cette disposition, un vantard, tandis que si elle vise à amoindrir, elle est dénigrement, et qui a ce défaut est un railleur.

#### **8.6.2. *Sous le rapport de l'amusement***

D'autre part, lorsqu'il s'agit de l'agrément qu'on prend au jeu, celui qui tient le milieu est un enjoué, et sa

disposition, l'enjouement. En revanche, l'excès est la bouffonnerie, et celui qui a ce travers, un bouffon, tandis que si l'on pêche par défaut, on est une sorte de rustre et son état est la rusticité.

### **8.6.3. *Sous le rapport de l'agréable en général***

Mais quand il s'agit de l'agrément dans le reste de l'existence, celui qui se montre comme il sied agréable est quelqu'un d'aimable et la moyenne est l'amabilité. En revanche, celui qui pêche par excès, s'il ne poursuit aucun but, est un complaisant, mais s'il vise son propre intérêt, c'est un flatteur. Quant à celui qui manque de grâce et se montre en tout désagréable, c'est une sorte de fâcheux et de bilieux.

### **8.7. *Quand sont en jeu des affections***

Mais dans les affections aussi et quand les affections sont en jeu, il y a place pour des moyennes.

#### **8.7.1. *La pudeur***

La pudeur, par exemple, n'est pas une vertu, mais on loue également celui qui est pudique, parce que dans ces matières, l'un, dit-on, tient le milieu, l'autre est excessif < et le troisième manque de réserve. L'excessif > ressemble au pudibond, qui rougit de tout, au contraire de celui qui manque de réserve ou n'a honte d'absolument rien. Et celui qui tient le milieu est quelqu'un de pudique.

#### **8.7.2. *L'indignation***

De son côté, l'indignation est une moyenne entre l'envie et la jubilation maligne. Et ce qui est alors en jeu, c'est le chagrin ou le plaisir suscités par ce qui arrive aux proches. En effet, celui qui est porté à s'indigner s'afflige de leurs succès non mérités, tandis que l'envieux, qui est un excessif, s'afflige de tous leurs succès. Quant au malveillant qui jubile, il est si peu accessible au chagrin qu'il va jusqu'à

se réjouir de leurs revers. Mais l'on aura encore l'occasion d'y revenir.

### **8.8. *D'autres cas***

La justice, pour sa part, ne s'entend pas d'une manière simple ; nous distinguerons donc par après les deux façons de comprendre cette vertu pour exposer en quel sens ce sont des moyennes. Et pareillement, nous traiterons aussi des vertus rationnelles.

## **9 - Comment s'opposent les dispositions ?**

Mais il y a trois dispositions : deux sont des vices, l'un par excès, l'autre par défaut, et une seule est vertu, la moyenne. Chacune se trouve par conséquent en opposition avec chacune des autres d'une certaine façon, puisque les extrêmes sont à la fois contraires à la moyenne et entre elles, tandis que la moyenne est contraire aux extrêmes.

### **9.1. *Le moyen relativement aux extrêmes***

De même, en effet, que l'égal, comparé au moindre, est plus grand, mais moindre comparé au plus grand, de la même façon, les états moyens sont des excès par rapport aux défauts et des défauts par rapport aux excès, tant dans les affections que dans les actions. Ainsi le courageux, comparé au lâche, paraît téméraire, mais comparé au téméraire, il semble lâche. Et pareillement, le tempérant, lorsqu'on le compare lui aussi, paraît intempérant relativement à l'insensible, mais comparé à l'intempérant, il semble insensible ; et le généreux, comparé à l'avare, paraît prodigue, mais comparé au prodigue, il semble avare.

C'est précisément pourquoi les personnes situées aux extrêmes repoussent chacune la personne qui tient le milieu dans la direction de l'autre et, si l'on se fie à ce qu'ils disent, le courageux, dans la bouche du lâche, est un téméraire, mais

dans la bouche du téméraire, il est lâche ; et dans les autres cas, l'on voit un phénomène analogue.

### **9.2. *Les extrêmes entre eux***

Cependant, les expositions réciproques étant celles-là, les extrêmes sont beaucoup plus contraires entre eux que chacun par rapport au moyen, (a) puisqu'ils sont beaucoup plus distants l'un de l'autre que le moyen, tout comme le grand est plus écarté du petit et le petit du grand, que les deux de l'égal. De plus, (b) certains extrêmes paraissent présenter quelques ressemblances avec le moyen, comme la témérité avec le courage et la prodigalité avec la générosité ; en revanche, les extrêmes sont entre eux on ne peut plus dissemblables. Or les choses les plus éloignées l'une de l'autre répondent à la définition des contraires. Par conséquent, les plus contraires sont celles qui sont les plus éloignées.

### **9.3. *Chacun des extrêmes comparé au moyen***

Par ailleurs, relativement au moyen l'opposition la plus nette est, tantôt celle du défaut, tantôt celle de l'excès. Ainsi, pour le courage, l'opposé n'est pas la témérité, laquelle est excès, mais la lâcheté, laquelle est défaut. En revanche, pour la tempérance, ce n'est pas l'insensibilité, laquelle est un manque, mais l'intempérance, laquelle est un excès.

### **9.4. *Raison de cette apparence relativité***

Or deux motifs expliquent cette circonstance, dont l'un (a) se tire de l'état des choses elles-mêmes. En effet, vu que l'un des deux extrêmes est effectivement plus proche du moyen et lui ressemble davantage, ce n'est pas lui, mais son contraire que nous prenons plutôt pour opposé. Ainsi, ce qui paraît ressembler le plus au courage, c'est la témérité, qui en est aussi plus proche ; ce qui lui ressemble le moins, en revanche, c'est la lâcheté ; de ce fait c'est celle-ci que nous

prenons plutôt pour opposé, parce que ce qui est le plus éloigné du moyen paraît être le plus contraire. Voilà donc un premier motif, qui se tire de l'état des choses elles-mêmes.

(b) Le second, en revanche, se tire de nous-mêmes. C'est que les penchants auxquels nous inclinons nous-mêmes de préférence, par nature en quelque sorte, sont ceux qui paraissent de préférence contraires au moyen. Ainsi personnellement, sommes-nous plutôt enclins par nature aux plaisirs ; de ce fait, nous sommes plus volontiers portés à l'intempérance qu'à la modération ; donc, nous appelons plus volontiers contraires les penchants auxquels notre orientation nous porte davantage et, pour cette raison, l'intempérance, qui est un excès, constitue la disposition la plus contraire à la tempérance.

## **10 - Conclusions**

### **10.1. *Résumé***

On a donc dit que la vertu morale est une moyenne et en quel sens ; que c'est une moyenne entre deux vices, l'un par excès, l'autre par défaut ; et que, s'il en va de la sorte, c'est parce qu'elle fait viser le milieu dans les affections et les actions. Ces indications suffisent.

### **10.2. *Difficulté d'être vertueux***

Voilà aussi pourquoi c'est un travail d'être vertueux car, en chaque chose, c'est un travail de prendre le milieu : ainsi, prendre le milieu du cercle n'est pas à la portée de tout le monde, mais exige le savoir. Or, de la même façon, si se mettre en colère est à la portée de tout le monde et chose facile, comme de donner de l'argent ou en dépenser, en revanche, le faire en faveur de la personne qu'il faut, dans la mesure, au moment, dans le but et la manière qu'il faut, ce n'est plus à la portée de tout le monde ni chose facile. Voilà précisément pourquoi le bien est chose rare, louable et belle.

### 10.3. *Conseils à suivre*

(a) Aussi doit-on, lorsqu'on vise le milieu, tout d'abord prendre ses distances par rapport à ce qui lui est plus contraire, ainsi que le conseille Calypso :

« *De ces vapeurs de la vague, écarte bien Ta nef<sup>65</sup>...* »

Des extrêmes, en effet, l'un porte plus à la faute et l'autre moins. Dès lors donc qu'atteindre précisément le milieu est difficile, il faut, comme on dit, « prendre la seconde voie navigable », en choisissant le moindre des maux. Or la meilleure façon sera celle que nous préconisons.

(b) D'autre part, on doit considérer les penchants auxquels, personnellement, nous sommes volontiers portés, car nous avons chacun nos inclinations naturelles. Or c'est ce que feront connaître le plaisir et le chagrin qu'il nous arrive d'éprouver. Et le devoir est de tirer en sens contraire, car en nous éloignant beaucoup de la faute, nous arriverons au milieu, comme font ceux qui redressent des pièces de bois tordues.

(c) Mais en tout, il faut surtout prendre garde à l'agréable et au plaisir, parce que nous manquons d'impartialité quand nous en jugeons. Donc, ce qu'ont éprouvé les anciens du peuple devant Hélène, nous devons, nous aussi, l'éprouver devant le plaisir et en toutes occasions, faire retentir leur voix, car, en répudiant ainsi le plaisir, nous irons moins à la faute.

C'est donc en faisant tout cela, pour nous résumer, que nous serons le mieux à même d'atteindre le milieu.

---

<sup>65</sup> C'est ce que disait Platon (*Lois*, VI) du travail du législateur, comparé à un peintre. Aristote songe vraisemblablement aussi aux précisions qu'un législateur au fil du temps et des progrès de son art devrait pouvoir apporter à son esquisse dans la pratique.

#### **10.4. *La difficulté dans les cas particuliers***

Mais la tâche est malaisée sans doute, et principalement dans les cas particuliers.

Pas facile, en effet, de définir comment, contre qui, par quels motifs et combien de temps, il faut être en colère ! Nous-mêmes, en effet, il nous arrive de louer ceux qui sont trop peu irascibles et nous prétendons qu'ils sont doux, alors qu'à d'autres moments, nous félicitons ceux qui se fâchent en déclarant qu'ils sont virils.

On dira : ce n'est pas celui qui dévie un peu de la route du bien que l'on blâme, que ce soit dans le sens du plus ou dans le sens du moins ; mais c'est celui qui en dévie par trop, car, lui, ne passe pas inaperçu. Cependant, jusqu'où et dans quelle mesure celui-ci est blâmable ? Pas facile de donner la formule qui le détermine ! C'est qu'on ne peut non plus définir aucune des données sensibles. Or c'est ce genre de données qu'impliquent les cas particuliers et c'est dans la sensibilité que réside leur discrimination.

Cela suffit donc à faire voir que l'état moyen appelle partout la louange, mais qu'on doit pencher, tantôt vers l'excès, tantôt vers le défaut, parce que c'est ainsi qu'il nous sera plus facile d'atteindre le milieu et le bien.

*Nous remercions tous les intervenants  
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la revue  
Médecine et Culture*

**Véronique Adoue**, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Pr Ausseil Jérôme**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Dr Richard Aziza**, IUCT-Oncopole Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Dr Buy X**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Dr R.L Cazzato**, Institut Bergonié-Bordeaux ; **Me Décultot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, **Drs Roger Escamilla**, **Christophe Hermant**, **Marlène Murriss**, **Kamila Sedkaoui** : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières**, **Valérie Julia**, **Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Bruno Degano**, Pneumologie - CHRU de Grenoble ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'endoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet**, **Pierre Barbe**, **Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Christophe Pagès**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Pr Jean-Philippe Raynaud**, **Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière**, **F. Pillard**, **Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet**, **A. Chabbert-Broué**, **Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ;

**Dr Jean Le Grusse, Dr Dominique Mora, Dr H. Naoun, M. Antonucci-Infirmière**, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor, Michel Tiberge**, Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse ; **Dr J. Palussiere**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal**, département des radiations IUCT-Oncopole Toulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radioséniologie : IUCT-Oncopole - Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan -Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Valérie Siroux**, INSERM U 823, Grenoble ; **Paul Valdiguié**, Professeur des Universités.

**Alexandre Aranda**, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayon**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan - Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, Laboratoire Stallergènes ;

**Camille Vatie**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpillieux**, Recherche Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson**, Docteur en Sciences Odontologiques. **Laurence Adrover**, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franç Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, **Matthieu Lapeyre**, **Daniel Colombier**, **Michel Levade**, **Daniel Portalez**, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Branet-Hartmann**, **Christine Rouby**, **Jean René Rouane**, Neuro-endocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, **Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun**, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, **Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau**, **Jean Pierre Laurent**, **Christian Jordan**, **Jean-Claude Laborde**, **Isabelle Marco-Baertich**, **Laurent Bonfils**, **Olivier Fondard**, **Philippe Leger**, **Antoine Sauguet**, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, **Agustín Bortone**, **Nicolas Combes**, **Eloi Marijon**, **Jamal Najjar**, **Christophe Goutner**, **Jean Pierre Donzeau**, **Serge Boveda**, **Hélène Berthoumieu**, **Michel Charrançon**, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

**Jacques Arlet**, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informaticien ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Boutet Clara**, doctorante en sociologie ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Jean Cassigneul**, Gastro-entérologue, Toulouse ; **Pierre-André Delpla**, PCU-PH, Médecine légiste et psychiatre - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Jean Pierre Donzeau**, Cardiologie-Rythmologie, Toulouse ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, hauboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-**

**Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent**, Doctorant en droit privé, UT1 Toulouse ; **David Le Breton**, Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe" ; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d'Art ; **Christian Marc**, Comédien ; **Jezebel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes ; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle ; **Montebello Guy**, neurolo-psychiatre, Toulouse ; **Morué Lucien**, **Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent ; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français ; **Jacques Pouymayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole ; **Aristide Quérian**, chirurgien cardio-vasculaire ; **Lucien Ramplon**, Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse" ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers ; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive ; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace ; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d'éthique ; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur des Universités ; **Muriel Welby-Giussè**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse.

## Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

### Numéro 1 :

#### **B.P.C.O.**

R. Escamilla, A. Didier, M. Murriss

#### **Médecine et Ethique**

E. Attias

#### **Concepts fondamentaux des religions monothéistes**

R. Toledano-Attias, L. Pietra, H. Demmou

#### **Le tenor est en prison**

J. Pouymayou

#### **Etat des lieux du cinéma français**

S. Mirouze

### Numéro 2

#### **Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques**

Anaes et Afsaps

#### **La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale**

M. Miguères

#### **Orientations diagnostiques du cancer de la prostate**

B. Elman

#### **L'endocardite infectieuse d'origine dentaire**

M. Benayoun

#### **Les citrons de Sicile**

J. Pouymayou

#### **Laïcité, religions, incroyance : les valeurs**

E. Attias, A. Fontan, H. Demmou, A.B.L. Gérard

#### **La mutation numérique du cinéma**

S. Souchu

### Numéro 3

#### **Sport et Médecine**

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

#### **Le sport est-il dangereux pour la santé ?**

D. Rivière

#### **Sport : société et économie**

E. Attias

#### **Réflexion sur le sport**

E. Attias, R. Toledano-Attias

#### **Milon de Croton**

J. Pouymayou

#### **Sculpture**

J. Miguères

#### **Cinéma**

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

#### **Musique**

Derrière le mur du son

S. Krichewsky

#### **Numéro 4**

##### **Ronchopathie et apnées du sommeil**

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar  
A.M. Salandini, , Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,  
A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

##### **Procès médicaux en France**

L. Vincent

##### **La superstition**

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,  
Ch. Raspaud, L. Remplon,

##### **Les Sybarites**

J. Pouymayou

##### **Musique : Mozart**

D. Descouens, S. Krichewsky

##### **Photo**

L. Arlet

#### **Numéro 5**

##### **L'obésité**

J.P. Louvet, P. Barbe

##### **Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne**

J.P. Louvet, A. Bennet

##### **La gastroplastie**

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

##### **Le concept d'alexithymie**

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

##### **Le dossier médical personnel**

V. Laurent

##### **Le corps**

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,  
S. Beroud, H. Obadia

##### **Le ballet du capitol de Toulouse**

Nanette Glushahk, Michel Rahn

##### **Les croissants**

J. Pouymayou

##### **Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelli**

S. Souchu

##### **Peinture**

H. Obadia

#### **Numéro 6**

##### **Nouveautés en cardiologie**

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,  
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,  
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,  
I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet  
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

##### **Le cœur dans tous ses états**

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

##### **Dix jours en Octobre**

J. Pouymayou

##### **Théâtre et société : de Sophocle à Koltès**

Ch. Marc

##### **Toubib Jazz Band**

L. Arlet

##### **Hommage : Albert Richter**

E. Attias

### Numéro 7

#### **Journée Toulousaine d'Allergologie**

Pr A. Didier, M. Miguères, J. Dakhil,  
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,  
G. Le Manach

#### **Les Allergènes Recombinants**

L. Van Overvelt

#### **Le syndrome obésité-hypoventilation**

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

#### **L'orthèse d'avancée mandibulaire**

G. Vincent

#### **Imagerie de l'aorte abdominale**

M. Levade, D. Colombier

#### **Les médecins philosophes**

E. Attias, H. Labarthe 29

#### **Musique : Le Piano**

P. Y. Farrugia

#### **Les Cénobites ; OK**

J. Pouymayou

### Numéro 8

#### **Nouveautés en Oncologie**

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,

T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

#### **Réflexions sur les âges de la vie**

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

#### **E.R.A.S.M.E.**

J. Deschaux

#### **Les athlètes du son**

P. Y. Farrugia

#### **Le coureur de Marathon**

J. Pouymayou

#### **Le festival de Cannes**

E. Attias

### Numéro 9

#### **Nouveautés en oncologie**

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,

E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,

L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

#### **La responsabilité**

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias

V. Laurent, N. Telmon

#### **Phedou**

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

#### **La police scientifique**

J.J. Brossard

#### **Musique**

Deux générations de musiciens : L. Morué, D. Mujica.

Bon anniversaire, Maestro

J. Pouymayou

#### **Peinture**

P. Bellivier

#### **Un personnage du bain turc d'Ingres**

P. Léophonte

### **Numéro 10**

#### **La BPCO en 2009**

G. Jebrak

#### **La violence**

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpa

#### **Katherine Mansfield**

P. Léophonte

#### **La Sultane Créole**

J. Pouymayou

#### **Musique : de la violence et autres dissonances**

S. Krichewski

#### **L'école du cirque**

S. Dutournier

#### **Le cinéma en DVD**

S. Mirouze

### **Numéro 11**

#### **Étude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie**

S. Schraub

#### **Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie**

L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M Miguères

#### **L'Institut Pasteur**

S. Mergui

#### **Les rapports humains**

R. Tolédano-Attias, E. Attias

#### **Hector Berlioz**

M. Penochet

#### **Le français qui sauva Bismarck**

J. Pouymayou

#### **Charlie Chaplin**

E. Attias

### **Numéro 12**

#### **Sport et maladies graves**

D. Rivière

#### **Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale**

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

#### **Montaigne**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

#### **Peinture : Le Pastel**

P. Bellivier

#### **Musique : Carlo Gesualdo**

M. Penochet

#### **Le tyran, le savant et la couronne**

#### **Curzio Malaparte "une vie de héros"**

J. Pouymayou

#### **Chopin et la maladie des passions tristes**

P. Léophonte

#### **L'étrange docteur Maï**

C. Corman

### Numéro 13

#### **Comment mettre en place la VNI dans l'IRC**

S. Pontier-Marchandier

#### **L'orthèse d'avancée mandibulaire**

R. Cottancin

#### **Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM**

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

#### **La Justice**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

#### **Musique : Robert Schumann**

M. Penochet

#### **Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat**

J. Pouymayou

#### **La peste à Venise (1347-1630)**

P. Léophonte

### Numéro 14

#### **Agriculture et santé durable**

Pierre Weil

#### **Allergie au Ficus Benamina**

D. Attias

#### **Voltaire**

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

#### **L'affaire Druaux**

S. Baleizao, G. Nouvet

#### **Le Collège de France**

R. Tolédano-Attias

#### **Buster Keaton**

E. Attias

#### **Franz List**

M. Penochet

#### **Coq au vin**

J. Pouymayou

#### **Le mot de la fin**

P. Léophonte

### Numéro 15

#### **Vers une reconnaissance de l'allergie**

Ch. Martens

#### **La pompe à insuline chez le patient diabétique**

C. Vatiez

#### **Crise des transmissions**

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

#### **Les jardins d'Eyrignac**

E. Attias

#### **La dague de miséricorde**

J. Pouymayou

#### **Une lecture de Frédéric Prokosch**

P. Léophonte

### Numéro 16

#### **La tuberculose hier et aujourd'hui**

J. Le Grusse

#### **Vivre coliqueux à Rome**

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martinez

#### **Réflexions sur la mort**

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

#### **La voix de la mort**

J. Pouymayou

#### **Les gladiateurs et la médecine cannibale**

J. Ph. Derenne

#### **Jules Verne**

M. Uzan

#### **Laurel et Hardy**

E. Attias

#### **Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur**

P. Léophonte

### Numéro 17

#### **La tuberculose pédiatrique**

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

#### **Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables**

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

#### **La Castapiane**

J. Pouymayou

#### **Harold Lloyd**

M. Uzan

#### **L'histoire des castrats et Farinelli**

M. Pénochet

#### **Pontormo et le syndrome de Stendhal**

P. Léophonte

### Numéro 18

#### **La vieillesse**

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Marinez

#### **Soins palliatifs et fin de vie**

E. Attias

#### **Verdi, deux siècles sans une ride**

J. Pouymayou

#### **Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo**

P. Léophonte

### **Numéro 19**

#### **Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire**

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,  
V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

#### **L'art thérapie en soin palliatif**

C. Guinet-Duflot

#### **Regards sur l'individualisme contemporain**

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

#### **Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète**

J.P. Bounhoure

#### **Les clés de la Bastille**

P. Pouymayou

#### **Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary**

P. Léophonte

### **Numéro 20**

#### **Journée toulousaine d'Allergologie**

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

#### **J'ai vécu la médecine d'urgence**

Ch. Virenque

#### **Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie**

J.-P. Bounhoure

#### **Socrate**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

#### **L'effet Papillon**

J. Pouymayou

#### **Christian de Duve**

P. Léophonte

### **Numéro 22**

#### **L'hypnose est-elle efficace contre le trac chez les artistes ?**

M. Welby-Gieusse

#### **La Liberté**

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

#### **Être libre sous le joug...**

P. Léophonte

#### **Les poissons rouges et la poudre blanche**

J. Pouymayou

#### **Georges Brassens**

E. Attias

## Numéro 21 : Morceaux choisis 1

### **David Le Breton**

Obsolécence contemporaine du corps :  
Visages du vieillard  
Que transmettre aujourd'hui ?

### **Pierre Henri Tavoillot**

Philosophie des âges de la vie

### **Ruth Tolédano-Attias**

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains  
Réflexions sur la violence  
Crise ou rupture des transmissions  
Socrate : la tâche du philosophe

### **Elie Attias**

La superstition : analyse et dérapages  
A la découverte de Voltaire  
Réflexions sur la Justice  
L'Amitié

### **Gérard Pirlot**

Violence et « biolence » à l'adolescence  
Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

### **Laurent Piétra**

Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircéa Eliade et F.F Coppola  
« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

### **Jézabel Martinez**

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

### **Sophie Fraiberg-Piétra**

La responsabilité : approche éthique

### **Charlotte Hébral**

Le chêne et le roseau

### **Paul Léophonte**

D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois  
Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo  
Pontormo et le syndrome de Stendhal

### **Jean Paul Bounhoure**

Goya : sa maladie, son œuvre

### **Sébastien Baleizao et Georges Nouvet**

L'affaire Druaux

### **Serge Krichewsky**

De la violence et autres dissonances

### **Anne et Jacques Pouymayou**

Voltaire et Calas

### **Elie Attias**

Charlie Chaplin

### **Jacques Pouymayou**

Les clés de la Bastille  
Le coq au vin

## Numéro 23 : Morceaux choisis 2

**Ruth Tolédano-Attias**

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

**Elie Attias**

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

**David Le Breton**

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

**Gérard Pirlot**

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

**Laurent Piétra**

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

**Charlotte Hebral**

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

**Sophie Fraiberg-Piétra**

Légalité et légitimité

**Jézabel Martinez**

« Vivre coliqueux à Rome ».

*A partir du Journal de voyage* de Michel de Montaigne

**Jean Paul Bounhoure**

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

**Paul Léophonte**

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

**Jacques Pouymayou**

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

**Marc Uzan**

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

**Jacques Arlet**

Poètes toulousains de la Belle Epoque

#### Numéro 24 :

**Jacques Pouymayou**

A la poursuite de l'antalgie

**Michel Olivier**

Douleur et Urgence

**Muriel Welby-Gieusse**

Chant et reflux

**Elie Attias**

Comment définir le bonheur ?

**Ruth Tolédano-Attias**

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

**Laurent Piétra**

Le bonheur doit-il être achevé ?

**Charlotte Hebral**

La littérature et le bonheur

**Paul Léophonte**

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915\_1977)

**Pierre Carles**

Beaux tuberculeux

**Elie Attias**

Pierre Dac

#### Numéro 25

**Guy Laurent, Gisèle Compaci**

L'accompagnement des patients en cancérologie

**Jean Paul Bounhoure**

Maladie coronaire et sexe féminin

**Aristide Querian**

Histoire de la chirurgie cardiaque

**Elie Attias**

Réflexions sur la jalousie

**Gérard Pirlot**

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

**Paul Léophonte**

Un génie presque oublié, Laennec

**Pierre Carles**

Et Zeus nomina les étoiles

**Jacques Pouymayou**

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose, A Denis Dupoirion

## Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias

La “juste mesure” et la démesure  
Approche philosophique du corps  
Le cœur politique : le courage, la cordialité, l’amitié et la justice dans la cité  
L’amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles  
Réflexions sur la violence  
Approche philosophique des rapports humains  
« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne. Qui est le plus barbare ?  
La justice avec ou sans la démocratie  
Voltaire : *Candide ou l’optimisme*  
Crise ou rupture des transmissions  
Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?  
Vieillesse et sagesse  
Quel est l’impact de l’individualisme sur les rapports humains ?  
Peut-on rechercher le bonheur à l’heure de l’arbitraire ?  
Socrate : la tâche du philosophe  
*Lectures et commentaires :*  
- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon  
- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.  
- *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton  
- *Tous gros demain ? (2007) et Mon assiette, ma santé, ma planète (2010)* de Pierre Weill.

## Numéro 27 :

### ***Paul Léophonte***

Une brève histoire de la tuberculose

### ***Jean Paul Bounhour***

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l’historique des endocardites malignes

### ***Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao***

Comment les médecins généralistes appliquent la bientraitance lors des visites à domicile

### ***Ruth Tolédano-Attias***

Rire/Aimer/Joie

### ***David Le Breton***

Quand le rire fait police

### ***Charlotte Hebral***

Le rire en littérature

### ***Elie Attias***

Le Burlesque

### ***Christian Virenque***

Double anniversaire

### ***Pierre Carles***

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

### ***Jacques Pouymayou***

La souris du paradis

**Numéro 28 :**

**Jean Paul Bounhour**

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

**Christian Virenque**

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

**Thomas Ginsbourger**

Activité physique et cancer

**Ruth Tolédano-Attias**

Mensonge : malaise et aliénation

**Laurent Pietra**

Le mensonge comme action

**Charlotte Hebral**

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

**Elie Attias**

Superstition et Mensonge

**Paul Léophonte**

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,  
ou vérité nuancée

**Jacques Pouymayou**

Le peintre et les architectes

**Numéro 29 : Pensées et Réflexions de Elie Attias**

**Sport et Économie**

**Réflexion sur le sport. Jusqu'où la performance ?**

**Le corps dans tous ses états**

**Les médecins philosophes**

**Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité**

**La violence à travers des citations**

**L'amitié**

**Michel de Montaigne**

**Réflexion sur la justice**

**À la découverte de Voltaire**

**Observation et analyse de la crise de transmission**

**La mort dans tous ses états**

**Jean de La Fontaine**

**Vieillesse et perte d'autonomie**

**Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion**

**Individualisme et Solitude**

**Le procès de Socrate**

**Réflexions sur la liberté**

**Réflexions sur la jalousie**

**Comment définir le bonheur**

**Le rire : le Burlesque**

**Mensonge et superstition**

**Chroniques**

- La Laïcité
- Albert Richter : champion et humaniste
- Le festival de Cannes
- Charlie Chaplin
- Buster Keaton
- Stan Laurel et Olivier Hardy
- Georges Brassens
- Pierre Dac

**Numéro 30 :**

**Jacques Pouymayou**

Analgésie périméridieuse et douleurs du cancer  
L'analgesie intrathécale en douleur cancéreuse

**Régis Fuzier**

Analgésie périméridieuse continue et douleur carcinologique

**Ruth Tolédano-Attias**

Que peut la raison face aux émotions ?

**Elie Attias**

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

**Florence Natali**

La fragilité de Médée

**Charlotte Hebral**

Ce que dit l'émotion à la raison

**Manuel Samuelidès**

Histoire de la raison scientifique

**Paul Léophonte**

Chronique : L'Art d'Hammershoi

**Jacques Pouymayou**

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

**Numéro 31 :**

**Christian Virenque**

Une brève histoire du SAMU 31

Louis Lareng ; Hommage

**Richard Aziza, R.L. Cazzato, X.Buy, J.Palussiere**

Perspectives du radiologue interventionnel dans la prise en charge des métastases osseuses

**Florence Natali**

Difficile vérité

**Laurent Pietra**

Le Léviite d'Ephraïm de Rousseau : texte clef

**Manuel Samuelidès**

Développement de l'intelligence artificielle

**Ruth Tolédano-Attias**

Un paradoxe contemporain : la culpabilité héréditaire

**Charlotte Hebral**

Le mentir-vrai au théâtre : un jeu pour la vérité

**Paul Léophonte**

Un miracle toscan

**Jacques Pouymayou**

L'aviateur et le philosophe

**Brigitte Hedel-Samson et Michèle Tosi**

Œuvres ultimes

**Elie Attias**

Editorial

A lire

Numéro 32 : Nouvelles : Jacques Pouymayou

Incipit

Le ténor est en prison

Les citrons de Sicile

Milone de Crotone

Les Sybarites

Les croissants

Dix jours en octobre

Les cénobites tranquilles

OK

Le coureur de Marathon

Bon anniversaire, Maestro

La sultane créole

Le français qui sauva Bismarck

Le tyran, le savant et la couronne

C.Malaparte, « une vie de héros »

Le plus beau tableau du monde

Coq au vin

La dague de la miséricorde

La voix du mort

La castapiane

Verdi, deux siècles sans une ride

Les clefs de la Bastille

L'effet papillon

Les poissons rouges et la poudre blanche

Le coureur de Marathon

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose

La souris du paradis

Le peintre et les architectes

Un monde connecté

L'aviateur et le philosophe

Le Nobel inattendu

**Numéro 33 :**

***Elie Attias***

Editorial

***Paul Léophonte***

Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine

Philocalie

***Jean Cassigneul***

Petite histoire des grandes épidémies

***Jean Paul Bounhour***

L'apport de Claude Bernard à la physiologie et à la pensée médicale

Histoire de la cardiologie à Toulouse (2020)

***Christian Virenque***

Vivre, survivre, revivre

***Ruth Tolédano-Attias***

Passage d'une question épistémologique à une question éthique : Apparence et Virtuel

***Florence Natali***

Du visage au regard

***Charlotte Hebral***

Le professeur et le visage virtuel

***Laurent Pietra***

Le visage virtuel : une face dans la foule ?

***Jacques Pouymayou***

Le bras de la pompe

Incipit : solutions

Poèmes du covid

***Serge Krichewsky***

Beethoven

***Elie Attias***

A lire, les Livres

**Numéro 34**

***Elie Attias***

Editorial

***Jacques Pouymayou***

Médecine et Culture

***Jean-Christophe Pagès et Jérôme Ausseil***

L'ARN, molécule aux origines de la vie et médicament de la médecine ciblée

***Jean Pierre Donzeau***

Balade des virus à Paris

***Elie Attias***

Molière, sa vie, son œuvre, ses idées, sa philosophie

***Florence Natali***

L'Impromptu de Versailles de Molière

***Ruth Tolédano-Attias***

Tartuffe : le voile se lève sur l'imposteur

***Charlotte Hebral***

Molière est-il comique ?

***Paul Léophonte***

La comédie médicale au temps de Molière

Louis Codet

Le prince de Ligne

***Michel Miguères***

Périclès

***Guy Montebello***

Gaëtan Gatian de Clérembault

Du masque à la personne

***Jacques Pouymayou***

Le mot de la fin

Poquelin

***Elie Attias***

Lectures

Hommage au Pr Jean Miguères

**Numéro 35**

**Elie Attias**

Editorial

**Christian Virenque**

Quand les soignants voennent du ciel

**Pierre Valdiguié**

L'hydrogène, source d'énergie

**Charlotte Hebral**

La maison, cet obscur objet du désir

**Florence Natali**

*Peut-on vivre sans exister ?*

**Ruth Tolédano-Attias**

La dialectique platonicienne comme forme de purification du logos

**Laurent Pietra**

La connaissance éthique

**Elie Attias**

A la rencontre d'Aristote

**Claraz Boutet**

Co- construire la prévention en santé à partir des représentations sociales

**Paul Léophonte**

Portarits de femmes

**Jacques Pouymayou**

A l'ombre des géants

Le dernier condotiere

**Elie Attias**

A lire : Aristote, la vertu

**Ruth Tolédano-Attias**

A lire : Platon, Le lythe d'Er. La responsabilité de choix

Achevé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier

Email : [gnimpressions@gmail.com](mailto:gnimpressions@gmail.com)

Dépôt légal : janvier 2022